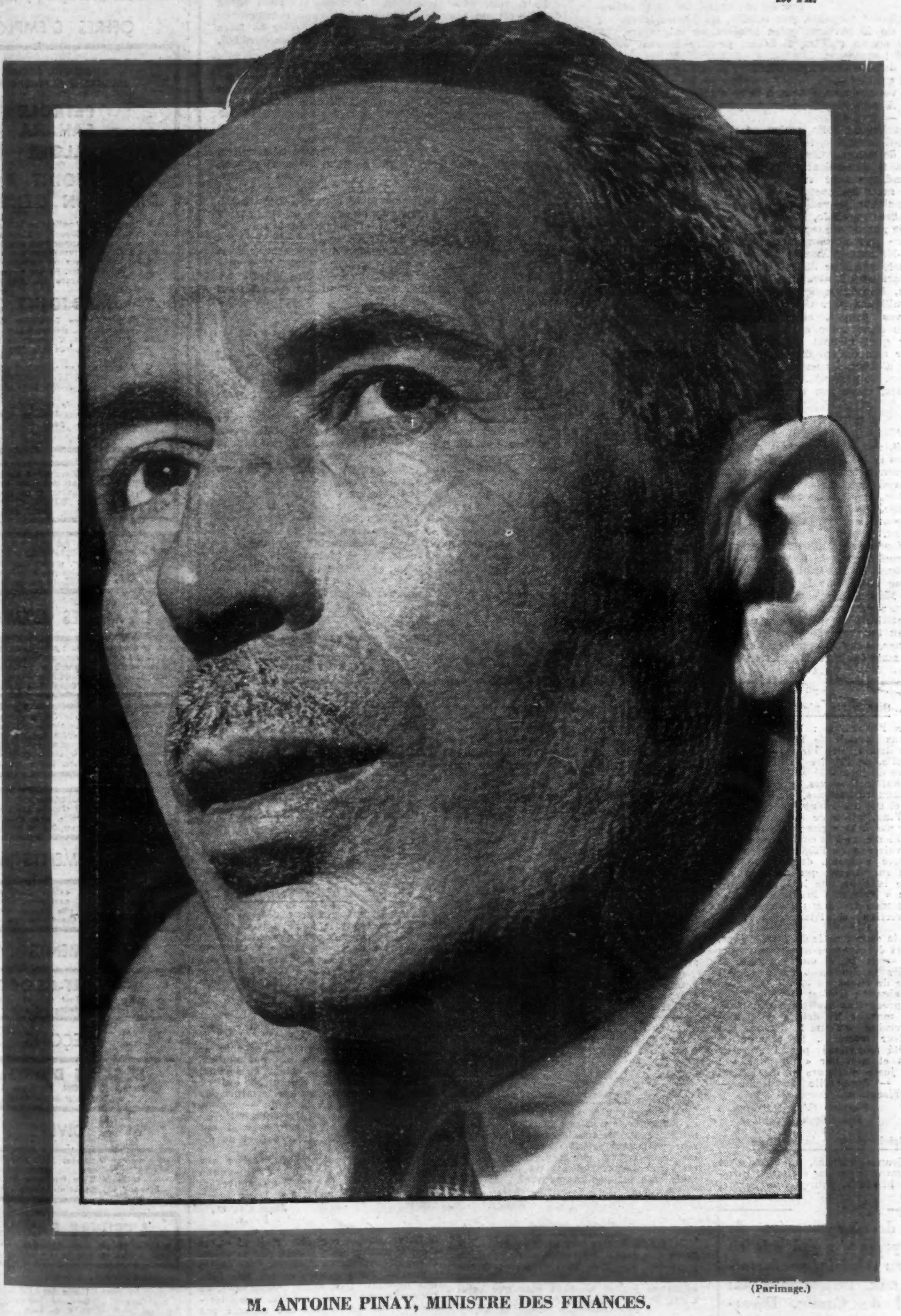
L'EXPRESS

Le journal de la Nouvelle Vague

23 OCTOBRE 1958. — N° 384

100 FR.



(Parimage.)

M. ANTOINE PINAY, MINISTRE DES FINANCES.

« Tu portes César, et sa fortune. »

(Plutarque.)

La lettre de « L'Express »

VOUS jubilez, Rastignac ?

La voie vous semble clairement tracée pour tout ambitieux décidé à se pousser dans le monde ? Vous avez raison. Nous sommes à l'un de ces tournants de l'histoire où surgissent toujours, par bandes, les jeunes loups.

Ceux de 45 savaient qu'en affaires, en littérature, au barreau ou au théâtre, il fallait prendre le vent où il soufflait : à gauche.

Ceux de 58 n'auront pas à hésiter davantage. Ils seront, ils sont gaullistes.

Mais vous songez, dit-on, à faire carrière dans la politique ? A solliciter, en novembre, les suffrages des électeurs ?

L'occasion est belle, certes, et elle ne se représentera pas, aussi favorable, tous les cinq ans.

Tout de même... Choisissez bien votre circonscription. Les choses pourraient ne pas aller si facilement. Les marchandages sont rudes. Les nouveaux sont gourmands, mais les anciens s'accrochent. Entre l'indépendant gaulliste, le radical gaulliste, le M.R.P. gaulliste, le socialiste gaulliste, le gaulliste de la précédente fournée et le gaulliste que vous êtes, vos électeurs ne verront peut-être pas clairement ce qui distingue les uns des autres. Ne sous-estimez pas l'attachement que les Français portent à leur député. Il n'a d'égal que le mépris qu'ils portent à l'ensemble des autres.

Enfin, imaginons que la chance soit avec vous. Vous voilà élu pour cinq ans. Si vous avez été prudent dans vos propos, sibyllin dans vos engagements, modeste dans votre attitude, il sera encore temps de décider quel chemin vous emprunterez pour accéder un jour aux délices du pouvoir. Il n'y en a pas trois. Il y en a deux. Ils ne passent pas l'un à droite, l'autre à gauche. Ils passent... Mais voyons d'abord l'homme que vous êtes, et ce que vous attendez de la politique.

UNE campagne électorale, ce n'est jamais très joli, dans aucun pays du monde. Mais ce n'est pas non plus si laid qu'on veut bien le dire. C'est, à l'image des hommes, tantôt sublime, tantôt sordide. L'important est d'avoir le cœur assez bien accroché pour supporter le sordide, sans perdre de vue le sublime. Car la politique, pour finir, c'est ce qu'il y a de plus important au monde, sinon pour ceux qui la font, du moins pour ceux qui la subissent.

L'entendez-vous ainsi ? Alors vous avez, sur l'avenir de la société, sur le libéralisme et le dirigisme, sur le capitalisme et le socialisme, sur l'Afrique du Nord, sur l'Afrique noire, sur le Pacte Atlantique, sur l'Europe, sur le Moyen-Orient, une doctrine. Vous faites « de la politique » pour participer à son application, pour infléchir l'attitude de votre pays dans le sens le plus favorable au triomphe de vos idées. Dans telle ou telle circonstance, vous pouvez, tactiquement, commettre une erreur mais toujours en fonction d'une conviction de base que vous ne remettrez, périodiquement, en question que pour l'aiguiser.

Elle évoluera en fonction des événements ; elle peut vous conduire, provisoirement, à soutenir tel ou tel homme lorsqu'il met en pratique votre politique, à combattre tel ou tel ami lorsqu'il en pratique une autre.

Bref, vous êtes réellement ambitieux. Si vous rêvez de détenir un jour le pouvoir, c'est pour marquer de votre empreinte l'histoire de votre pays, pour la faire avancer dans le sens qui vous paraît, dès aujourd'hui, le meilleur.

Dans l'adversité comme dans la prospérité, vous resterez fidèle à une certaine vision du monde que vous essayerez de traduire, avec les inévitables bavures, en termes de politique. Si vous avez l'étoffe d'un homme d'Etat, vous serez tantôt haï et calomnié, tantôt porté en triomphe. Clemenceau, Churchill, Roosevelt, Mendès France sont parmi ceux-là. Et de Gaulle.

Si vous n'avez ni le format ni l'envergure nécessaires, vous serez, fidèle, dans le sillage d'un autre. Il y faut, d'abord, du caractère.

Dans l'autre hypothèse, il vous faudra, d'abord, du flair. Cela ne s'improvise pas davantage. Tel Talleyrand, vous saurez toujours non pas où souffle le vent, mais où il va souffler. Vous vous défendrez de toute idée préconçue, vous vous garderez de toute doctrine, vous ferez de la politique comme on fait du commerce : dans les bonnes maisons, le client a toujours raison. Que veut le client, c'est-à-dire le militant, c'est-à-dire l'électeur ? A vous de le pressentir. Vous n'hésiterez pas à vous contredire, mais attention : il y faut un peu de génie pour s'y prendre à temps.

HORS ces deux voies, il n'y en a pas d'autre, mais ces deux voies existeront toujours. L'ennui est qu'elles sont parallèles, c'est-à-dire qu'elles ne se rencontrent jamais. Passer de l'une à l'autre ? Impossible.

Si vous vous sentez mieux doué pour la seconde, vous aurez, au cours de la législature, un moment difficile à choisir : celui où il faudra vous reconvertir, celui où le gaullisme ne payera plus. En gardant les yeux fixés sur Guy Mollet, vous avez quelque chance de virer à l'heure juste. Mais n'anticipons pas.

Pour l'heure, votre problème est d'être élu.

Etes-vous bien assuré d'en avoir envie ? Il semble que la carrière militaire offre, ces temps-ci, avec ses risques, des possibilités d'ascension plus rapide. Mais, bien sûr, il faudrait déjà être au moins capitaine.

On ne saurait vous conseiller le journalisme : c'est Brasillach qui a été fusillé, ce n'est pas André Morice.

Tout de même, souvenez-vous : « Tous les arts ont produit leurs merveilles. L'art de gouverner n'a produit que des monstres. »

Françoise Giroud.

Sur cette pierre

« Tu es Pierre... » : l'interprétation donnée dans l'article de Thomas Lenoir de ce texte de Matthieu 16/18-19 est celle, traditionnelle, de l'Eglise Catholique romaine. Plus de la moitié de la chrétienté d'aujourd'hui (orthodoxes, luthériens, réformés, vieux catholiques, etc.) ne l'accepte pas et nie ainsi tout fondement biblique à l'institution de la papauté. Ce n'est donc pas à la « charge de berger » reçue par Pierre, ni à la chaîne des papes, que le « vaisseau de l'Eglise est solidement amarré » depuis deux mille ans. Je signale en passant que ce n'est pas le jour de la Cène que le Christ a dit à Pierre : « Pais mes brebis » (Sois le pasteur de mon troupeau) ; c'est entre la Résurrection et l'Ascension (Jean 24/15-19).

Quant à la «suprématie du Saint-Siège», elle n'a pas été énoncée ni encore moins reconnue avant le V[e] ou le VI[e] siècle (et non dès la fin du premier siècle). Au Concile de Nicée, en 325, l'évêque de Rome est absent ; il n'est représenté que par deux presbytres seulement qui n'ont nullement marqué les débats de l'autorité souveraine qu'aurait détenue en principe leur mandant. Le Concile de Nicée a été convoqué par l'empereur Constantin et non par « un pape » ; c'est tout juste d'ailleurs si les Eglises d'Occident — dont celle de Rome — furent représentées.

Pasteur Gérard CADIER,
Bourdeaux (Drôme).

Ils trichent avec la solitude

Si ces jeunes trichent, en effet, c'est essentiellement avec la solitude. Pourquoi « la bande », pourquoi le jazz et le cinéma, pourquoi le bruit ou l'inaction à plusieurs ? Parce qu'on ne veut plus être seul, parce qu'on ne veut pas écouter le silence, et cela consciemment ou inconsciemment. La version Saint-Germain-des-Près — cette expression ne se voulant pas péjorative — n'atteint, certes, qu'une minorité de la jeunesse mais il est hors de doute qu'un grand nombre de jeunes est plus ou moins teinté de cet état d'esprit et cela est même valable pour nombre d'adultes.

Pierre de PORET,
20 ans, étudiant,
Paris.

Le dernier numéro de « L'Express » a été mis en vente en Algérie, conformément aux instructions du général de Gaulle. Désormais, « L'Express » sera envoyé chaque semaine en Algérie.

Trahis !

Moi qui appartiens à ces jeunes (le destin de Mic sera peut-être le mien) je sais ce que nous sommes. Je n'en suis ni contente, ni fâchée. Je me fous de tous, de vous tous même qui voulez faire semblant de nous comprendre.

Avoir baptisé ce film « Les Tricheurs », nous qui, au contraire, évitons de tricher comme les adultes, lâches et sinistres sentimentaux, nous qui sommes vrais — les tricheurs — M. Carné nous a trahis (...).

D'ailleurs ça n'a aucune importance. C'est idiot comme le reste.

M. C.,
Paris.

Le portrait vrai...

J'ai vingt-quatre ans, je suis étudiant en Sciences, je n'ai pas fait mon service militaire, toutes conditions qui me classent indiscutablement dans la catégorie où se recrutent vos « tricheurs ». Je crois que le portrait est un peu chargé mais n'en est pas moins vrai.

Luc DUTAILLY,
Nancy.

...d'une minorité

Je viens de lire vos articles et reportages sur les « Tricheurs » et voudrais pouvoir vous dire à quel point il me semble que le portrait dressé de ces quelques jeunes ne peut être que celui d'une infime minorité.

M. P.,
Etampes.

A la bonne place, au bon moment

Je découvre chez les républicains un complexe d'infériorité dont ils n'avaient peut-être pas eux-mêmes conscience. Ils auraient voulu que ce soit eux qui fassent rentrer, les colonels dans leurs casernes, eux qui démantèlent les C.S.P. !

Aperçoit-on, à présent, la vanité de tels desseins ?

Je ne crois pas aux hommes providentiels. Mais j'ai néanmoins l'impression que de Gaulle se trouve à la bonne place et au bon moment.

C'est Mauriac qui avait raison... Peu à peu se dessine et se dessinera la politique qu'esquissait Mendès France.

Raymond LIPA,
Rosny-sous-Bois

Le conflit Calvel-Terrenoire

M. Chavanon, directeur général de la R.T.F., se trouvait à l'étranger et n'a pu prendre connaissance que tardivement de l'article que vous m'avez consacré dans l'avant-dernier numéro de « L'Express ».

Il m'a demandé de rectifier certaines inexactitudes contenues dans cet article. Je le fais bien volontiers.

Je tiens à confirmer que c'est bien sur ma demande expresse que mon changement d'affectation a été décidé.

Il me paraît désormais assez vain de revenir sur les raisons qui ont motivé, entre M. Terrenoire, directeur du journal parlé, et moi-même, un conflit qui ne pouvait malheureusement se terminer que d'une seule façon. A la radio — comme dans la presse — les différends entre un directeur et un rédacteur en chef ont rarement pour résultat le départ du directeur.

Je tiens, au contraire, à préciser que je sais beaucoup de gré à M. Chavanon d'avoir trouvé une formule qui sauvegardait mes intérêts matériels.

Jean CALVEL,
Paris.

● Notre service courrier reçoit et ouvre trois à quatre cents lettres par semaine. Il est donc exclu qu'elles trouvent toutes place ici. Nous prions, encore une fois, nos lecteurs : de signer lisiblement, de donner leur adresse complète, même lorsqu'ils nous demandent une réponse par la voie du journal.

● Les photos des « Tricheurs » que nous avons reproduites la semaine dernière ont été faites, pendant la réalisation du film, par Walter Limot.

LES PETITES ANNONCES DE
L' EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8[e])

Minimum 5 lignes encadrées. Chaq ligne compte un maximum de 42 lettr signes ou espaces

Chaque ligne en caractères gras comp pour deux lignes (maximum 20 lettr signes ou espaces)

Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52

OFFRES D'EMPLOIS

IMPORTANTE SOCIETE RECHERCHE ET PRODUCTION
PETROLE SAHARA ALGER
recherche pour
ADJOINT A DIRECTION GENERALE
pour Coordination Application Méthodes prévu par Organisateur Conseil - Liaisons habituell tous Services pour Application directive Directio générale. Connaiss. techniques non indispensabl mais par contre Force de caractère et habitud des Hommes. 40 ans minimum
(Référence F.L. 206)
ADJOINT AU PRECEDENT
pour diriger Service Formation du Personne Expérience indispens. de cette activité et souha table dans Industrie. Connaiss. méthodes T.W.
(Référence F.L. 207)
C. V. manuscrit en rappelant référence à CONTESSE PUBLICITE
20, av. de l'Opéra, PARIS (1[er]) qui transmett
La Société s'excuse de ne pouvoir répondre toutes les candidatures étudiées et ne convena pas

CLUB DE VOYAGES recherche personne effica et cultivée pour accompagner groupes Ind Japon, Chine. Connaissance de ces pays indis pensable. Ecrire : BORDE, 3, rue George Lardennois, PARIS (19[e])

Importante Agence Publicité offre situations REDACTEURS - CONCEPTEURS PUBLICITAIRE ayant sérieuses référ. professionnelles. Début. amateurs s'abstenir. Ne pas se présenter. Ecr. curric. vitae PAGNIEZ, 76 av. Mozart, PARIS-

DEMANDES D'EMPLOIS

Le Service social de l'Association des Etudiant en Droit recherche du travail à temps complet à mi-temps et des chambres. S'adresser à Mireil THOULUC, 12, place du Panthéon ou téléphoner ODEon 47-44

SITUATION INTERESSANTE, préférence 3/4 temp recherchée par célibataire 31 ans, excellente pré sentation, cultivé, ayant voyagé, anglais, al mand, espagnol couramment - (arabe, turc, hé breu). Secrétariat littéraire ou privé, sérieus références. Confiance. Ecrire journal n° 2207

JEUNE FILLE HOLLANDAISE, 24 ans, parlar français et allemand cherche place logée, arge de poche, dans famille pour s'occuper enfant Ecrire n° 2204 L'Express, 29, rue Marignan, Paris

APPARTEMENTS (Achat)

ETUDIANT achète comptant petit a partement, même sans co fort, situé quartier rive gauche de préférenc MERCIER, 46, rue Claude-Terrasse, PARIS (1

APPARTEMENTS (Vente)

SAINT-CLOUD
3 PIECES Tout confort. Immeuble ne Primes et prêt. POI. 21-

LEÇONS

LEÇONS D'ANGLAIS
Mme THOMPSON, Diplômée d'Oxford
7, square Delambre - PARIS (14[e])

DIVERS

DANSE Apprenez SEUL chez VOUS ou notre studio
Méthode R du Professeur PASCAUD
Ecrire : 60, rue Saint-Antoine - PARIS (4[e])

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1[er] ordre. Sélection, haute réputatio (24[e] année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schr

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Notre métier d'homme

TOUT le monde, ou à peu près, est maintenant « gaulliste », et il y a de quoi. Les mesures d'autorité prises contre les ultras et les directives libérales fixées pour les élections en Algérie — accompagnées de contacts avec le F.L.N. — ont achevé de rallier à l'expérience de Gaulle ceux que le cours fulgurant des événements, du 13 mai au référendum, ne lui avait pas encore acquis. Le plébiscite, cette semaine, dépasserait, à coup sûr, les 80 % : l'homme de Gaulle, en ce moment-ci, est la nation à lui seul. Il n'est plus un chef politique, qu'on critique, qu'on juge, qu'on pousse ou qu'on retient, il est hors du débat, il est une institution.

On est gaulliste comme on est Français. Le gaullisme est aujourd'hui cette « *Cathédrale ouverte à tous, dont ne sont exclus que les chiens, les assassins et les pestiférés* », dont parle, dans son style personnel, M. Georges Bidault.

Si on est pour « l'Algérie française », peut-on n'être pas gaulliste ? Mais si on est pour la paix, c'est aussi le gaullisme qui paraît offrir actuellement une vraie chance. Si on veut « écraser le marxisme », comme M. Duchet, on part en croisière électorale sous la bannière du gaullisme. Mais si on veut faire entrer au Parlement quelques hommes de gauche, il faut, semble-t-il, se « placer dans le courant gaulliste », du côté libéral. Paraphrasons la prédiction du général lui-même au mois de mai : ne pas crier « Vive de Gaulle ! », c'est être contre la nation.

FERMER LES YEUX ?

M. Bidault indiquera s'il nous range parmi les chiens ou dans l'une des autres niches qu'il a prévues à l'extérieur de sa cathédrale, mais nous dirons, nous, pourquoi il nous semble impératif de ne pas céder à cette grande tentation collective de « s'en remettre à de Gaulle » et de fermer les yeux, pourquoi un tel abandon confortable ne sert, en vérité, ni de Gaulle ni la France, ni pour l'immédiat ni pour l'avenir.

Dans l'immédiat, c'est bien sûr de l'Algérie qu'il s'agit. Nous avons dit la semaine dernière combien les « directives au général Salan » constituaient une novation politique majeure et encourageante. Depuis, des informations sur les intentions et les gestes du chef du gouvernement à l'égard des nationalistes algériens sont venues donner un peu plus de substance encore à cet espoir. Une voie paraît entrouverte. C'est en distinguant froidement, avec précision, ce qui a été fait et ce qui reste à faire que l'on peut contribuer à orienter l'opinion française, et la politique française, vers une issue — plus qu'en chantant des cantiques.

Le général de Gaulle a provoqué, et gagné, une épreuve de force avec les ultras *civils*, à Paris et à Alger. Il n'y a probablement plus aujourd'hui de force politique civile en mesure de se rebeller contre son autorité, quelle que soit la politique qu'il choisisse. Voilà ce qui est acquis.

RESTE L'ARMEE

Ici commence ce qui reste d'incertitude, et qui est essentiel.

Dès le lendemain des directives à Salan, les interprétations les plus opposées, quant à la politique qu'elles annoncent, ont été données. L'organe de l'Istiqlal marocain traduit : « *En permettant à des candidats nationalistes de se présenter, de Gaulle reconnaît implicitement le droit de l'Algérie à l'indépendance.* » Mais le Congrès des Indépendants à Paris explique : « *Le discours de Constantine et la mise au pas des Comités de Salut Public constituent, en fait, une étape vers l'intégration.* »

L'un et l'autre ont raison. Là réside l'art du général, et sa prudence. Rien de ce qu'il a dit, ni *fait*, jusqu'à présent, ne tranche encore entre la négociation avec les nationalistes et la poursuite de la pacification.

LE GÉNÉRAL PARMI LES FRANÇAIS.
Vers la France de 1965...

(A. P.)

Car le jour — demain, plus tard, jamais ? — où il affirmera, où il voudra faire passer dans les faits, sa volonté de négocier, il trouvera en face de lui la seule force politique qui reste dans l'arène, et à laquelle il s'est gardé, jusqu'à présent, de s'affronter : l'Armée d'Algérie.

Le général de Gaulle voudra-t-il et pourra-t-il obtenir que les nationalistes algériens s'expriment librement en Algérie, s'organisent, fassent campagne ? Cherchera-t-il et arrivera-t-il à faire respecter par l'Etat-Major d'Alger un accord, tacite ou public, avec les combattants du F.L.N. ?

La politique de l'Armée demeure le refus de toute négociation : ses chefs le confirment chaque jour, à chaque occasion. Si le général de Gaulle veut aboutir, il faudra donc qu'il engage l'épreuve et qu'il soit le plus fort. On doit espérer qu'il le sera, il serait fou de considérer qu'il l'est déjà. On doit le soutenir, l'aider, mais ce n'est justement pas en « s'en remettant à lui », en abdiquant entre ses mains notre part de libre arbitre, qu'on peut y contribuer. Sa force sera d'autant plus grande que la volonté de tous ceux qui, en France, veulent la négociation et la paix, s'exprimera, se manifestera aussi clairement qu'il est possible.

Dans la mesure même où le général de Gaulle a voulu obtenir l'accord et l'appui de l'Armée contre les ultras civils, il a évité tout conflit qui risque de l'opposer à elle. Et le général Salan a été autorisé à publier, dès son retour de Paris, en arrivant à Alger, un communiqué officiel, passé presque inaperçu en métropole, dans lequel il déclare : « *A la suite de l'entretien qu'il a eu avec le général de Gaulle, le général Salan assure qu'aucun changement n'est intervenu et n'est susceptible d'intervenir dans la position du gouvernement sur le problème algérien.* » Quelle politique ? « *Poursuivre et intensifier l'action militaire* », dit Salan.

En admettant même que les intentions du général de Gaulle soient les meilleures du monde, l'essentiel, en matière de guerre ou de paix, est encore devant nous. Faut-il ne pas le dire? Faut-il s'excuser de le remarquer, de le signaler ? A qui et à quoi rend-on service en renonçant à ouvrir les yeux et à parler, en substituant, comme on nous y invite avec insistance, la « confiance » en blanc à notre libre jugement ? Etre « gaulliste » n'a pas de signification politique en soi. On est, par exemple, pour la paix en Algérie ou pour la poursuite de la guerre. De Gaulle lui-même peut être un instrument de l'une ou l'autre politique, il ne peut être ni un but, ni une politique. Il s'orientera finalement comme le rapport des forces politiques en France — des forces qui *s'exprimeront* et ne s'abandonneront pas.

Et ce qui est vrai immédiatement pour l'Algérie nous paraît plus indispensable encore pour l'avenir.

TRISTE SPECTACLE

A cet égard, le spectacle auquel nous assistons est bien angoissant. Sous la haute tente du gaullisme, et dans la chaude atmosphère de serre de la communion en de Gaulle, s'achève devant nous une agonie politique. Jamais, plus qu'au début de cette campagne électorale, les proclamations, les professions de foi, si l'on peut dire, de MM. Duchet, Mollet, Soustelle, Gaillard, Bidault, etc., n'ont été aussi vides de sens, ni écoutées avec une indifférence si complète et si justifiée. Quand on entend M. Guy Mollet affirmer avec solennité, cette semaine, que « *le parti socialiste défendra avec intransigeance les libertés républicaines et la démocratie* », et encore « *qu'il faut rechercher sans délai une solution politique en Algérie que chaque jour qui passe rend de plus en plus urgente* », hausse-t-on même encore les épaules ? Et M. Duchet lui donne sa réplique en proclamant que « *les Indépendants réaffirment hautement leur attachement à un libéralisme dynamique... la situation politique doit être parfaitement nette, les gouvernements doivent être composés de formations ayant la même politique, sans défaillance, pour ne pas être frappés d'immobilisme* ». Les mêmes serments, les mêmes platitudes, les mêmes tromperies, qui ne cherchent plus d'ailleurs à donner le change. M. Gaillard, chez les Radicaux, vient de l'avouer franchement en se « *félicitant qu'aucune critique de fond ne soit plus formulée sur des problèmes essentiels pour la vie de la nation* ». Mais oui, bien sûr, tous ces responsables, petits et grands, n'ont plus qu'une envie, celle de se faire pardonner, de se faire oublier, de se faire élire à la sauvette en évitant les remous. Ils nous poussent, plus fort encore que les autres, à murmurer les yeux fermés des actions de grâces au Sauveur — ça nous occupe, pendant qu'ils se glissent, comme des ombres.

LE VIDE MONARCHIQUE

Il n'y a plus aujourd'hui en France, hors de Gaulle, aucune force vivante dans la politique. La République est tombée, vidée de toute substance, et nous sommes, au sens le plus absolu, comme jamais depuis trois siècles, en Monarchie — dans le vide monarchique. La politique de la nation est réduite aux méditations d'un homme. Cela est un fait. Et de Gaulle n'en est pas le seul responsable — mais tous ceux qui ont réduit, en dix ans, la démocratie aux intrigues de clans, et ceux qui aujourd'hui, les mêmes le plus souvent, nous pressent de ne pas nous occuper de nos affaires, de « faire confiance ».

Ainsi sous l'autorité monarchique du général grouillent des hommes plats, des programmes insignifiants, toute une mêlée électorale informe — et plus le Monarque montrera de clairvoyance et d'autorité, plus nous aurons tous l'irrésistible envie de nous détacher de cette vie politique dérisoire, repoussante, qui se déroule sous lui. Mais plus notre avenir alors sera désertique.

Car de Gaulle, le Roi, est là pour sept ans ; mais après ? Dans sept ans, que sera notre France, la France où notre génération devra s'épanouir, bien au-delà du règne de de Gaulle ?

« TETU ET BORNE »

Dans sept ans, nous en aurons à peine quarante. Tout sera encore devant nous. Mais dans quel pays ? Quelle nation sera la nôtre si nous acceptons, comme on le réclame ou comme on s'y résigne, d'abdiquer aujourd'hui dans le « gaullisme », dans la Monarchie, notre libre arbitre, notre jugement, l'expression de notre volonté propre, notre *responsabilité* ?

Si de Gaulle peut sauver le présent, chacun de nous, nous seuls sommes les sauveurs possibles de l'avenir. Cette France de 1965, la France d'après de Gaulle, c'est dès maintenant que nous pouvons la condamner, la stériliser, en nous dissolvant nous-mêmes dans cette grande communion respectueuse et muette que tant de grands intérêts nous proposent. Elle ne sera vivante que si nous prenons la résolution, dès aujourd'hui, chacun de nous, contre toutes les pressions, et même si, en ce moment précis, cela irrite, et même si pour un temps cela paraît ridicule, de faire « *notre métier d'homme — ce métier têtu et borné qui consiste à dire oui ou non selon des principes* ».

J.-J. S.-S.

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE PLAN DE M. DUCHET

● M. Roger Duchet multiplie actuellement contre le parti socialiste des attaques qui rappellent celles qu'il lançait contre ce même parti avant le 13 mai. A travers les attaques de leur leader, la position des modérés apparaît comme catégorique : ils ne veulent pas de M. Guy Mollet comme premier ministre.

Cette offensive s'explique d'abord par des motifs électoraux : la clientèle modérée a plus que de la méfiance à l'égard des socialistes, qu'elle accuse de mener une politique économique et financière de super-fiscalité, d'étatisme et de planification. M. Roger Duchet, qui prévoit une diminution sensible des effectifs communistes à l'Assemblée, s'attaque dès à présent à l'ennemi numéro 2 : la S.F.I.O

(Agip.)

M. ROGER DUCHET.
Un scénario bien préparé.

Mais le leader modéré voit plus loin. En de multiples circonstances, il a manifesté sa faveur pour un système politique fondé sur deux partis : l'un conservateur, l'autre socialiste. Ce point de vue est partagé par M. Guy Mollet, séduit par le jeu britannique Tories-Labour. Les deux hommes en parlèrent plusieurs fois, et convinrent qu'une alliance servirait moins cette thèse que l'affrontement de leurs deux partis. M. Duchet joue le jeu et M. Guy Mollet lui donne la réplique.

CHOIX POUR DE GAULLE : ELYSEE OU MATIGNON ?

● On parle beaucoup à Paris de « l'embarras » du général de Gaulle devant la prochaine échéance constitutionnelle : il devra choisir, dès le mois de décembre, entre le poste de président de la République et celui de président du Conseil : lequel prendre ?

Le Général, qui sait que sa politique — algérienne, économique, étrangère, etc. — aura été seulement amorcée, va se trouver dans l'obligation de céder, d'une manière ou d'une autre, une partie de ses pouvoirs. Ne vaut-il pas mieux, pour lui, rester chef effectif du gouvernement à Matignon que d'aller à l'Elysée ?

— POUR DE GAULLE A MATIGNON, les deux principaux partisans du maintien du Général à la présidence du Conseil sont M. René Coty et M. Guy Mollet.

M. Coty serait, alors, en effet, le candidat le mieux placé pour l'Elysée et pourrait être élu pour un nouveau septennat.

M. Guy Mollet, lui, considère qu'il n'a plus de grandes chances d'être nommé premier ministre (forte majorité de droite probable) et il préférerait le général de Gaulle à la tête du gouvernement qu'un rival de droite.

Plusieurs autres leaders politiques (en particulier M. Defferre) sont également partisans de cette thèse : afin de donner au Général plus de temps pour aboutir en Algérie.

— POUR DE GAULLE A L'ELYSEE : cependant, il demeure probable que le Général sera élu président de la République, comme prévu.

En faveur de cette élection :

1) Les leaders de droite et du centre qui espèrent, chacun, être premier ministre (en particulier M. A. Pinay qui considère que ce poste lui reviendra car les indépendants seront le parti le plus nombreux à la nouvelle Chambre).

2) Le Général lui-même, et ses collaborateurs, qui considèrent que s'il n'est pas élu pour sept ans à l'Elysée la nouvelle Assemblée se débarrassera de lui au plus tard dans deux ou trois ans.

MM. HERVE ET LECŒUR CHEZ GUY MOLLET

● MM. Pierre Hervé, Auguste Lecœur et un certain nombre de dirigeants du « Mouvement communiste démocratique et national », regroupé autour de la revue « La Nation socialiste », viennent de demander leur adhésion à la S.F.I.O. Au prochain conseil national du parti socialiste, M. Guy Mollet demandera que, sous forme d'affiliations individuelles, réponse favorable soit donnée à cette demande.

M. Lecœur, ex-secrétaire à l'organisation du P.C.F. avait été, jusqu'à sa mise en accusation — en 1954 — considéré comme le « dauphin » de M. Maurice Thorez.

Pierre Hervé, exclu du parti en 1956 après la publication de « La révolution et les fétiches », avait pris contact avec M. Lecœur en octobre 1956. Accusé trois mois plus tard par la « Nouvelle Gauche » de s'aligner sur les positions de la « social-démocratie de Guy Mollet », il s'en défendait en ces termes :

« J'ai moins de relations avec l'appareil de la S. F. I. O. que la Nouvelle Gauche avec l'appareil stalinien du P. C. F. Pourquoi la Nouvelle Gauche prend-elle l'initiative de me faire passer pour l'instrument de la S.F.I.O. ?

« Somme toute, un instrument de Guy Mollet serait moins dangereux pour les Français qu'un instrument de Maurice Thorez : mais je ne suis pas cet instrument... »

L'opération d'adhésion avait été préparée depuis un certain temps — par personnes interposées — entre M. Guy Mollet et M. Lecœur. Le secrétaire général de la S.F.I.O. voit plusieurs avantages à son aboutissement :

Personnellement, il peut trouver un sérieux appui électoral : pendant des années, M. Lecœur fut le chef de file communiste dans son fief du Pas-de-Calais et il a gardé des amis et de nombreux fidèles dans ce département.

Politiquement, l'adhésion des anciens communistes du groupe Hervé-Lecœur permet à M. Guy Mollet d'affirmer que la S.F.I.O. tourne sur leur gauche les socialistes dissidents de la tendance Depreux-Verdier.

Enfin, le chef de la S.F.I.O., qui rêve de recueillir le million et demi de voix perdues par le P.C. au référendum, ne tient pas pour négligeable, afin d'y parvenir, l'aide de M. Lecœur et de ses amis qui ont gardé des contacts « à la base » avec les communistes.

(U. F. P.)

M. PIERRE HERVÉ.
« Je ne suis pas cet instrument. »

APPEL DE L'U.F.D.

Afin d'éviter une dispersion des efforts, le parti de l'Union de la Gauche socialiste, le Parti socialiste autonome, la Jeune République, de nombreux radicaux, de nombreux membres de l'U.D.S.R. et des personnalités n'appartenant à aucun parti, qui composent l'Union des Forces démocratiques, ont décidé de ne reconnaître et de ne soutenir qu'un seul candidat par arrondissement et d'ouvrir ensemble une souscription à travers toute la France.

Cette souscription a une importance essentielle. La nouvelle loi électorale oblige le candidat à assumer par avance tous les frais de la campagne : cela représente au moins 400.000 francs par candidat. C'est-à-dire que seules les organisations pourvues de puissants moyens financiers, ou des individus fortunés, peuvent affronter la campagne.

L'Union des Forces démocratiques s'adresse à chacun des lecteurs de ce journal et lui demande de l'aider financièrement.

Nous sommes prêts à affronter la bataille électorale. A vous de nous aider !

Pour le Bureau de l'U.F.D. : PIERRE MENDES FRANCE, FRANÇOIS MITTERRAND, EDOUARD DEPREUX, FRANCIS PERRIN, MAURICE MERLEAU-PONTY, ROBERT VERDIER, GILLES MARTINET.

Adresser les contributions à : M. Mugnier, C.C.P. 51.8072, Paris.

Maison de l'U.F.D. : 8, rue Henner, Paris.

COMBIEN DE FEMMES AU PROCHAIN TOUR ?

● Le scrutin uninominal — système électoral de caractère personnel — va sans doute réduire le nombre des femmes parlementaires. Elles furent d'abord 25. Puis les partis ne favorisant guère l'entrée des femmes aux Assemblées, cinq seulement furent choisies comme têtes de liste en 1956. Deux communistes (Mmes Peri et Boutard), une socialiste (Mlle Degrond) et deux M.R.P. (Mmes Lefebvre et Dienesch). Et le nombre des femmes parlementaires tomba, en douze ans, de 25 à 15.

Parmi les candidates aux élections de novembre,

Mme Yvonne Georges-Picot, gaulliste de gauche dans le VI[e] arrondissement, Mme de Lipkowski, battue en 1956, gaulliste de gauche, Mme Andrée Viénot, ancien député des Ardennes, socialiste autonome.

ALGER : REPARUTION DE « L'ESPOIR »

● Le général de Gaulle souhaiterait qu'un journal libéral parût en Algérie pour soutenir la campagne électorale des candidats « nouveaux » et rompre le « conformisme » de la presse algéroise. Un titre a retenu l'attention de ses conseillers, celui de « L'Espoir », qui pendant près d'un an se fit à Alger le défenseur de la réconciliation franco-musulmane.

« L'Espoir », hebdomadaire, publiait son premier numéro le 9 juin 1956, en deux langues, arabe et française. Aussitôt, M. Robert Lacoste multiplia les saisies, fit menacer les rédacteurs de « L'Espoir » et, pour finir, provoqua l'arrestation de certains d'entre eux. Au bout de neuf mois, « L'Espoir » sombrait et son directeur, M. Gonnet, écrivait alors :

« Nous sommes persuadés que l'avenir nous donnera raison et nous permettra un jour de nous faire entendre à nouveau. »

La décision n'est pas encore prise à Matignon.

JEUNESSE : UN PROBLEME DE RELOGEMENT

● Le « Centre-Pilote de Placement et d'Orientation de la main-d'œuvre juvénile » qui, depuis 1949, était installé 16, rue de l'Abbaye et examinait chaque mois de 1.000 à 15.000 adolescents en vue de les diriger (selon leurs aptitudes physiologiques et psycho-techniques) vers les emplois disponibles, vient d'être expulsé des locaux qu'il occupait. Cette décision a été prise sur l'initiative d'un très haut fonctionnaire et les locaux, qui appartiennent à la Préfecture de la Seine, sont en train d'être transformés en appartements privés, locatifs et très luxueux. Le Centre-Pilote doit s'installer dans un local du Ministère du Travail, inutilisable pour un long délai, car en pleine reconstruction, et où il est impossible de fonctionner normalement. Des milliers de jeunes gens se trouvent ainsi abandonnés, à cet instant capital de leur vie qu'est la détermination de leur avenir professionnel.

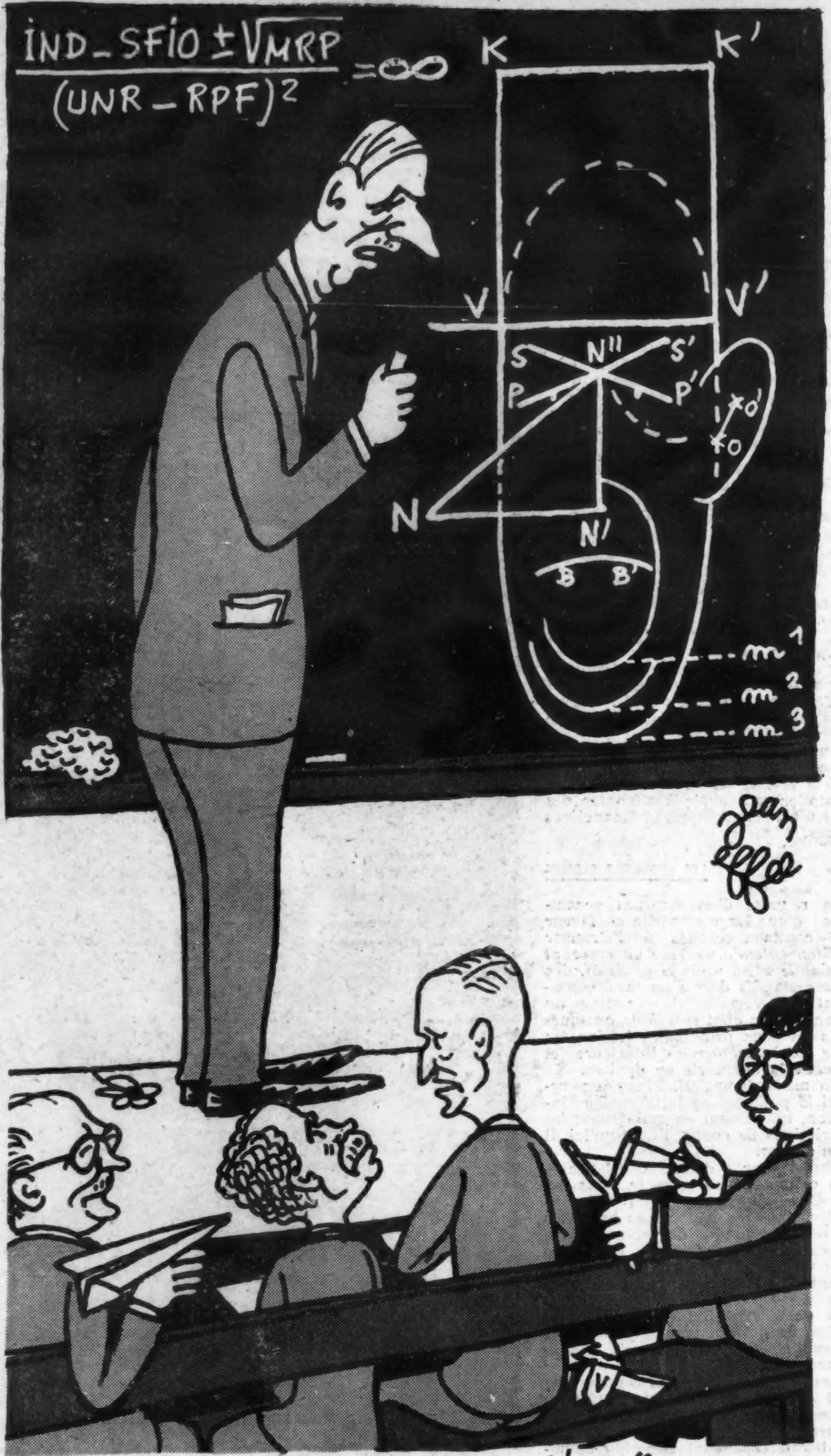
POURQUOI LE JAPON NE RECONNAITRA PAS LE F.L.N.

● Le gouvernement japonais n'a pas reconnu le gouvernement provisoire algérien formé au Caire. Il a ses raisons qu'a ainsi formulées officieusement le « gaimusko » (ministre des Affaires étrangères nippon) :

Le projet de reconnaissance du gouvernement provisoire de la République algérienne était à l'étude en raison des liens étroits qui unissent le Japon aux Afro-Asiatiques. Mais les résultats du référendum français indiquent que Paris va conserver la haute main sur les affaires économiques des territoires africains qui ont voté « oui ». En indisposant les Français, les Japonais ne veulent pas risquer de perdre ce marché potentiel africain.

Collection Automne 58
Modèles exclusifs d'importation
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES
GARY
73, Champs-Élysées

VERS UN GOUVERNEMENT POUR L'ÈRE SIDÉRALE



—... ce qui résout le problème d'une "majorité cosmique" dont le centre serait partout et les limites, nulle part.

EVIAN
L'eau qui rince les reins
FORTEMENT DIURÉTIQUE • FAIBLEMENT MINÉRALISÉE
Si pure! Si légère!

ÉCONOMIE

La crise Pinay

● *La confiance ne fonctionne plus. L'activité économique ralentit. Le ministre des Finances est nerveux. Voici son plan, qui va droit à la crise.*

M. PINAY vit sur les nerfs. Il a des gestes vifs pour se débarrasser, le matin, de son célèbre petit chapeau (fabriqué par son ami et collaborateur Max Fléchet, secrétaire d'Etat aux Affaires économiques) et pour saisir les bonbons qu'il garde dans le tiroir de son bureau ; il a quitté brusquement un conseil de cabinet, un jour que le président du Conseil l'accusait « *d'obéir à des préoccupations électorales* ».

Il fallut toute la diplomatie de M. Georges Pompidou, l'affable directeur du cabinet du général, pour arranger les choses au téléphone.

Entre les sarcasmes du général et la hausse du bifteck, M. Pinay n'est pas à prendre avec des pincettes.

Il a cependant bien servi, jusqu'ici, le gouvernement de Gaulle.

Lorsqu'il a pris, après la crise de mai, le ministère des Finances, les épargnants commençaient à retirer leur argent des caisses, les opérations spéculatives sur les devises prenaient de l'ampleur. Ce qu'il a fait ? Il s'est assis dans le fauteuil que venait de quitter M. Pflimlin.

Du même coup, il a ramené la confiance, du moins chez les possédants, et il a permis au nouveau régime de s'installer sans avoir à affronter des difficultés économiques et financières graves.

LES PREMIERS SIGNES

La réussite d'un emprunt accompagné d'une large amnistie en faveur des capitaux cachés à l'étranger (« *Bien entendu, ce sera un emprunt de Gaulle* » lui a dit le général), des achats massifs d'or à un taux consacrant une certaine dépréciation du franc, ont en effet reculé de quelques mois les deux principales échéances: celle de la trésorerie intérieure et celle de la trésorerie en devises.

En même temps, M. Pinay a poursuivi la politique de lutte contre l'inflation, notamment en maintenant les restrictions de crédit. Et, jusqu'ici, il a eu raison.

Choisi pour « donner confiance », il a commencé par réussir. Mais aujourd'hui l'apparition d'un chômage partiel dans de nombreuses branches (textiles, appareils électro-ménagers, constructions mécaniques), conjuguée avec une brusque hausse des produits essentiels (bifteck, sucre, œufs, pommes de terre), indique une évolution de la situation qui interdit de limiter la politique économique à la poursuite de cette courte expérience (1).

Les signes de récession économique sont encore ténus pour le profane : le nombre de chômeurs secourus demeure infime. (Un quotidien du matin titrait cependant sur cinq colonnes, lundi : « *Danger n° 1 : le chômage* ».) La consommation, après un léger ralentissement, se maintient dans l'ensemble. Mais dans le plus profond de l'appareil économique, des mouvements graves s'amorcent.

L'élévation continue du taux horaire des salaires masque une réduction sensible des heures de travail dans des secteurs où la production est essentiellement à base de main-d'œuvre. Dans presque toutes les branches, les carnets de commandes se dégonflent progressivement. (« *Un impératif : préserver à tout prix la santé de notre industrie automobile* », titrait mardi « Le Figaro ».)

TOUTES LES TACHES

La Bourse de Paris est maussade et se désolidarise complètement de l'optimisme manifesté depuis quelques mois par celle de New-York. La récession est maintenant dans l'esprit de beaucoup d'entrepreneurs et certains d'entre eux diminuent déjà leurs programmes d'investissements.

Il n'est pas aisé d'enrayer un tel ralentissement de l'activité économique.

En premier lieu, le caractère automatique du mode de fixation des prix agricoles et du taux des salaires interdit d'abandonner le contrôle de l'inflation.

Ce contrôle est d'autant plus nécessaire qu'une certaine limitation de l'essor de la consommation est le moyen essentiel d'augmenter nos exportations, donc de rétablir notre balance commerciale.

Ce début de récession serait moins alarmant si, depuis son arrivée au pouvoir, le général de Gaulle n'avait accumulé, sur un pays déjà lourdement chargé, des poids nouveaux.

(U. P.)

M. ANTOINE PINAY.
Pour « détendre » les Français.

Héritant de la gageure du Marché commun, il a décidé de la tenir. Il a pris d'autre part des engagements considérables dans le domaine atomique (usine de séparation des isotopes) et aéronautique (construction des « Mirage III »). Il a déclaré la France responsable de l'expansion économique des pays de la communauté, et a promis à l'Algérie, par le plan de Constantine, un effort massif et rapide pour lui faire regagner le temps perdu dans l'ordre de la promotion sociale, culturelle et du progrès économique.

Entre toutes ces tâches, le général n'a pas choisi. Il affirme que la France doit et peut les assumer toutes. Et puis l'homme de la grandeur confie le soin de lui procurer les moyens de cette politique à M. Pinay.

Doué d'une tendance incoercible à administrer la France comme une échoppe d'artisan, libre et gagne-petit, partisan du laissez-faire, M. Pinay est bien l'homme le moins qualifié pour imposer à la nation les sacrifices, les efforts et les disciplines qu'impliquent les lourdes responsabilités dont le général de Gaulle n'hésite pas à la charger.

Le général l'ignore-t-il ? Manifeste-t-il, comme en 1945, une telle incompréhension de l'utilité des contraintes économiques qu'il préfère ne pas y penser, considérant que par la vertu de sa présence, les problèmes se dissiperont ?

LA CONTRADICTION

Que l'on prenne le problème sous l'angle des efforts à fournir pour atteindre les objectifs fixés par le président du Conseil ou sous l'angle de la politique la mieux adaptée à la conjoncture économique française, le but à poursuivre reste le même : augmentation et relance des moyens de production par des investissements sélectionnés ; discipline de la consommation, du crédit et des prix.

Or, ce que propose et se propose M. Pinay, il l'a exposé cette semaine à des réunions d'experts, de banquiers et d'industriels au ministère des Finances. C'est à peu près le contraire :

1) Tout pour la monnaie, même au prix d'un ralentissement croissant de l'équipement et de l'activité.

2) Elimination des contrôles et des interventions de l'Etat.

Le raisonnement de M. Pinay semble à peu près le suivant : la fin des contrôles, notamment en matière de prix et de change, doit « détendre » les Français, les rendre confiants, leur donner à penser que la période de tension est terminée et que la spéculation contre le franc est sans objet.

La promesse de ne pas augmenter la pression fiscale et, même, de saisir toute occasion pour la diminuer, doit agir dans le même sens.

Résultat : sur la base d'une monnaie saine et stable, l'épargne renaîtra et permettra de financer un effort d'équipement qu'il convient d'ailleurs de limiter à la mesure des possibilités de cette épargne spontanée.

L'Etat sera ainsi déchargé d'une bonne part du financement des investissements qu'il assume encore, et l'équilibre budgétaire sera plus aisément assuré.

Enfin, dans la consolidation de la monnaie, dans la recherche de l'équilibre budgétaire et dans l'élimination des contrôles, il conviendra de ne pas se laisser impressionner par l'accélération de la récession économique que ces mesures peuvent susciter. Une certaine récession est en effet souhaitable pour arrêter l'inflation, détendre le marché du travail et mettre fin à l'entraînement des mécanismes d'indexation.

POUR LA LIBERTE ?

On voit mal comment la politique de M. Pinay serait compatible avec celle du général de Gaulle. Ou plutôt on voit bien qu'elle ne l'est pas.

Encore faut-il regarder de plus près les idées du ministre des Finances, et surtout la manière dont il les met en pratique.

M. Pinay est pour la liberté. D'abord celle des prix. Mais de quels prix s'agit-il ? Au nom du libéralisme économique, on a lancé une expérience de liberté des prix de la viande. Plus de taxation, en échange de quoi les bouchers promettent une baisse. On vient de voir ce qu'une telle expérience donne.

Mais les prix agricoles ? Ils ont fait, eux, l'objet d'une indexation rigide, complète et tendue vers la hausse. Qui l'a consentie ? M. Félix Gaillard, un soir que son gouvernement était en difficulté. A la demande de qui ? Ce soir-là, c'est seulement en échange de cette indexation que M. Pinay a voté la confiance à M. Gaillard.

Equilibre budgétaire ? En réalité, seuls les investissements feront les frais de la nouvelle rigueur financière. Les dépenses de fonctionnement, les dépenses militaires, les subventions ou pertes entraînées par le haut niveau des prix agricoles, les allocations ou retraites démagogiques n'ont pas été diminuées. Mais l'on admet une réduction des programmes d'équipement scolaire, et que les investissements industriels ne soient alimentés, avec tous les aléas que cela comporte, que par l'épargne, dont la capacité est limitée.

LES LIMITES DE LA CONFIANCE

Confiance ? Mais M. Pinay n'a-t-il pas fait le plein de la confiance que certains de ses concitoyens lui portent ? En dépit d'une énorme publicité et d'avantages fiscaux considérables, il n'a pas mobilisé 2 % de l'or détenu par les Français. Des devises ont été rapatriées ; leur volume ne fait qu'annuler les mouvements spéculatifs des premiers mois de l'année.

Le marché financier n'a pas retrouvé plus de souplesse. Le Trésor y maintient une surveillance rigide. Pour attirer l'épargne, il reste nécessaire d'augmenter les garanties de toutes sortes (taux d'intérêts exorbitants, indexations sur le cours de l'or, etc.) offertes aux prêteurs.

Enfin, la confiance essentielle, la confiance dans l'avenir immédiat et lointain de notre économie, fait manifestement défaut aujourd'hui aux entrepreneurs. Depuis le début du mois, tous les signes le montrent.

M. Pinay ne veut pas faire de peine aux Français possédants et entend gérer la France comme une boutique. Le général de Gaulle entend faire la politique qui lui convient, et ne pas entendre parler d'argent, de salaires, d'indexations et autres termes barbares que l'on ne trouve pas en lisant Chateaubriand.

Mais qu'on le veuille ou non, la politique financière est faite par le ministre des Finances et pèse, plus que toute autre, sur la vie quotidienne des Français. On commence à s'en apercevoir. Et M. Pinay ?

F. G.

(1) Bifteck : 1.082 francs le kilo. Sucre raffiné : 117 francs le kilo. Pommes de terre : 36 francs le kilo.

ALGÉRIE

Maquisards et candidats

● *Les prochaines élections en Algérie permettront-elles de faire élire des nationalistes ? Quelles sont les perspectives des contacts secrets actuellement pris avec le F.L.N. ? Quelle est la voie de la paix ? Jean Daniel répond.*

A cinq semaines des élections en Algérie, tandis que se décident les candidatures, la question la plus importante reste néanmoins de savoir où en sont les contacts avec le F.L.N. prêtés à des émissaires officieux du général de Gaulle. A Paris, des personnalités politiques ont tenté d'y voir clair en s'entretenant avec les membres du cabinet du président du Conseil. A Tunis, les journalistes ont interrogé les représentants du F.L.N. Malgré le vague des déclarations et les contradictions apparentes des rumeurs, il est possible de faire le point.

LES CONTACTS

Des contacts ont effectivement eu lieu. Ils n'ont visé qu'à organiser une rencontre en vue d'un cessez-le-feu. Pour le moment, les conditions de cette rencontre ne sont pas encore réunies. Le seront-elles avant les élections ? De part et d'autre, on l'espère. De toute façon, le F.L.N. peut-il participer à ces élections ? Sur ce point, la réponse est nette : c'est non.

M. Brouillet, secrétaire général aux Affaires algériennes, a précisé, à l'intention notamment de l'Etat-Major d'Alger, ému par la lettre du général de Gaulle au général Salan, que « *nul candidat ne pourrait se réclamer des organisations dissoutes* ».

Or sont dissoutes les organisations du F.L.N., du M.N.A. (messalistes) et du parti communiste algérien. De son côté, M. Ferhat Abbas a déclaré, au cours de conversations privées avec des journalistes anglo-saxons, que « *les maquisards ne s'étaient pas battus pendant quatre ans pour élire des députés français* » et qu'il y avait désormais « *un gouvernement algérien, seul habilité à discuter « du reste » ou d'autre chose* ».

En principe donc, si l'on ne s'en tient qu'aux faits publics, le cessez-le-feu souhaité équivaut à l'attente d'une capitulation totale du F.L.N. ou du moins à sa reconversion en un parti politique minoritaire qui réclamerait l'autonomie interne de l'Algérie. C'est ainsi, en tout cas, que dans la meilleure des hypothèses, l'Etat-Major d'Alger paraît concevoir la chose.

UNE OFFENSIVE SPECTACULAIRE

Le général Salan a obtenu crédits et renforts pour mener à bien, avant les élections du 30 novembre, une spectaculaire offensive destinée à liquider les taches subsistantes de la rébellion. Mais le président du Conseil l'a persuadé, en même temps, que ceux qu'il fallait traquer en Algérie, ce n'étaient pas les *nationalistes*, mais les *rebelles*.

Le président du Conseil s'est beaucoup plus clairement exprimé lors d'un entretien avec M. Henri Hoppenot, ambassadeur de France, qui s'apprête à retourner en Algérie pour présider de nouveau une commission chargée de garantir « *la sincérité et la liberté des candidatures et des élections* ».

C'est M. Hoppenot lui-même — et non pas les préfets — qui sera chargé de recevoir les candidatures de « *toutes les tendances* ». A la veille de sa seconde et délicate mission, M. Hoppenot a demandé au général de Gaulle s'il pensait vraiment que les instructions qu'il avait données au général Salan pourraient être appliquées. M. Hoppenot est aussi vigilant que sceptique. Il a réclamé davantage de pouvoirs et de garanties que lors de sa première mission.

« DE L'AIR »

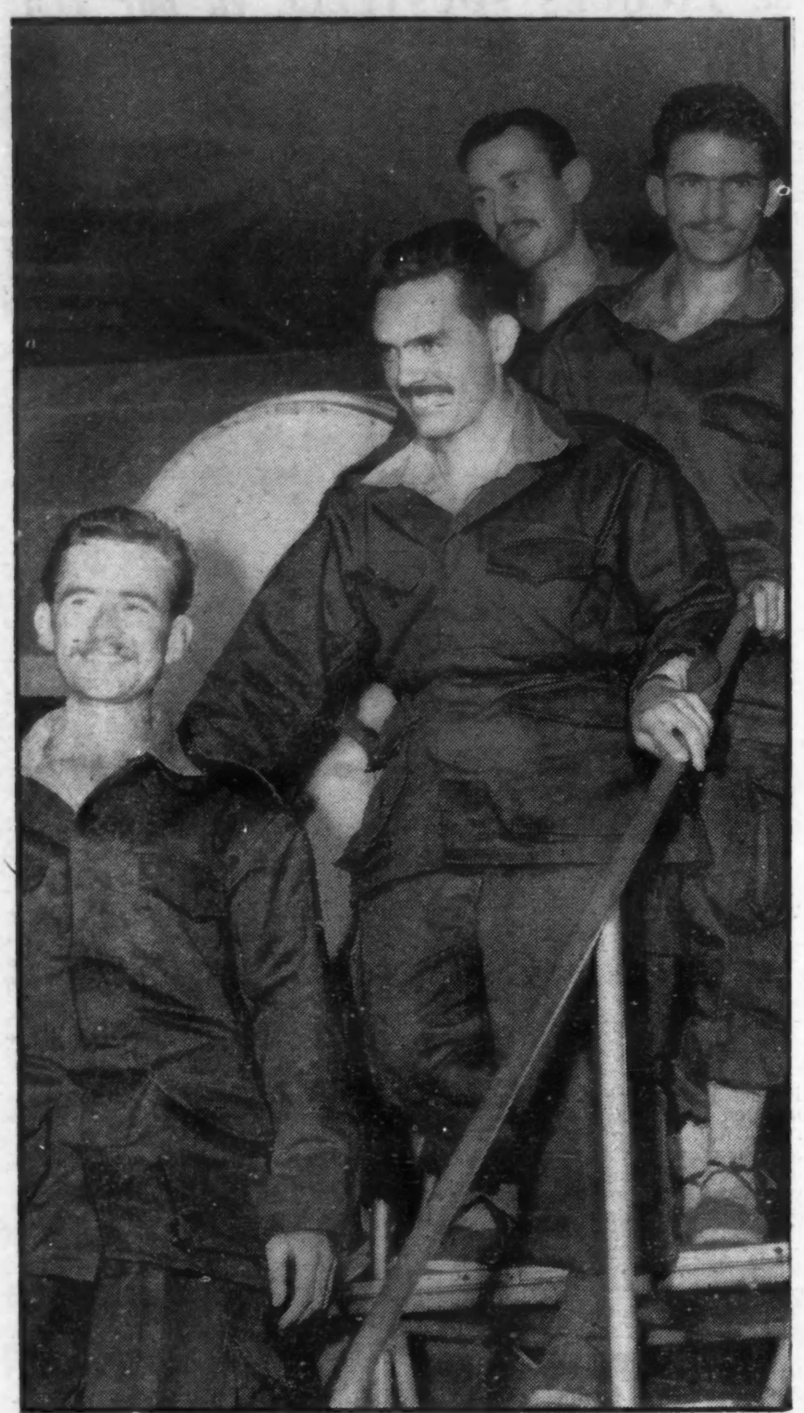
Le président du Conseil lui a répondu en substance :

« *Je connais bien maintenant notre armée d'Algérie. Elle est disciplinée et libérale. Ce qu'elle voulait, c'est que la France soit gouvernée, et elle a obtenu ce qu'elle a voulu. Les mauvais génies de certains généraux se trouvent dans les Comités de Salut public, or ils sont volatilisés. Vous vous préoccupez de savoir si des candidats musulmans nationalistes auront le courage de venir vous trouver pour participer aux élections. Cela dépend de ce que nous aurons fait avant. Il faut apporter de l'air en Algérie, introduire la discussion, l'échange, la lutte pacifique, bref la démocratie dans tous ces milieux musulmans. Regardez ce maire de Tiaret qui est venu me voir à mon dernier passage, il est peut-être, au fond, nationaliste, je n'en sais rien, mais il m'a parlé avec liberté (et avec lucidité) des intérêts de sa commune, de ses besoins, de son évolution. Tout cela, il entendait le réaliser avec notre aide et c'est le plus important. Mais, en plus, il faut qu'il y ait des candidats nationalistes simplement parce qu'il y a en Algérie des nationalistes, la rébellion l'a prouvé, et qu'ils doivent être représentés. Les candidats viendront à vous s'ils savent qu'ils seront protégés.* »

Mais l'armée peut-elle protéger des candidats qui, en somme, soutiennent les mêmes thèses que le F.L.N. dont on recherche la liquidation par les vastes offensives en cours ? Ne serait-elle pas spontanément tentée de voir en eux des suspects, complices de ceux qu'elle combat ? M. Hoppenot a la charge de veiller à cela à la condition que les candidats nationalistes condamnent la violence. Il y a en quelque sorte un véritable petit manuel à l'usage du parfait candidat nationaliste-gaulliste. Le candidat doit déclarer que la rébellion, qui pouvait s'expliquer à la rigueur alors que des élections truquées étouffaient l'expression libre du nationalisme de certains Algériens, devenait inexcusable depuis l'avènement du général de Gaulle et l'arbitrage de l'armée. Ce candidat ne demandant qu'à faire comprendre pacifiquement au gouvernement français, une fois qu'il sera élu, qu'un Etat algérien fédéré à la France, par exemple, respecterait, plus que d'autres statuts, les intérêts du peuple algérien.

Les membres du F.L.N. peuvent se présenter s'ils ne se réclament pas du F.L.N. et s'ils condamnent la violence. Il s'agit d'élire 70 députés, dont 40 musulmans et 30 Européens. Mais des musulmans peuvent se présenter comme Européens s'ils renoncent au statut coranique (c'est-à-dire à la polygamie, en particulier).

En droit, si les musulmans le voulaient, ils pourraient, du fait de leur nombre, élire 70 députés musulmans sur 70. Il est bien évident qu'en fait cela n'aura pas lieu.



(A. P.)

LES QUATRE SOLDATS LIBÉRÉS PAR LE F. L. N.
La différence entre les nationalistes *et les* rebelles.

Car où en est, actuellement, cette situation algérienne où le général de Gaulle voudrait « introduire la démocratie » ? Il n'y a aujourd'hui que deux forces en présence : l'armée française et le F.L.N. Sans doute M. Hoppenot avait-il quelques raisons de confier, la semaine dernière, « *qu'il craignait bien plus les ultras que le F.L.N. pour compromettre la loyauté de la consultation électorale* ». Mais sur le plan général, depuis la dissociation de l'armée et des ultras, ces derniers ne comptent plus.

LES DEUX THESES

Il est impossible d'attendre de l'armée, si libérale soit-elle — et il est bien vrai qu'elle l'est dans le bled — d'encourager ou même de rester neutre devant des hommes qui détruiront leur travail « psychologique ». Tous ceux qui ont assisté aux opérations du référendum savent avec quelle peine les masses musulmanes ont su choisir entre deux bulletins. Que sera-ce lorsqu'il leur faudra choisir entre plusieurs listes ? Il faudra encore les « aider » et pourquoi le ferait-on dans le sens de la « sécession » ?

Pour remédier à cet inconvénient, M. Hoppenot espère obtenir qu'un représentant de chaque liste soit présent dans tous les bureaux de vote. Mais cela ne pourra être utile que si l'existence de plusieurs listes exprime une rivalité de tendances et non une rivalité de personnalités conformistes. En attendant que le vent de la démocratie souffle dans ce pays en guerre, on ne voit vraiment pas comment la compétition électorale peut se dérouler avec franchise, malgré la meilleure volonté des hommes chargés de la garantir.

Il y a d'autre part le F.L.N., lequel a, cette semaine, multiplié les déclarations, moins contradictoires qu'il n'y paraît au premier abord. Les leaders algériens peuvent parfaitement dire, en même temps, qu'ils luttent pour l'indépendance, que leur objectif final est l'édification d'un Etat algérien souverain, mais aussi qu'ils n'exigent pas, pour négocier un cessez-le-feu, la reconnaissance immédiate de l'indépendance de l'Algérie. M. Krim Belkacem précise avec netteté : « *Si nous pouvons obtenir cette indépendance par la négociation, eh bien ! ce sera tant mieux.* »

Sur l'éventualité de leur participation même indirecte (investiture secrète donnée à des candidats néo-nationalistes) aux élections du 30 novembre, leur refus est formel. Selon eux, le statut de 1947 et la loi-cadre de 1957 avaient au moins cet avantage aujourd'hui supprimé d'installer des Assemblées algériennes. Cautionner les élections actuelles serait accepter le principe de l'intégration. On croit savoir cependant qu'ils ne s'opposeraient pas à des élections préparées en commun par le gouvernement français et le F. L. N. en vue d'une Assemblée algérienne qui aurait, elle, à choisir entre différentes options, comme ce fut le cas pour le référendum en Afrique noire.

TROIS CANDIDATS LIBERAUX

Il s'agit donc d'une perspective très différente ; à vrai dire diamétralement opposée. Si rien n'intervient d'ici là, le F.L.N. boycottera ou en tout cas ignorera les élections du 30 novembre. Les candidats nationalistes qui auraient pour ambition secrète d'être les hommes qui feraient la liaison entre le F.L.N. et la France, n'oseront pas désobéir aux instructions du gouvernement algérien. Les seuls candidats musulmans risquent ainsi d'être les candidats hostiles à l'indépendance et le général de Gaulle n'aura pas cette « physionomie complète de l'Algérie » qu'il souhaite dans sa lettre.

Dans ce cas, quel sens auront les élections algériennes ? C'est ce que se sont demandé plusieurs personnalités libérales françaises.

MM. Alain Savary, Jacques Chevallier, Fonlupt-Esperaber ont décidé de se présenter aux élections en Algérie pour des motifs certes différents.

→

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
vous présente sa nouvelle collection de vêtements de luxe :
Pardessus, Auto-Coats, Imperméables français et importés.
ZONE BLEUE
Stationnement facilité
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

Les uns veulent éprouver la sincérité de la campagne et de la consultation électorale ; les autres veulent défendre la thèse de la communauté algérienne où toutes les minorités pourraient s'épanouir librement. Mais tous trois ont aussi dans l'idée qu'entre des musulmans contraints au conformisme et un F.L.N. absent, ils constitueront, eux Français, l'amorce d'une troisième force algérienne.

Dans le contexte actuel, c'est une entreprise hardie de la part d'hommes aussi courageux que calomniés. M. Savary est le ministre qui démissionna du gouvernement de M. Guy Mollet lors de l'interception de l'avion qui transportait M. Ben Bella et ses compagnons en Tunisie. M. Chevallier est le symbole du libéralisme algérien. M. Fonlupt-Esperaber est le dénonciateur le plus célèbre des truquages électoraux en Algérie.

Il est bien évident que leur expérience pour être révélatrice devrait être étendue à toutes les circonscriptions d'Algérie, sinon elle risquerait de cautionner des opérations suspectes dans d'autres zones. Même menées à leur terme, on voit néanmoins combien la portée de ces tentatives est limitée, du fait du cadre où elles auront lieu et de l'attitude de l'armée et du F.L.N. — les deux forces en présence.

C'est pourquoi, au-delà des élections prochaines, l'attention se concentre sur les chances d'une rencontre et d'un cessez-le-feu. Des gestes de détente ont eu lieu, comme les libérations de prisonniers par le F.L.N. et par le général Salan. On ne peut pas ne pas rappeler que dans les conditions qu'il mettait à une détente, M. Krim Belkacem avait précisé à « L'Express » qu'il voyait *« la libération des prisonniers, la reconnaissance du statut de partisan (prévu par les conventions de Genève), l'arrêt des condamnations à mort : tout ceci devant conduire à une reconnaissance de facto de la belligérance du F.L.N. »*. **Ces libérations de prisonniers s'inscrivent-elles dans un plan de ce genre ? On ne le sait pas encore. Mais il est manifeste que c'est de ce côté, bien plus que du côté des élections, que se recherche, et peut se trouver, la paix.**

JEAN DANIEL.

ÉLECTIONS

Le parti gaulliste

● ***C'est M. Soustelle qui a créé le nouveau parti de l'U.N.R., mais c'est le général de Gaulle qui en tire maintenant les ficelles.***

LES résultats du référendum à peine connus, les Français apprenaient la naissance d'un parti nouveau : l'U.N.R. (*Union pour la Nouvelle République*) dont les trois lettres brillaient soudain dans la vitrine, abondamment garnie déjà, des sigles politiques. En quelques jours, grâce aux moyens de la propagande moderne que le ministre de l'Information tient à sa disposition, il devint évident que l'Union pour la Nouvelle République, utilisant le succès éclatant du « Oui », allait rassembler dans la prochaine Assemblée une écrasante majorité. Les gaullistes unissaient leurs efforts pour « occuper » le nouveau régime sous la conduite d'un leader incontesté : le futur premier ministre, M. Jacques Soustelle.

Trois semaines ont passé. L'U.N.R. s'organise, mais son élan initial semble quelque peu freiné. Et les chances de M. Jacques Soustelle de s'installer à l'Hôtel Matignon ne paraissent plus aussi brillantes.

Que s'est-il passé ?

LE GENERAL REFUSE

Trois mouvements gaullistes s'étaient rejoints au sein de l'U.N.R. dès sa constitution : celui de M. Delbecque, non sans mal, en raison de sa campagne contre les « hommes du système » qui n'épargnait pas les anciens R.P.F. ayant fait carrière au Parlement ; l'*« Union pour le Renouveau Français »*, issue de l'U.S.R.A.F. (*Union pour le Salut et le Renouveau de l'Algérie Française*), qui joua un si grand rôle dans la préparation du « coup d'Alger », et dont M. Soustelle était le leader ; l'*« Union Civique pour la Vᵉ République »* de M. Chaban-Delmas, qui tentait de rendre par ce titre aux républicains-sociaux une virginité déflorée par six ans de liaison avec la IVᵉ.

D'autres mouvements gaullistes refusèrent de se joindre à l'U.N.R. Ce fut d'abord l'*« Association pour le soutien du général de Gaulle »*, animée par un Compagnon de la Libération, gaulliste désintéressé qui a toujours évité de se mêler aux intrigues politiques, M. Duperrier.

Le général de Gaulle, qui regardait la formation de ce groupement se réclamant de son patronage et entièrement axé à droite, fit intervenir plusieurs de ses collaborateurs les plus proches pour convaincre M. Duperrier. Ce fut en vain.

C'est ensuite les « Gaullistes de Gauche », groupés dans le « Centre pour la Réforme Républicaine » qui refusèrent de rejoindre l'U.N.R. Simultanément, M. Jacques Soustelle accentuait encore la tendance d'extrême droite de l'organisation en prenant contact avec MM. Georges Bidault, André Morice et Roger Duchet.

Le général de Gaulle n'hésita plus. Il fit savoir aux dirigeants du mouvement qu'il leur refuserait son patronage.

C'était, en fait, un épisode nouveau du conflit de Gaulle-Soustelle. Depuis cinq mois, ce dernier travaille à devenir premier ministre du nouveau régime et le général souhaite qu'il ne le soit pas.

Chaque événement politique important a marqué, entre juin et octobre, les phases de ce conflit entre deux compagnons que le destin sépara au moment même où il paraissait lier leurs sorts.

M. JACQUES SOUSTELLE *vu par TIM*

L'OCCASION DU 13 MAI

L'actuel ministre de l'Information, homme froid, silencieux, au physique tout en courbes, ambitieux et hésitant, est à la fois pressé et patient. Il prépare ses occasions, mais craint de les saisir. Il rêve d'action, plus qu'il n'agit. Ce ne fut pas par hasard qu'il dirigea, pendant la guerre, à Londres, les services secrets : il travaille mieux caché. C'est un inquiet.

« Il y a trois choses, disait-il en 1955, *que l'on commence sans savoir comment elles se termineront : un amour, une carrière et une révolution. »*

L'amour, M. Soustelle le connut dans sa vie politique. Il fut, parmi les anciens de Londres, l'un de ceux qui restèrent le plus fidèlement attachés à de Gaulle, et il ne songea jamais à se séparer de lui. Mais il estima toujours que cette fidélité devait être payée de retour : pourquoi, servant le général, ne pas, le moment venu, se servir de lui ?

Cette occasion, ce fut la révolution du 13 mai, qui la lui offrit. On l'attendait le premier jour à Alger ; il laissa passer une semaine avant de se décider à partir. Là-bas, il ne joua pas sa carte, mais celle du général de Gaulle. Des mobiles complexes le poussaient : quelle était la part de la faiblesse, celle de la loyauté ?

Si le général de Gaulle avait profité de l'appui de M. Soustelle, il n'accepta jamais officiellement cet appui, et lui mesura ensuite le sien.

Le général et son ministre sont séparés par leurs conceptions du « gaullisme ». Le premier considère qu'il doit *personnellement* utiliser cette force politique pour exercer un « arbitrage » permanent ; le second veut en faire, sous sa direction, l'aile marchante de la droite.

M. Soustelle avait sous-estimé la volonté bien arrêtée du général de garder le contrôle du parti gaulliste et de s'opposer à un triomphe électoral de cette droite, acquis grâce à son nom mais qui risquait d'être utilisé contre lui.

LE CHOIX DU SCRUTIN

Jusqu'au référendum, le général de Gaulle observa la plus grande prudence. Il lui fallait obtenir une large approbation du corps électoral. Tout au plus se permit-il quelques plaisanteries innocentes et sans suite, comme de faire proposer un jour par M. Guillaumat, en conseil de cabinet, une augmentation de trente francs le litre d'essence en Algérie, au nom de l'intégration.

Depuis le 28 septembre, les événements se sont précipités. En Algérie, le général a joué les généraux contre M. Soustelle. Simultanément, à Paris, le président du Conseil déclenchait une série d'opérations dont le but est d'empêcher la droite de conquérir la majorité dans la prochaine Assemblée et M. Soustelle de devenir premier ministre, afin de conserver le contrôle personnel de l'Assemblée et ce pouvoir d'arbitrage qu'il considère comme le seul véritable pouvoir.

Le scrutin de liste à deux tours poussait les gaullistes à faire cause commune avec les modérés, rejetait les socialistes dans l'opposition et écrasait les partis du centre. Aidé de MM. Guy Mollet et Pflimlin, le général imposa le scrutin uninominal, malgré l'opposition farouche de MM. Debré, Soustelle et Pinay, déjà alliés.

PAS DE PRESIDENT

Puis le général se tourna vers l'U.N.R. Cette formation, devant le refus du président du Conseil de lui donner sa caution, s'est efforcée d'en obtenir une, qui serait à la fois gaulliste et gouvernementale. M. Michel Debré entra dans l'affaire. M. Edmond Michelet suivit en expliquant à ses amis de la gauche : *« Je serai bien utile pour surveiller et orienter »*.

Le général, s'il affirmait se désintéresser de l'U.N.R., continuait au contraire à en suivre de très près l'évolution. Lorsque se réunit pour la première fois le comité de coordination qui devait donner naissance au mouvement, deux observateurs de l'Hôtel Matignon se trouvaient dans la salle. Quelques-uns des assistants, « spontanément », lancèrent la candidature de M. Soustelle à la présidence du nouveau parti ; il y eut un concert de protestations. M. Chaban-Delmas, puis M. Debré, puis M. Michelet, se firent les avocats de la « direction collégiale ». Alors l'un des délégués de la présidence du Conseil fit entendre sa voix :

« Il est entendu que le général de Gaulle ne donne pas et ne donnera pas son investiture au mouvement, déclara-t-il en substance. *Mais, comme cela est normal puisque trois de ses ministres figurent parmi vous, il a tenu à être informé de l'activité de l'Union. Il voit peu d'avantages, et beaucoup d'inconvénients, à la nomination d'un président. »*

La cause était entendue. L'U.N.R. se donna seulement un secrétaire général — pas M. Soustelle qui s'était aussitôt porté candidat mais M. Roger Frey, collaborateur de M. Soustelle, mais lié personnellement au général de Gaulle.

Dans les premiers jours d'octobre, le général de Gaulle fut informé que M. Georges Bidault préparait un manifeste électoral qu'il devait signer, au nom de la *« Démocratie Chrétienne de France »*, en même temps que M. André Morice pour le *« Centre Républicain »*, M. Roger Duchet pour le *« Centre National des Indépendants et Paysans »* et M. Jacques Soustelle pour l'U.N.R. Cette signature, M. Soustelle l'avait promise à ses anciens amis.

La publication d'un tel manifeste signifiait clairement que le «gaullisme» faisait cause commune avec la droite, excluait des alliances électorales les partis du centre et de gauche et, réa-

L'EXPRESS

DIRECTION :
Françoise Giroud, J.-J. Servan-Schreiber

REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris (8ᵉ)
Tél. : ELY. 88-61
Les jours fériés : ELY. 93-02.

ABONNEMENTS, PUBLICITE, VENTE :
29, rue de Marignan, Paris (8ᵉ)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL 19-68

ABONNEMENTS (1 AN) :
France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 fr.
Etranger : 5.000 francs.
Etudiants étrangers : 4.000 francs.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.
Règlement par chèque bancaire au C.C.P. 7378-19 Paris

lisant l'unité de candidatures, préparait l'élection d'une « chambre bleu horizon » avec M. Soustelle à sa tête. Ainsi se reconstituait, dans le cadre du scrutin d'arrondissement, l'opération que le chef du gouvernement avait voulu torpiller en écartant le scrutin de liste.

Déjà, des accords avaient été conclus dans un certain nombre de circonscriptions. Au sein de l'U.N.R., MM. Chaban-Delmas et Michelet partageaient l'opinion du général. Ils se concertèrent avec M. Debré à la fois pour stopper l'ascension trop rapide de M. Soustelle, pour sauvegarder leur liberté de manœuvre contre les « partis fantômes » de MM. Bidault et Morice et pour faire triompher la conception du gaullisme selon de Gaulle : placer au centre de l'Assemblée nationale un groupe-arbitre, agissant en liaison avec le général et faisant pencher la balance à volonté vers la droite ou vers la gauche, jouant dans la République gaulliste le rôle qui était jadis celui du parti radical.

Le 16 octobre, se déroula une réunion orageuse du comité directeur de l'U.N.R. Les adversaires de M. Soustelle reçurent l'appui imprévu du leader de l'aile droite de leur mouvement, M. Delbecque. Celui-ci, logique dans la haine qu'il nourrit envers le système et dans son ambition personnelle, mène depuis la fondation du nouveau parti une lutte, sourde mais opiniâtre, contre M. Chaban-Delmas et contre M. Soustelle.

Cerné, le ministre de l'Information annonça qu'il démissionnait. Cette déclaration produisit sur ses collègues de l'U.N.R. l'effet d'une douche glacée. Le départ de M. Soustelle signifiait l'éclatement du mouvement gaulliste et annonçait des difficultés électorales considérables. On alerta sur-le-champ le général de Gaulle, qui reçut le 17 M. Soustelle et lui exposa longuement son point de vue.

Le lendemain, on apprenait que l'U.N.R. ne présenterait pas de candidats contre les ministres du cabinet de Gaulle, qu'elle s'allierait aux partis de MM. Duchet, Bidault et Morice, mais « aussi à d'autres ».

Actuellement, les dirigeants de l'U.N.R. sont plongés dans le dépouillement des dossiers électoraux ; c'est un travail gigantesque, l'organisation ayant reçu trois fois plus de demandes d'investiture qu'il n'y a de sièges à pourvoir. Et le général de Gaulle pense avoir fermé à M. Soustelle la porte de l'Hôtel Matignon en évitant qu'il puisse imposer sa discipline électorale à la droite.

JEAN FERNIOT.

(A. P.)

MM. Couve de Murville, Soustelle, Debré et Michelet (1).
Le général a dit...

ÉGLISE

L'histoire de l'abbé Boudouresque

● ***L'arrestation spectaculaire de plusieurs prêtres accusés d'avoir abrité des terroristes du F.L.N. est intervenue au moment où les cardinaux dont ils dépendent sont à Rome. A travers l'histoire d'un de ces prêtres Robert Barrat explique pourquoi.***

JEUDI dernier, le 16 octobre, à 17 h. 45, à l'heure où le personnel de cadres et de techniciens s'apprête à quitter les laboratoires du centre nucléaire de Saclay, le téléphone sonne dans le bureau de l'ingénieur-chef de groupe Bernard Boudouresque:

« Monsieur Boudouresque, voulez-vous passer au siège de la direction. Il y a là deux personnes qui veulent vous voir quelques minutes. »

L'ingénieur quitte le service de technologie où depuis cinq ans il dirige les expériences de métallurgie et de chimie appliquées. De son pas lent, à travers le vaste et étrange « campus » du centre nucléaire, il se dirige vers le pavillon en ciment où l'attendent les inspecteurs de police. Il n'a aucun doute sur le sort qui l'attend.

Depuis des mois, tous ses amis à qui il a raconté qu'il hébergeait des Algériens l'ont prévenu :

« Tout cela finira par te conduire en prison.

— J'en accepte le risque, leur a-t-il répondu. *C'est souvent un honneur, quelquefois un devoir de se faire mettre en prison pour défendre des valeurs auxquelles on croit. »*

Une heure plus tard, la scène se déroule dans un petit bureau de la rue des Saussaies. Un inspecteur mène l'interrogatoire de ce prêtre en civil, âgé de 35 ans, vêtu d'une grosse veste de sport, la chemise ouverte sur un cou puissant. Très vite, on en est venu à la question-clé, celle qui est au cœur du problème :

« Comment vous, un prêtre, avez pu héberger et aider des membres du F.L.N. ? »

L'AFFAIRE DU PRADO

A la même heure, ou presque, c'est la même question qui est posée à Lyon au père Chaire et à l'abbé Magnien, prêtre du Prado, à qui l'on reproche d'avoir mis une chambre et un bureau de leur séminaire à la disposition du service social de la région lyonnaise. Des perquisitions ont lieu à Pontigny, siège du séminaire de la Mission de France, à La Seyne, dans le Var. La police cherche à mettre la main sur plusieurs prêtres, parmi lesquels l'abbé Carteron, attaché à l'archevêché de Lyon et collaborateur du cardinal Gerlier. L'abbé se présentera directement devant le juge d'instruction le dimanche soir, pour éviter d'avoir affaire aux policiers. La police lyonnaise connaissait d'ailleurs de longue date ses activités sociales en faveur des Nord-Africains. Le cardinal Gerlier avait dû intervenir personnellement il y a plusieurs mois en faisant savoir que si l'on touchait à l'abbé c'était à sa propre personne que l'on toucherait. Les services de la D.S.T. attendirent donc le départ des cardinaux Liénart, Gerlier et Feltin appelés à Rome par le prochain conclave.

Le cardinal Liénart quittait Lille le dimanche, Mgr Feltin quittait Paris le lundi, Bernard Boudouresque était arrêté le lundi soir. Le cardinal Gerlier quittait Lyon le mercredi — l'affaire du Prado éclatait le jeudi.

C'est l'attentat contre M. Jacques Soustelle, ministre de l'Information, qui avait mis le feu aux poudres.

Deux des auteurs de l'attentat ont vraisemblablement donné des noms et adresses de Français qui les avaient hébergés. Parmi ces noms, celui d'un autre prêtre, Robert Daneries, ami de Bernard Boudouresque (affecté, comme lui, par l'archevêque de Paris au travail missionnaire dans les milieux scientifiques). L'abbé Daneries n'a pas reparu à son domicile du 29, rue Descartes, depuis plusieurs semaines. Son frère et sa sœur, militants chrétiens, sont en prison depuis le début du mois. La nouvelle n'en a été publiée qu'en même temps que celle de l'arrestation de l'abbé Boudouresque.

« Comment un prêtre peut-il en être venu à héberger des membres du F.L.N. ? »

Ecroué à Fresnes depuis mercredi dernier, au secret jusqu'à ce que débute l'instruction, Bernard Boudouresque, ancien polytechnicien, prêtre de la Mission de France, dont six savants catholiques, parmi lesquels M. Louis Leprince-Ringuet, viennent de vanter dans un communiqué « l'élévation de pensée et la parfaite honnêteté de caractère », « Boudou », ainsi que l'appelaient ses collègues de Saclay, a maintenant tout loisir pour revivre en pensée l'itinéraire spirituel et moral qui l'a conduit en prison.

Au séminaire de Lisieux où il est entré après Polytechnique, ses maîtres lui ont enseigné que l'essentiel de la vocation des prêtres de la mission c'était de révéler le Christ par leurs paroles et leurs actes dans leur relation avec les non-chrétiens.

Attaché à la recherche scientifique après son ordination, en 1952, Bernard Boudouresque participe rapidement aux préoccupations sociales et politiques d'un milieu particulièrement « réactif » aux événements. Les problèmes dont on parle évidemment le plus dans les labos sont ceux de la paix ou de la bombe atomique. Peu à peu, Bernard en arrive à cette con- →

(1) Tous membres de l'U. N. R., sauf M. Couve de Murville.

2.450 FR.

PAR MOIS - 15 VERSEMENTS OU 32.000 FR. AU COMPTANT

Les 7 tomes du

LITTRÉ

LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE **SONT A VOTRE DISPOSITION A CE**

PRIX DE FAVEUR jusqu'au 30 NOV. 58

31 DECEMBRE 1958 POUR LES T.O.M. ET L'ETRANGER

Bien que les six premiers tomes parus soient immédiatement livrables et que le 7e tome soit livré incessamment, vous bénéficiez ainsi à titre exceptionnel du DERNIER PRIX DE SOUSCRIPTION avant parution complète

Le Littré est non seulement le Grand Dictionnaire de la Langue française mais également un véritable cours encyclopédique de notre Littérature, chaque mot étant illustré de larges extraits des meilleurs Auteurs Français. C'est un ouvrage indispensable et irremplaçable pour toute personne éprise de culture, de beau langage et de riche bibliothèque. La présente édition intégrale en sept volumes est la seule admise par les Bibliothèques Universitaires. Elle est réalisée en pleine toile format 14 × 27 et a été sélectionnée et primée à la 1re Exposition Triennale des Arts Français.

(F. MAURIAC dans « L'Express » : « ....Un cadeau royal et précieux... »)

Adressez-nous sans tarder votre Souscription par simple lettre en indiquant votre position sociale et votre numéro de C.C.P. ou bancaire pour virements automatiques.

Livraison franco de port et d'emballage pour la métropole

EDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES

Service L'EXPRESS, 40-42, rue du Capitaine-Ferber - PARIS (20e) - Tél. : MEN. 18-15 - C. C. P. Paris 516-42

clusion qu'un chrétien doit lutter contre la guerre et toutes les formes de violence faite à l'homme. Mais qu'il ne suffit pas de dénoncer la violence la plus visible, la violence de ceux qui tuent ou assassinent ; il faut encore dénoncer celle qui est faite quotidiennement avec la complicité tacite de tous les bien-pensants, à tous ceux qui sont écrasés par un système politique ou économique.

Le père Boudouresque se découvre « non violent » au sens où un Gandhi entendait ce terme. C'est de cette attitude qu'il témoigne dans l'action d'un comité de paix pour l'Indochine auquel il participe. Il organise avec des pères Dominicains du couvent de la rue Saint-Jacques, ses voisins, des réunions d'information sur les dangers des expériences nucléaires.

Plusieurs faits ou événements vont le conduire à s'engager personnellement dans le drame algérien.

LA MISSION DE FRANCE ET L'ALGERIE

Ce sont d'abord l'attitude générale de l'Eglise devant le problème colonial, et les prises de position plus précises de la Mission de France en ce qui concerne le problème algérien.

Tous les théologiens s'accordent à reconnaître que l'Eglise ne justifie le droit de colonisation que dans la mesure où celle-ci se propose le bien-être et l'émancipation des peuples sous-développés. Ils savent, sur la base des enseignements pontificaux, que la doctrine de l'Eglise ne s'oppose nullement à l'accession à l'indépendance, mais que, tout au contraire, elle reconnaît la légitimité des aspirations nationales de tous les peuples. De fait, le Pape qui vient de mourir a multiplié ces dernières années les avertissements en ce sens à l'Occident.

Quant à la présence de l'Eglise chez ces peuples, elle ne doit pas nécessairement passer par la médiation d'une présence coloniale occidentale, mais elle peut revêtir des formes adaptées à ces peuples ou à ces civilisations. Rien, en doctrine, ne doit donc empêcher un chrétien, un prêtre, de penser que le peuple algérien a droit à son indépendance et de défendre publiquement ce droit sans sacrifier pour autant les droits de la minorité européenne qui vit en Algérie.

C'est cette doctrine que défendent des prêtres de la mission installés à Soukh Ahras, dans le Constantinois. Cela leur valut l'expulsion de leur paroisse et la phrase de Robert Lacoste : *« Je ne veux pas être tourné à gauche par des curés. »*

C'est cette doctrine que rappellent plusieurs documents publiés par la Mission de France. En janvier 1958 ont lieu notamment à Paris des journées d'études réunissant des théologiens et des représentants de toutes les équipes de la Mission. Il s'agit de déterminer, entre autres, les responsabilités pastorales des prêtres tant à l'égard des chrétiens de leurs paroisses que des Algériens, en fonction des problèmes posés par la guerre d'Algérie. Les conclusions de ces journées firent scandale dans les milieux catholiques intégristes dont l'opposition à la Mission n'a fait que croître depuis ce moment. Elles disaient :

> *« Il n'est pas traître à sa patrie, le chrétien qui exige le respect des droits des autres. Il ne démoralise ni l'armée ni la nation, le chrétien qui condamne certaines méthodes inhumaines... S'il est avéré qu'en Algérie un peuple existe et veut exister comme distinct du peuple français, nous pouvons nettement déclarer que l'Eglise n'est pas davantage opposée là qu'ailleurs à l'accession de ce peuple à son indépendance. L'évangélisation ne peut être prétexte à la domination d'un peuple sur un autre. »*

Les travaux et conclusions de cette session sont venus éclairer, étayer la réflexion de l'abbé Boudouresque. Ils l'ont encouragé à prendre position publiquement pour une solution négociée du problème algérien, à rester en relation avec les musulmans, et à leur venir en aide chaque fois qu'ils étaient dans le besoin.

En octobre 1956, des militants chrétiens sont venus le trouver : ils lui montrent des lettres, des dossiers de jeunes rappelés décrivant certaines conditions atroces dans lesquelles se déroulent de part et d'autre les combats d'Algérie.

(« France-soir ».)

L'ABBÉ BERNARD BOUDOURESQUE.
« Comment ? Vous, un prêtre... »

Les militants ne savent où se réunir : il leur prête sa chambre. C'est dans celle-ci, au 174 de la rue Saint-Jacques, qu'ont lieu, durant l'hiver 1956, les réunions constitutives du groupe qui prendra en 1957 le nom de Comité de Résistance Spirituelle.

Des prêtres, des professeurs, des femmes chrétiennes, des pasteurs protestants, de jeunes rappelés se serrent dans ces deux pièces exiguës, assis sur des caisses, des valises ou à même le sol. Robert Daveries fait partie de ce groupe. Une amitié se noue entre ces deux hommes.

Pendant ces réunions, où l'on rédige la brochure « Des rappelés témoignent », Bernard Boudouresque parle peu : il écoute, n'intervient que lorsqu'on l'interroge — tirant sur sa pipe, il donne ses avis lentement, mais fermement. Il recommande de peser les termes que l'on emploie, d'éviter les paroles blessantes, d'éliminer les témoignages non étayés par des preuves suffisantes. Mais de ne pas céder sur le fond.

> *« Il y a un moment où garder le silence deviendrait un péché. »*

Il accepte avec plusieurs autres prêtres de signer la préface de la brochure. Les bruits courent vite dans les médinas de Barbès, de Gennevilliers et de Montreuil. Des Algériens apprennent que des prêtres « les défendent ».

UN LIT POUR LA NUIT

On vient le voir, lui demander conseil ou de l'aide. Quelquefois un lit pour la nuit. S'il va jusqu'au bout des exigences de la vérité et de la charité, comment refuserait-il 1.000 fr. à un homme qui n'a pas travaillé depuis deux mois, un gîte à celui qui vient d'être chassé de son hôtel meublé ? 150.000 Algériens vivent dans la région parisienne sur lesquels 70.000 seulement sont pourvus d'un emploi, 40.000 comme simples manœuvres. Par des récits, des visites, des enquêtes personnelles, Bernard apprend peu à peu l'effroyable misère des « bicots » de Paris.

L'apparition du terrorisme, les règlements de comptes entre bandes M.N.A. et F.L.N. n'arrangent nullement les choses. Dans le courant de 1957, des hommes en qui la police voit des leaders possibles, des étudiants, des commerçants, des syndicalistes sont arrêtés et expédiés sur Alger. Tous les nationalistes de la capitale vivent dès lors dans la hantise du logement de rechange qui leur permettra de passer momentanément à travers les mailles du filet de la répression. Ils multiplient les visites auprès des Français dont ils se savent « compris ».

Que devait faire Bernard Boudouresque ? Fermer les yeux, dire qu'il n'avait pas d'argent alors qu'il bénéficiait, sur le plan professionnel, d'un salaire important, dire qu'il n'y avait pas de place chez lui, s'adonner à son travail professionnel en attendant que la tourmente s'apaise, et se contente de prier ? Quand on a décidé de prendre en charge la peine et la misère de tous les hommes, quels qu'ils soient, et d'assumer, par imitation du Christ, le sort des parias et des réprouvés, il vient un moment où, pour certains, le recours à la seule prière apparaît comme une démission.

LA GANGRENE ALGERIENNE

« Boudou », comme le pasteur Mathiot, ne s'est pas senti le droit de fermer sa porte à des hommes qui pouvaient demain se retrouver dans le sous-sol de la villa Sesini, à Ben Aknoun ou... à Argenteuil. Au début de 1958, Robert Daveries et lui découvrent en effet que la gangrène algérienne est en train de remonter le corps métropolitain. Un témoignage d'un prêtre du Nord a circulé dans Paris : il atteste qu'un Nord-Africain a été soumis dans un commissariat lillois au suppiice de la baignoire et de l'électricité. De Strasbourg, de Douai, de Lyon, de Marseille fusent les mêmes nouvelles dans les milieux chrétiens de la capitale : des brigades spéciales de policiers d'Afrique du Nord ont été repliées sur la France pour lutter contre le terrorisme : elles sont en train de faire école. En juin-juillet 1958, à l'heure même ou André Malraux affirme publiquement que la torture a cessé en Algérie, les deux hommes circulent dans Paris accompagnés de deux jeunes musulmans. Ils rendent visite à des journalistes, des directeurs de revues, des ecclésiastiques, nantis de constats médicaux — les jeunes Algériens relèvent le bas de leurs pantalons, montrent leurs bras couverts de petites brûlures. La chose s'est passée dans la cave d'un commissariat d'Argenteuil ou de Versailles. Mais partout ils s'attirent la même réponse, attristée ou blasée : *« Avez-vous des témoins ? »* L'opinion est trop montée contre les « Nord'Af » à cause des attentats. Les histoires de torture ne touchent plus personne. Depuis quelques mois, en effet, la vérité ne veut plus franchir le mur de la bonne conscience des Français. Enfermés dans une constellation d'affaires Dreyfus, ils redoutent la montée du fascisme. Le nombre de ceux qui acceptent de prendre des risques diminue : les portes se ferment quand on demande un abri pour un Algérien.

Bernard, lui, pratique ce fameux « droit d'asile » que l'Eglise a toujours voulu sauvegarder dans les situations de force où elle s'est trouvée impliquée. Les hommes qu'il accueillait, il ne leur a demandé ni leur état civil, ni le genre d'activités auxquelles ils se livraient. Est-ce que les Dominicains, les Bénédictins ou les Trappistes qui hébergeaient des résistants ou des Juifs entre 1940 et 1944, des collaborateurs ou des vichystes à la Libération, leur demandaient d'où ils venaient ? Le Père Boudouresque a fait comme eux.

> *« Ce que vous faites au dernier de ces petits, c'est à Moi que vous le faites. J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'étais sans toit et vous m'avez abrité. J'étais en prison et vous m'avez visité. »*

ROBERT BARRAT.

avec ou sans filtre

GITANES
CAPORAL
RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

VATICAN

La voix de l'Eglise du silence

● ***60 millions de catholiques qui vivent en pays communistes seront représentés à Rome par la voix d'un seul cardinal. Mais cette voix peut jouer un rôle capital dans l'élection du nouveau Pape.***

(De notre correspondant particulier)

POUR être le chef spirituel de 500 millions de chrétiens, le Pape n'en est pas moins contraint de se pencher sur les affaires de ce monde et sur les inévitables interférences de la politique et de la foi. Aussi le choix du chef que le prochain conclave désignera pour présider aux destinées de l'Eglise va-t-il nécessairement être déterminé *aussi* par la situation de cette Eglise dans le monde.

Au lendemain de la mort de Pie XII, le problème majeur, celui à propos duquel le futur Souverain Pontife devra *innover*, sera celui de l'Eglise du silence, celle qui règne sur les 60 millions de fidèles qui vivent en régime communiste. D'ores et déjà, on peut assurer que ce problème influera sur la décision du conclave.

La mort survenue à Rome, la semaine dernière, du cardinal Celso Costantini risque de cristalliser, plus tôt qu'on n'eût pu le croire, un certain nombre de positions.

Après la nomination de Mgr Montini à Milan, le cardinal Costantini était devenu le leader moral du groupe qui souhaitait que fût « adaptée » à des réalités nouvelles la politique extérieure du Vatican. Chancelier de l'Eglise romaine, il répétait volontiers, au cours des réunions qui se tenaient dans le palais de la Chancellerie et dans celui du Saint-Office, combien il eût été souhaitable de convaincre Pie XII du péril extrême auquel on exposait l'Eglise en liant le sort de celle-ci à l'un des deux « blocs ».

LE PONT

Il y a un an et demi, l'hebdomadaire romain « L'Espresso » publiait le résumé du mémorandum rédigé au cours d'une de ces réunions. Ce mémorandum faisait état, en annexe, d'un programme d'initiatives positives pour réformer sur des points précis la politique mondiale du Saint-Siège.

Les auteurs de ce document se référaient avec habileté au célèbre message de Noël 1954 dans lequel — sept mois avant la « détente » amorcée à Genève — Pie XII avait souhaité qu'un « pont » fût jeté entre l'Est et l'Ouest.

Si Pie XII *bloqua* les initiatives du cardinal Costantini, les idées de celui-ci n'en furent pas pour autant oubliées et le décès de leur promoteur incitera certainement d'autres cardinaux, conscients de l'importance de celles-ci, à les adopter.

L'arrivée à Rome du cardinal Wyszynski va elle aussi influer en ce sens sur les délibérations du conclave. En mai 1957, le primat de Pologne — en qui catholiques et non-catholiques voyaient à juste titre un des hommes qui avaient sauvé leur pays du chaos en lui assurant, en même temps qu'une indépendance relative, la pacification religieuse — fut accueilli à Rome avec une discrétion que d'aucuns qualifièrent de froideur et le Vatican fit en sorte que sa présence ne donnât point lieu à des manifestations d'enthousiasme populaire.

Celles-ci, disait-on, auraient pu être « interprétées » par le gouvernement de Varsovie et porter préjudice à la situation instable de la Pologne et à celle, délicate, de l'Eglise polonaise. Ces raisons, qui n'étaient pas sans valeur et pouvaient ressortir à la traditionnelle prudence « politique » de Pie XII, recouvraient, en outre, des divergences dans la manière d'apprécier la situation de « l'Eglise du silence » en général, de l'Eglise de Pologne en particulier. Si le Saint-Siège n'approuva pas la position de cette dernière, du moins évita-t-il de la condamner.

LE CARDINAL WYSZYNSKI (*à gauche*), PRIMAT DE POLOGNE.
Pour ne pas rentrer les mains vides...
(Agip.)

DEUX TRONES VIDES

Aujourd'hui, le cardinal Wyszynski éprouve toute l'importance du rôle qui lui échoit à la veille de la désignation du successeur de Pie XII. Il a rédigé à l'intention de ses collègues du Sacré Collège un mémorandum sur la situation des Eglises polonaise, hongroise et tchèque et souhaite que ses avis concernant la mise en œuvre d'une nouvelle politique religieuse dans ces pays soient entendus avant l'ultime décision du conclave.

La mort du cardinal Costantini et la présence du primat de Pologne ne seront pas seules à rappeler aux membres du Sacré Collège les problèmes relatifs à « l'Eglise du silence ». Dans la chapelle Sixtine, transformée en salle de scrutin, deux petits trônes resteront vides : ceux du cardinal Mindszenty, archevêque de Strigonia, et du cardinal Stepinac, archevêque de Zagreb.

Par-delà les 60 millions de catholiques des démocraties populaires, ils rappelleront aussi aux éminents électeurs l'existence de l'Eglise orthodoxe russe ; par-delà encore, les problèmes que pose au catholicisme « la venue au monde » des peuples de couleur...

Des experts des questions orientales, comme les jésuites du collège Russicum et de l'Institut Pontifical du Proche-Orient, ont en effet révisé la notion selon laquelle on considérait l'Eglise orthodoxe russe comme entièrement et volontairement soumise au Kremlin. Il semble, en fait, que sa situation soit plus complexe et l'on qualifie maintenant à Rome de « douloureux compromis » ce que l'on condamnait comme « soumission ».

Quoi qu'il en soit, le traditionnel antagonisme entre Moscou et Rome ne s'est pas aggravé au cours de ces dernières années, et il serait présomptueux d'assurer que l'Eglise orthodoxe russe ne désire pas entrer en contact avec Rome, ainsi d'ailleurs qu'avec le Concile œcuménique protestant. En outre, le Vatican n'ignore pas quel pôle d'attraction peut constituer Moscou pour les peuples de couleur dont l'éveil et la christianisation — si on désire lier ces deux termes — risquent d'être dissociés si l'Eglise ne s'appuie que sur l'un des deux blocs.

Pour ce faisceau de raisons, il est probable que le nouveau Souverain Pontife devra procéder à des novations et à des « adaptations » de la politique vaticane. Aux moments-clés de son histoire, l'Eglise a souvent su s'y plier. Nul doute qu'elle n'y consente une fois de plus et que ce souci n'*oriente* de façon sérieuse le choix du successeur de Pie XII.

C. FALCONI.

CHINE

Le cessez-le-feu interrompu

● ***Au moment où M. Foster Dulles arrivait à Formose, les communistes chinois reprenaient, sans préavis, le bombardement de Quemoy. Pourquoi ?***

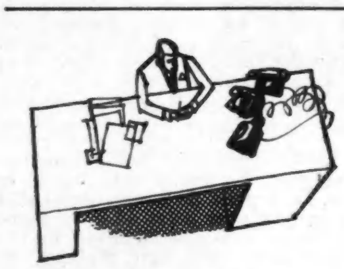
SAMEDI dernier encore, la majorité des experts du Département d'Etat étaient pleins d'optimisme : la Chine, disaient-ils, allait prolonger indéfini- →

L'AUTRE AMERIQUE

N° spécial sur l'Amérique latine

400 fr.

19, rue Jacob - Paris 6e **ESPRIT** C.C.P. 1154-51



SEUL...

Il est une minute où le Chef d'entreprise se retrouve seul... la minute de la décision. C'est alors qu'il sent peser sur lui toute la responsabilité de l'entreprise. C'est alors qu'il apprécie pleinement cet inégalable instrument d'information qu'est le Panel Stafco.

Surclassant tous les moyens classiques d'information, le Panel Stafco vous renseigne immédiatement et en permanence, sur les moindres fluctuations de *votre marché et des marchés concurrents.* Branché directement sur le consommateur, il vous apporte par delà vos états de ventes, la réponse à ces questions complexes : Qui achète votre produit ? Où ? Quand ? En quelles quantités ? Quelle a été l'influence de telle campagne publicitaire ? etc... etc... Ceci sous forme de tableaux extrêmement clairs qui vous parviennent *chaque mois*, sur votre bureau. Vous pouvez alors prendre toutes vos décisions "en terrain ferme".

PANEL STAFCO

18, RUE GAMBETTA
LE MESNIL-LE-ROI (S.-&-O.) TÉL. 962.31.04 +
81-3-390

ment le cessez-le-feu qu'elle avait unilatéralement décidé dans le détroit de Formose.

Sur la foi de ces experts, des journalistes annonçaient allègrement que la Chine avait essuyé une grosse défaite : sa tentative pour conquérir les îles côtières avait échoué devant la résolution farouche des soldats de Tchang Kaï-Chek ; la fermeté de M. Dulles, ajoutait-on, avait impressionné les dirigeants communistes ; ils reculaient devant les dangers de guerre mondiale. M. Dulles, concluait-on, avait gagné une manche et le temps nécessaire pour négocier un compromis avec Tchang.

(A. P.)

UN SOLDAT NATIONALISTE A QUEMOY.
Une erreur d'appréciation.

LE CHAT ET LA SOURIS

Dimanche, une grêle de 60.000 obus déversés sur Quemoy par l'artillerie chinoise faisait voler en éclats ce bel optimisme. La Chine rompait la trêve aussi brusquement qu'elle l'avait instituée, au moment même où M. Dulles arrivait à Taïpeh pour de délicates négociations avec Tchang Kaï-Chek. Un silence confus s'ensuivit à Washington. Ces Chinois, murmurait-on, étaient décidément imprévisibles ; et comme leurs desseins n'éclataient pas aux yeux, on s'accorda à les trouver très forts.

Quels peuvent bien être ces desseins ? On en jugera d'abord par l'effet que la reprise des bombardements produit sur les garnisons nationalistes. Le 6 octobre, au moment où les stocks de Quemoy étaient bas et où la garnison, ravitaillée avec grandes pertes et grand-peine, s'apprêtait à se serrer la ceinture, une voix suave s'était fait entendre :

« *Nous sommes tous Chinois*, disait cette voix, *nous n'allons pas continuer à nous entretuer. Pourquoi ne pas faire la paix, puisque de toute façon les Américains vous lâcheront ? En attendant, pour vous permettre de reconstituer vos stocks, nous cessons le feu.* »

Le maréchal Peng Teh-huai, ministre de la Défense de Pékin, avait parlé. Treize jours plus tard, alors que le commandement nationaliste célébrait encore le cessez-le-feu comme sa propre victoire, le feu reprenait.

L'impression démoralisante que les garnisons de Tchang retiraient sans doute de ce traitement à la douche écossaise, était qu'on se jouait d'eux comme le chat de la souris.

MENAGER TCHANG

La démoralisation des nationalistes n'est toutefois pas le seul but de Pékin. La reprise du bombardement de Quemoy a pour autre effet de placer M. Dulles dans une situation inextricable. Bien qu'il l'ait d'abord nié (15 septembre), puis affirmé (30 septembre), puis démenti (6 octobre), le secrétaire d'Etat américain est parfaitement conscient que les îles côtières sont des positions de faiblesse, militairement intenables et inutiles. Il sait en outre que les Chinois peuvent avancer beaucoup plus loin, sur la voie du chantage à la guerre, que les Américains et leurs alliés pour lesquels les îles côtières sont autant de positions perdues et ne valent pas les risques que comporterait leur défense.

C'est pourquoi M. Dulles cherche depuis un mois à inciter Tchang à l'évacuation des îles. Sa tâche est semée d'embûches. S'il bouscule Tchang, ou bien le gouvernement de Taïpeh sera renversé de l'intérieur par les partisans de la paix avec Pékin ; ou bien, pour conserver le pouvoir, Tchang tentera de provoquer un incident qui entraîne les Etats-Unis dans la guerre.

Pour faire fléchir Tchang sans précipiter sa chute, M. Dulles a donc besoin de temps : il lui faut dorer la pilule au généralissime de Formose, lui arracher des concessions progressives et, pour commencer, la réduction de la garnison de Quemoy.

Ce patient travail diplomatique ne peut toutefois réussir sans l'accord tacite de Pékin. L'évacuation progressive des îles côtières n'est faisable que si la Chine renonce à s'emparer d'elles une fois qu'elles seront dégarnies, et accepte d'attendre que M. Dulles vienne les lui offrir — en échange, naturellement, de concessions chinoises au sujet du statut de Formose.

LES DERNIERES ILLUSIONS

C'est en vain, toutefois, que la diplomatie américaine, par des promesses et des menaces voilées, a tenté de faire accepter cette tactique à la Chine. Le gouvernement de Pékin n'a aucune envie d'aider M. Dulles à sauver la face de Tchang et à se tirer du guêpier où il s'est fourré. La reprise des bombardements chinois dissipe les dernières illusions à cet égard.

Dans la partie d'échecs, à la fois très subtile et brutale, qui se joue dans le détroit de Formose, la Chine est en effet convaincue de détenir les pièces maîtresses. Elle peut se permettre de prendre de gros risques et elle y paraît résolue. Si M. Dulles, en effet, relève le défi et fait mine, lui aussi, de vouloir guerroyer pour Quemoy, il dressera de nouveau contre lui ses alliés, les pays neutres et, surtout, l'opinion américaine, déjà convaincue par les alertes passées que les îles côtières doivent être abandonnées sans plus. Si, au contraire, M. Dulles recule devant le danger, il fait perdre la face à Tchang et la perd lui-même aux yeux d'autres gouvernements fantoches d'Asie du Sud-Est.

Dans un cas comme dans l'autre, la Chine se sent sûre du résultat final : abandon des îles côtières, chute de Tchang, démilitarisation de Formose. Les Américains les plus lucides (Walter Lippmann, James Reston et nombre de démocrates) sont convaincus depuis longtemps que ce serait là le dénouement le plus raisonnable.

MICHEL BOSQUET.

ET TOUJOURS
CHEZ BRUNSWICK :
LA FOURRURE

PUBLICIS 63

DU NOUVEAU CHEZ
BRUNSWICK
le Cuir

Pourquoi le cuir ?
Pour répondre aux exigences de la femme actuelle.
Pourquoi Brunswick ?
Parce que sa maîtrise de la peau lui permet de créer des modèles exclusifs, jeunes, dynamiques et racés.

Cette veste-canezou
originale dans sa forme a été coupée dans de l'agneau velours. Cette peau de premier choix, souple, réclame des soins particuliers. La main-d'œuvre spécialisée de Brunswick a su lui donner cet aspect moiré et cette fluidité qui permet de la travailler comme du tissu.
Vestes de 27.000 à 45.000 Francs.

BRUNSWICK
Sport
PARIS

GRAND PARKING DANS L'IMMEUBLE, 62, BOULEVARD DE STRASBOURG (GARE DE L'EST) - PARIS

l'eau
qui fait
du bien

VICHY
ETAT

CÉLESTINS
digestive
diurétique
rafraîchissante

ISRAEL

L'honneur de l'armée

● ***Auteurs du massacre de 47 musulmans dans un village frontalier, 7 militaires israéliens viennent d'être lourdement — et publiquement — condamnés par un tribunal militaire. L'attitude de la presse et du public pendant le procès est intéressante.***

(De notre correspondant particulier)

DEUX officiers de l'armée israélienne, le commandant Chmouel Malinki, le lieutenant Gavriel Dehan et neuf de leurs hommes ont comparu cette semaine à Jérusalem devant un tribunal militaire présidé par le juge Benjamin Halévy. Tout Israël a eu pendant quarante-huit heures les yeux fixés sur ce procès. Les services officiels, la presse, la radio l'ont retransmis dans ses moindres détails. On jugeait au grand jour les coupables du massacre de Kafr Kassem, petit village musulman situé près de la frontière israélo-jordanienne...

Le 29 octobre 1956, à l'aube de la campagne du Sinaï et de l'opération de Suez, une patrouille de policiers, placée sous le contrôle de l'armée, circulait le long de la frontière. Responsable de l'ordre et soucieuse de s'assurer contre les infiltrations des « fedayin » égyptiens (volontaires de la mort recrutés dans les camps de réfugiés), l'autorité militaire venait de décréter le jour même un couvre-feu rigoureux. Les ordres étaient formels. Ils émanaient, dans cette zone, du colonel Isachar Shadmi : « Appliquer le couvre-feu sans question, ne pas accorder à qui que ce soit le bénéfice du doute... »

« PAS DE SENTIMENT »

Le commandant Malinki, appuyé par son lieutenant, transmit les consignes à ses hommes.

— *Mais les villageois n'ont pas été prévenus ?* objecta l'un d'eux.

— *Pas d'importance.*

— *Que ferons-nous des blessés ?*

— *Il n'y aura pas de blessés.*

— *Et s'il y a des femmes et des enfants ?*

— *Ne faisons pas de sentiment !*

Quelques heures plus tard, la nuit tombée, une soixantaine de musulmans qui avaient passé la journée aux champs, rentraient dans leur village. Sans sommation, une première rafale abattait plusieurs d'entre eux. Le feu continuait : il y eut finalement 47 victimes des deux sexes et de tous âges, tandis que 18 musulmans affolés échappaient, par chance, au massacre.

Informée de la tragédie, la presse la relatait dans ses colonnes, provoquant dans l'opinion une émotion considérable. Malgré la guerre, le gouvernement se saisit de l'affaire, fit mener une enquête, constata la véracité des faits relatés. Au Parlement, dans une atmosphère passionnée, le président Ben Gourion prit lui-même la parole. Il dit sa douleur, ses regrets et ajouta que justice serait faite. Sa promesse a été cette semaine pleinement tenue par les juges israéliens.

« *Nous avions des ordres* », ont soutenu pour leur défense officiers et soldats. L'affirmation était exacte. Le colonel Shadmi, interrogé pendant l'enquête, le confirma. Mais pour la première fois dans l'histoire de la justice militaire, le tribunal israélien ne s'est pas rendu à cet argument. Hommes et officiers ont été déclarés coupables, et les officiers plus que leurs hommes : le commandant Malinki s'est vu condamné à 17 ans de prison, son lieutenant à 15 ans, les subalternes à 7.

> « *Malgré les ordres, vous ne deviez pas obéir*, a déclaré le juge Halévy, *parce que ces ordres étaient manifestement illégaux.* »

Et le juge a poursuivi :

> « *Le critère d'un ordre illégal est manifeste. Evident comme un drapeau noir, un panneau signifiant « Danger », une pancarte proclamant « Halte ! ». Il s'agit chaque fois d'une violation ouverte de la loi, d'un acte qui révolte le cœur. Dans tous ces cas, à moins d'insensibilité ou de corruption, un soldat est relevé de son devoir d'obéissance: il est pleinement responsable de ses actes...* »

Ce verdict est un précédent : il précise formellement que dans certains cas, l'obéissance aveugle que l'on exige des militaires dans toutes les armées du monde doit céder le pas devant la responsabilité personnelle, que celle-ci ne saurait être abolie chaque fois que des valeurs morales supérieures sont en cause. Plus encore : la responsabilité des officiers est plus grande que celle de leurs subordonnés. Le tribunal israélien a jugé que le commandant Malinki, le premier, aurait dû refuser d'obéir à un ordre lui enjoignant de faire « tirer à vue », surtout s'il s'agissait de femmes ou d'enfants. Son rang lui imposait de faire preuve d'un plus grand jugement.

LA SECONDE RAFALE

La presse israélienne dans son ensemble s'est félicitée du verdict. Elle réclame aujourd'hui que comparaisse devant un tribunal militaire le colonel Isachar Shadmi, auteur des consignes fatales, qui est actuellement en mission aux Etats-Unis. Il est le vrai responsable, bien davantage que les « lampistes ». Le tribunal s'est montré de cet avis : trois policiers ont été acquittés. Ils n'avaient tiré que la première rafale. C'est à la seconde seulement qu'hommes et officiers devenaient coupables, car ils auraient dû prendre conscience à ce moment de l'horreur de leur acte... et s'arrêter de tirer.

A la suite de ce jugement, les autorités israéliennes préparent une refonte du code militaire : elles vont déterminer avec une grande précision les devoirs et les responsabilités des forces armées à l'égard des populations civiles. Quel que soit le résultat de ces travaux, Israël a prouvé spectaculairement au monde que les principes moraux et politiques qui lui ont donné naissance ne sont pas lettre morte. Ce pays qui n'existe que par sa seule armée, qui vit en totale symbiose avec elle, n'a pas eu la moindre hésitation pour défendre valablement, avec l'appui de toute l'opinion publique, « l'honneur de l'armée »...

BONS PTT 6 %

SOUSCRIPTIONS REÇUES PAR :
Les Bureaux de Poste, les Comptables du Trésor
et les Centres de Chèques Postaux

Communiqué.

ENFIN L'ANGLAIS A LA PORTÉE DE TOUS

Plus de 750.000 personnes ont déjà appris l'anglais en un temps record grâce à la « METHODE NATURE » qui a vraiment révolutionné l'étude des langues

Finie la torture des manuels de grammaire ! Aucun besoin de se farcir le crâne de mots et de règles appris par cœur, mécaniquement ! Dès la première leçon vous lisez l'anglais sans grammaire ni dictionnaire ni traduction, et vous comprenez parfaitement chaque mot !

Le nouveau cours « L'anglais par la Méthode Nature » vous apprend l'anglais en anglais, vous habituant à *lire*, à *parler* et à *penser* en anglais dès le début. La « METHODE NATURE » est la voie royale pour ceux qui veulent apprendre vite et bien la langue qui ouvre toutes les portes : l'anglais. Remplissez donc aujourd'hui même le bulletin ci-dessous et renvoyez-le nous. Vous recevrez alors gratuitement notre ouvrage illustré sur cette méthode nouvelle et révolutionnaire.

Vous devez savoir l'anglais

De nos jours, dans les affaires comme dans les milieux scientifiques, celui qui ne sait pas l'anglais est à moitié sourd, aveugle et muet, il vit en marge du monde. L'anglais est devenu le complément nécessaire de notre culture et l'instrument indispensable pour qui veut faire carrière. Savoir l'anglais, c'est posséder la clef du succès. Et voilà que la « METHODE NATURE » vous permet d'apprendre l'anglais vite et bien, sans effort et à peu de frais. C'est le moment de vous décider.

Une méthode « sur mesures »

Nul n'est trop jeune, nul n'est trop vieux pour réussir. Les diplômes sont superflus, et la « METHODE NATURE » n'exige pas de vous des aptitudes particulières. Il n'est même pas nécessaire d'avoir beaucoup de temps libre : c'est vous-même qui fixez le rythme de vos études, vous apprenez chez vous, quand il vous plaît.

Un agréable délassement

Après une journée de travail vous ne pouvez dédier l'énergie qui vous reste à une étude fastidieuse. Ce qu'il vous faut, c'est une méthode qui vous permette d'apprendre sans effort, *naturellement*. La « METHODE NATURE » traite l'anglais comme une langue maternelle, et c'est pourquoi l'étude devient un plaisir, ce qui la rend plus efficace comme tout ce que l'on fait de bon cœur.

Succès assuré

Vous avez appris le français par la pratique avant d'aller à l'école et vous apprendrez l'anglais de la même façon : la « METHODE NATURE » vous enseigne l'anglais comme une deuxième langue maternelle.

Mais tandis que l'enfant apprend au petit bonheur, sans méthode, vous acquérez l'anglais vite et bien parce que la « METHODE NATURE » est un système raisonné.

Il suffit de lire pour apprendre

A votre inscription que se passe-t-il ? Vous recevez immédiatement le premier cahier du cours. Vous l'ouvrez à la page 1. Vous n'y trouvez que de l'anglais et vous êtes surpris de pouvoir aussitôt lire et comprendre même si vous n'en avez jamais su un mot. Le principe de la « METHODE NATURE » est justement que le sens de chaque mot apparaît clairement à la lecture, si bien que les mots et les phrases se gravent naturellement dans votre mémoire.

Vite et bien

Ainsi au bout d'une semaine à des questions posées en anglais vous saurez répondre par des phrases anglaises complètes et *spontanées*. Après quelques mois, la langue et la *manière de penser* des Anglais vous seront si familières que vous pourrez lire leurs livres et leurs journaux, écouter leur radio et parler avec aisance. A la fin du cours, vous saurez l'anglais couramment et correctement, avec la même maîtrise naturelle que le français, car l'anglais sera devenu votre deuxième langue maternelle, grâce à la « METHODE NATURE ».

Une méthode sérieuse pour l'homme moderne

Nos 750.000 élèves et anciens élèves et les attestations flatteuses qu'ils nous ont envoyées sont les meilleurs garants de l'efficacité du cours. Ainsi, M. Jean Nusswitsz, de Strasbourg, nous écrit : « Agent commercial d'une grande Société de Navigation... Après cinq mois d'étude je peux déjà tenir une conversation en anglais sur des sujets courants... Je ne peux que conseiller à tous ceux qui désirent apprendre rapidement l'anglais la « METHODE NATURE ».

Non seulement des milliers d'anciens élèves, mais les maîtres les plus éminents recommandent la « METHODE NATURE ». Plus de quarante professeurs de linguistique aux universités les plus fameuses d'Europe ont écrit les préfaces des éditions nationales. Ainsi M. Jean Fourquet, professeur à la Sorbonne : « La METHODE NATURE correspond très bien à l'idéal que je m'étais formé en réfléchissant sur les meilleures possibilités d'un enseignement rationnel des langues vivantes, dans l'esprit de la méthode directe... Je ne puis que lui donner ma pleine approbation. »

Le premier pas ne coûte rien

Tout ce que nous avançons, nous le prouvons. C'est pourquoi nous vous offrons, gratuitement et sans engagement pour vous, un livre de 52 pages où vous verrez pourquoi l'étude de l'anglais a été pénible jusqu'ici et comment la « METHODE NATURE » résout heureusement le problème. Remplissez donc ce bulletin tout de suite.

« METHODE NATURE »
INSTITUT D'ETUDE DES LANGUES
9, rue Boissy-d'Anglas - PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement pour moi votre ouvrage sur « LA METHODE NATURE » - le cours d'anglais vraiment efficace
(à remplir en majuscules s. v. p.)

Mme, Mlle, M. ______________ Prénom ______________

Adresse : ______________ Ville ______________

E 1/J 8 Département ______________

LES CARNETS INTIMES

EXILE de Russie en 1929, sur ordre de Staline, Léon Trotsky — la plus prestigieuse figure, avec Lénine, d'une révolution (octobre 1917) dont il devait ensuite, en organisant l'Armée rouge, assurer définitivement le triomphe et les assises — commença à travers le monde une errance qui devait finalement le mener à Mexico où il mourut assassiné en 1940. Le personnage était trop grand, trop illustre et trop encombrant pour que les gouvernements en fissent volontiers leur hôte dans l'Europe fiévreuse des années qui précédèrent la deuxième guerre mondiale.

En 1935, il se trouve en France où le gouvernement lui a accordé un asile — provisoire et peuplé de policiers — en attendant son départ pour la Norvège. Confiné à Barbizon d'abord, à Domène (Isère) ensuite, Trotsky, pour la première fois de sa vie (et de février à juillet) tient un « journal ». Il y touche à tout : à la politique française et à l'action du parti socialiste comme à ses soucis familiaux et au sort réservé à ses enfants.

Ce journal, inédit en Europe, n'est nullement un document politique. Mais il révèle, spontané et en quelque sorte à l'état brut, le visage d'un homme légendaire. En voici quelques extraits.

7 FÉVRIER 1935

LE « journal » n'est pas une forme littéraire que j'aime particulièrement. En ce moment, je préférerais écrire dans un journal quotidien. Mais je ne dispose d'aucun... Coupé de l'action politique, je suis obligé d'avoir recours à cette sorte d'ersatz de journalisme qu'est un journal « intime » (...). Lassalle (1) a écrit une fois qu'il renoncerait d'un cœur léger à écrire ce qu'il *savait* si seulement il pouvait réaliser au moins une partie de ce qu'il se sentait capable de *faire*. Tout révolutionnaire éprouvera le même sentiment. Pour la vraie raison qu'il m'a été échu de prendre part à de grands événements, mon passé maintenant me coupe toutes chances d'action. J'en suis réduit à interpréter les événements et à essayer de prévoir le cours de leur déroulement.

8 FÉVRIER

Il est difficile d'imaginer occupation plus pénible que celle de lire Léon Blum. Bien qu'il soit un homme cultivé et, à sa manière, intelligent, il semble qu'il se soit lui-même fixé comme but, dans la vie, de ne débiter rien d'autre que des banalités de salon et de prétentieuses absurdités. L'explication de cela est qu'il est un politique dépassé. Toute notre époque le rejette. Son minuscule talent, adapté à une politique parlementaire de couloirs, paraît médiocre et pitoyable dans le tourbillon terrifiant des jours que nous vivons (...).

« Les tartuffes du " Temps " »

12 FÉVRIER

Aujourd'hui, « Le Popu » et « L'Huma » sont dans des transports de joie, parce que 100.000 « antifascistes » ont manifesté place de la République (2). « *Quel admirable peuple !* », écrit Blum. Ces gens-là sont toujours surpris lorsque les masses répondent à leur appel. Et ils ont de bonnes raisons d'être surpris, puisque, depuis maintenant des dizaines d'années, ils n'ont rien fait d'autre qu'abuser de la confiance des masses. 100.000 ! Mais les *condottieri* du fascisme savent qu'il s'agit là simplement d'une foule rassemblée aujourd'hui et qui demain se dispersera. De cette démonstration place de la République, Vaillant-Couturier (...) conclut que les ligues fascistes doivent être désarmées et dissoutes immédiatement, *sans délai !* On ne peut s'empêcher de rappeler, à ce propos, ce qui arriva lorsque le général Gröner, alors ministre de l'Intérieur, lança un interdit contre les troupes de Hitler, les S.A., dans un décret du 12 avril 1932 (...). On doit ajouter que le général Gröner était non seulement ministre de l'Intérieur, mais aussi ministre de la Reichswehr. Conformément à sa première fonction, il « proscrivit » les S.A. en dehors de toute considération d'opportunisme parlementaire, mais, conformément à son second titre — et aux frais du gouvernement — il les favorisait de mille manières, afin qu'ils puissent continuer à se développer.

Cet incident politique, hautement significatif, révèle pleinement la stupidité sans espoir des demandes de désarmement des fascistes. Interdire les ligues armées — à supposer que le gouvernement français trouvât cela nécessaire pour en arriver à cette mesure (ce qui, d'une manière générale, n'est pas du tout hors de question) — ne ferait qu'obliger les fascistes à adopter une sorte de camouflage superficiel de leur préparation militaire, mais rendrait celle-ci tout à fait impossible pour les travailleurs légalement empêchés de se préparer à se défendre eux-mêmes. Leur slogan principal, « Front uni », semble n'être qu'une manière d'aider la réaction bourgeoise à enterrer l'avant-garde prolétarienne.

(1) Lassalle Ferdinand (1825-1864). Ami, et pour un temps, disciple de Marx et d'Engels. Fondateur de l'Union générale des travailleurs allemands.

(2) Manifestation organisée pour célébrer l'échec du coup d'Etat fasciste du 6 février 34 contre le gouvernement présidé alors par Daladier.

14 FÉVRIER

L'honnête, incorruptible, nationaliste « Temps » déclare : « *Les machines politiques qui ne sont souvent que le nuage artificiel derrière lequel se dissimulent les intérêts particuliers.* » C'est un mélange de Quakers et de Tartuffes, mais habillés

(Cossira.)

LÉON TROTSKY A PARIS.
« Comme client, vous n'êtes pas difficile ! ».

à la mode de l'époque d'Oustric et de Stavisky (3) (...).

En 1925 (ou en 1924 ?), Krassine, représentant des Soviets en France, mena des négociations avec le directeur du « Temps ». Il en fit état à une session du Politburo, afin de pouvoir obtenir les directives nécessaires. Les propositions du « Temps » étaient les suivantes :

— *a)* La direction enverrait au bout d'un certain temps un correspondant à Moscou qui commencerait par écrire des reportages critiques, mais non passionnés dans le ton ;

— *b)* La campagne contre l'U.R.S.S., dans les éditoriaux, serait stoppée ;

— *c)* Quelques mois plus tard — six, autant que je me souvienne — le journal commencerait à adopter une ligne favorable à l'U.R.S.S. en politique extérieure ;

— *d)* Les articles venant de Moscou deviendraient favorables ;

— *e)* Dans son éditorial de politique intérieure, la direction resterait complètement libre de critiquer le bolchevisme ;

— *f)* Le gouvernement des Soviets verserait au « Temps » 1.000.000 de francs par an.

Krassine fit une offre initiale d'un demi-million et monta jusqu'à 750.000. Là, les négociations furent interrompues. Krassine demanda au Politburo s'il devait continuer plus avant. Il en fut décidé par la négative, non seulement pour économiser des devises, mais aussi pour des raisons diplomatiques : il n'y avait pas l'espoir d'un accord avec la France à cette époque et il fut jugé plus sage d'ajourner l'opération.

Si quelqu'un prend la peine de consulter le « Temps » de 1933-1934, il verra que le coup a, depuis, été mis complètement au point, après un délai de neuf ans ! Personne ne blâmera les Soviets d'essayer d'acheter la presse bourgeoise et d'essayer de le faire au meilleur prix. L'ignominie réside dans la tentative de la clique stalinienne de faire de la presse bourgeoise une arme dans le combat contre son propre parti (...).

« L'Académie : quelle bande ! »

UNE HEURE DU MATIN

Il y a longtemps que je n'ai écrit jusqu'à une heure aussi avancée. J'ai essayé plusieurs fois de me coucher, mais l'indignation m'a fait lever à chaque fois.

15 FÉVRIER

« *Nos parlementaires prononcent volontiers l'oraison funèbre du libéralisme économique. Comment ne sentent-ils pas qu'ils préparent ainsi le leur et que si la liberté économique mourait, le Parlement la suivrait dans la tombe ?* »

Paroles remarquables ! Sans en avoir le soupçon, les « idéalistes » du « Temps » souscrivent ainsi à l'une des plus importantes prémisses du marxisme, savoir que la démocratie parlementaire n'est qu'une simple superstructure construite sur le système de la compétition économique bourgeoise, grâce à laquelle elle tient debout ou s'effondre.

Mais cet involontaire emprunt au marxisme rend la position politique du « Temps » infiniment plus solide que celle des socialistes ou radicaux-socialistes qui veulent préserver la démocratie en lui donnant un contenu économique « différent ». Ces phraseurs ne peuvent pas comprendre que l'économie et le régime politique d'un temps sont liés comme les muscles à la peau et non point comme un produit de conserve à la conserve.

Conclusion : la démocratie parlementaire est aussi condamnée que la libre entreprise. La seule question est : qui sera leur héritier ?

18 MARS

Il y aura bientôt un an que nous avons été soumis aux attaques des autorités à Barbizon. C'était le plus comique imbroglio que l'on pût imaginer. L'opération était conduite par « *Monsieur le Procureur de la République* » de Melun, important personnage dans le monde de la jurisprudence. Il était accompagné d'un petit juge d'instruction, d'un *greffier* qui écrivait sans cesse, d'un commissaire de la *Sûreté générale*, de détectives, gendarmes, policiers — au nombre de plusieurs douzaines. Honest Benno, le « molosse », tirait sur sa chaîne (...).

Le plaignant m'annonça que toute cette armée avait été déplacée au sujet... d'une motocyclette volée. C'était transparent. Rudolf, mon collabo-

(3) Oustric : banquier qui fit un krach spectaculaire en 1930. De nombreux parlementaires furent compromis dans le scandale qui entraîna la chute du cabinet Tardieu.

Stavisky : financier véreux mort dans des circonstances mystérieuses en 1934. « L'affaire Stavisky » et son cortège de scandales politiques et policiers furent utilisés contre le régime par les promoteurs du 6 février 34.

Un document exclusif

DE LÉON TROTSKY

rateur allemand, avait apporté le courrier avec sa motocyclette. Ses phares s'étaient éteints en route. Les gendarmes qui, depuis longtemps, cherchaient un prétexte pour pénétrer dans notre mystérieux cottage, avaient bondi sur l'incident (...).

Ah ! comme il était malin, le « *Procureur de la République* » ! On ne regarde jamais d'assez près ces hauts dignitaires ! Il commença par alléguer le vol de la motocyclette (notre propre motocyclette dont se servait Rudolf), puis me demanda immédiatement quel était mon *vrai* nom. Mon passeport est au nom de Sedov, le nom de ma femme, ce qui est naturel en regard de la loi soviétique ; mais le *Procureur* de Melun n'est pas obligé de connaître la loi soviétique...

— *Mais vous étiez supposé vous installer en Corse, n'est-ce pas ?*

LA SIGNATURE DU PACTE LAVAL-STALINE (*).
« Staline a certainement été flatté ».

(Cossira.)

— *Et qu'est-ce que cela a à voir avec la motocyclette volée ?*

— *Non, non, je parle d'homme à homme.*

Mais ceci n'était qu'une manière de battre en retraite lorsqu'il constata que mon passeport était estampillé par la *Sûreté nationale*. Ils détinrent Rudolf 36 heures, lui mirent des *menottes*, l'injurièrent (*« Sale Boche ! »*), le frappèrent — ou plutôt le malmenèrent (...).

25 MARS

(...) Dans les précédentes pages, j'ai tenu un journal plus politique et littéraire que personnel. Et pourrait-il en être autrement actuellement ? La politique et la littérature constituent, dans leur essence, le contenu de ma vie personnelle. Il suffit que je prenne la plume et mes pensées, de leur propre mouvement, se disposent elles-mêmes pour être exposées *publiquement*... Vous ne pouvez changer cela, surtout à l'âge de 55 ans.

A ce propos, Lénine (...) demandait un jour à Krishanowsky :

— *Savez-vous quel est le plus grand des défauts ?*

Krishanowsky ne savait pas.

— *D'être âgé de plus de 55 ans.*

Lénine lui-même ne vécut pas assez longtemps pour développer ce « défaut »...

29 MARS

Claude Farrère, dont j'ai parlé l'autre jour, a été élu à l'Académie. Quelle révoltante bande de vieux clowns ! Barthou qui, étant mauvais écrivain, est bien entendu également membre de l'Académie, répondit ainsi à la question suivante :

— *Que souhaiteriez-vous pour vous-même ?*

— *Je n'ai rien à désirer : dans ma jeunesse, je rêvais d'une carrière de ministre et d'académicien et dans mon âge mûr, je suis devenu les deux.*

Il est impossible de se définir soi-même de plus méprisable manière !

4 AVRIL

Toutes les « misères » quotidiennes de notre vie personnelle sont passées à l'arrière-plan par rapport à notre angoisse au sujet de Serioja A.-L. (Sokolovskaya) (4) et des enfants. Je disais à N. hier : « *Il semble maintenant que notre vie, avant que nous recevions la dernière lettre de Lyova, était presque belle et tranquille...* » (...)

Les raisons de *vengeance personnelle* sont toujours intervenues comme un facteur important dans les actes policiers de répression de Staline. Kamenev me disait comment les trois — Staline, Kamenev et Dzerjinski — à Zubalovo, pendant l'été de 1923 (ou 1924 ?) passèrent une journée à discuter — après boire — « cœur à cœur ». Ils faisaient corps dans la campagne qu'ils menèrent contre moi. Après les vins, sur le balcon, la conversation toucha à des sujets sentimentaux — goûts personnels, prédilections, des choses de ce genre. Staline déclara : « *Le plus grand plaisir est de repérer son ennemi, de préparer tout, de se venger jusqu'au bout et ensuite d'aller se coucher.* »

« Laval et Staline sont d'accord »

17 MAI

Hier, les journaux ont publié le communiqué officiel des négociations de Laval à Moscou. Voici le passage essentiel — le seul qui le soit : « *Ils ont été pleinement d'accord pour reconnaître dans l'état actuel de la situation internationale, les obligations qui s'imposent aux Etats sincèrement attachés à la sauvegarde de la paix* (...). *Le devoir, tout d'abord, leur incombe de ne laisser en rien affaiblir les moyens de leur défense nationale. A cet égard, M. Staline comprend et approuve pleinement la politique de défense nationale faite par la France pour maintenir sa force armée au niveau de sa sécurité...* »

J'ai beau être suffisamment habitué au cynisme politique de Staline, à son mépris des principes et à sa myopie pratique, je ne peux encore en croire mes yeux lorsque je lis ces lignes. L'astucieux Laval s'est arrangé pour trouver un moyen d'approche de ce bureaucrate vaniteux et limité. Staline a été certainement flatté qu'un ministre français lui ait demandé son avis sur la défense de la France (...).

Le parti communiste français a été mortellement blessé. Les misérables « leaders » répugnèrent à adopter ouvertement une plate-forme sociale patriotique ; ils voulaient conduire les masses à la capitulation, mais imperceptiblement et par degrés. Leur perfide manœuvre a été maintenant dénoncée. Seul le prolétariat gagnera à cela. La cause de la nouvelle Internationale fera des progrès.

9 JUIN

Un petit incident. Avant notre départ, j'avais besoin de faire couper mes cheveux. Ce qui, dans ma situation, est une entreprise compliquée : j'étais obligé d'aller à Grenoble avec Van (5) (il y avait deux ou trois mois que je n'étais allé en ville). Les coiffeurs français sont très bavards, familiers, d'esprit vif — Figaro ! Mes cheveux étaient devenus très longs et je demandai au coiffeur de me les couper court. Mon Figaro pensa que c'était trop court et que cela — pour ainsi dire — n'était pas dans mon style, mais il se soumit.

« *Bon* », déclara-t-il avec un manifeste déplaisir.

Lorsqu'il eut fini le travail, il dit gravement :

« *Vous êtes tout à fait changé maintenant ; avant, vous aviez l'air du professeur Piccard* (le Belge) (6) ; *maintenant, je n'en dirai pas autant.* »

Je lui demandai *d'arranger* ma moustache.

« *Raser* » ? fit-il d'un ton surpris. « *Tout à fait ?* »

Il y avait une évidente suspicion dans sa voix. Il avait décidé que j'étais en train d'essayer de masquer mon identité (ce qui, d'ailleurs, n'est pas si loin de la vérité).

Je le rassurai : « *Arranger, égaliser, non pas raser.* »

Sa loquacité revint d'un coup.

« *Mais vous ne voudriez pas la couper rop court, à la Charlie Chaplin, hein ? Bien sûr que non, hein ? A propos, on n'entend plus parler de Chaplin depuis « Les Lumières de la ville... »*

Etc., etc.

Finalement, lorsque je lui déclarai — en réponse à sa question — que tout était très bien maintenant, il me donna son approbation non sans une ombre d'ironie : « *Comme client, vous n'êtes pas difficile !* » Même cela c'est quelque chose !

« Lénine ne parle en rêve »

26 JUIN

Je continue d'être malade (...). La nuit dernière, ou plutôt à l'aube, j'ai rêvé que je conversais avec Lénine. A en juger par le décor qui nous entourait, c'était sur un bateau, sur le pont des troisièmes classes. Lénine était étendu sur une couchette ; j'étais debout ou assis près de lui, je ne sais. Il m'interrogeait avec inquiétude sur ma maladie :

« *Tu as l'air d'avoir accumulé une fatigue nerveuse, tu dois te reposer...* »

Je répondis que j'avais toujours récupéré très vite contre la fatigue, grâce à ma « Schwungkraft » (7) naturelle, mais que cette fois mes ennuis semblaient venir de plus loin...

« *En ce cas, tu devrais* sérieusement (il appuya sur ce mot) *consulter les docteurs...* (ici plusieurs noms...). »

Je répondis que je m'étais soumis déjà à de nombreuses consultations et commençai à lui parler de mon voyage à Berlin ; mais observant Lénine, je me rappelai qu'il était mort. J'essayai d'écarter immédiatement cette pensée, afin de poursuivre la conversation. Lorsque j'eus fini de lui parler de mon voyage pour raison de santé à Berlin en 1926, je voulus ajouter : « *C'était après ta mort* » ; mais je s effort sur moi-même et dis : « *Après que tu es tombé malade...* »

N... est en train d'aménager notre cadre de vie. Combien de fois n'a-t-elle pas fait cela ! Il n'y a pas de placards, ici, et de nombreuses choses manquent. Elle plante des clous elle-même, tend des cordes, accroche et déplace des choses ; les cordes se brisent ; elle pousse un soupir pour elle-même et recommence tout (...).

De combien de « garnis » n'avons-nous pas changé en trente-trois ans de vie commune : une *mansarde* à Genève, appartements sordides dans les quartiers ouvriers de Vienne et de Paris, et le Kremlin et Arkhangelsk... et une cabane de paysan près d'Alma-Ata, une villa à Prinkipo, des villas beaucoup plus modestes en France (...).

N... et moi avons vécu ensemble une dure et longue vie (...).

(*Copyright* 1958 *Harvard Press.*)

(*) De g. à dr. : M. Potemkine, ambassadeur d'U.R.S.S. à Paris ; M. de Fouquières, chef du protocole.

(4) Serioja : diminutif de Sergueï, fils cadet de Trotsky, arrêté en U.R.S.S.

(5) Sokolovskaya : première épouse de Trotsky.

(6) Il s'agit du professeur Piccard qui n'est pas d'origine belge, mais suisse.

(9) Dynamisme.

VENTE

Pour le prix d'un Cézanne

● ***La vente Sotheby (sept toiles impressionnistes pour près d'un milliard) a inspiré ce jeu au « Daily Express ».***

« IMAGINEZ un instant... tout ce qu'il aurait pu avoir à la place de ce Cézanne ! », titre rêveusement le « Daily Express » en donnant la liste de ce que le financier Paul Mellon, fils de l'ambassadeur, aurait pu s'offrir pour le prix du tableau « Le Gilet rouge » qu'il venait d'acquérir à la vente Sotheby, à Londres, pour 264 millions de francs :

« *Un cheval de course, deux fois gagnant du Lincoln* (24 millions), *un manteau de vison sauvage* (6 millions) ; *une maison de campagne de style Tudor* (19.800.000 fr.); *une maison de ville de style georgien* (14 millions 100.000 fr.); *une Rolls-Royce* (10.647.000 fr.); *une croisière pour deux personnes autour du monde, classe de luxe* (2.462.000 fr.); *une avion pour six passagers* (19.800.000 fr.); *un assortiment de bijoux de chez Asprey, avec vingt pièces et collier géant* (67.656.000 fr.).

« *Il lui serait encore resté* 60 *millions de francs à investir en bons du Trésor, produisant un revenu de* 36.000 *francs par semaine. Et même encore, après tout cela, de quoi acheter un tableau à un prix raisonnable, c'est-à-dire* 39.534.000 *fr. !* ».

LE « DAILY EXPRESS » FAIT SES COMPTES...
Pour le prix du « Gilet rouge », et il reste encore 39.534.000 francs.

RADIO

Attention, statut

● ***Attendu depuis quinze ans, un statut de la radio-T.V. va bientôt être promulgué par ordonnance. Le projet examiné répond-il aux besoins du personnel de la radio et de ses auditeurs ?***

UN document de dix pages dactylographiées a été remis la semaine dernière à M. Jacques Soustelle par M. Chavanon : c'est le projet de statut grâce auquel la R.T.F. va devenir, avant la fin de l'année, un « *établissement public de l'Etat, à caractère industriel, doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière, placé sous la tutelle du ministre ou secrétaire d'Etat chargé de l'Information* » (art. 1er).

Question essentielle pour le public : le nouveau projet tient-il les promesses du statut Soulié qui donnait à la R.T.F. une large autonomie et la protégeait contre les empiétements du pouvoir d'Etat ?

Dans les deux textes, le mécanisme du statut fonctionne autour de deux pivots : la Direction de la R.T.F. et le contrôle de celle-ci.

Dans les deux cas, le conseil d'administration dirige. Mais dans le deuxième, la composition de ce conseil, les modalités de nomination de ses membres, démontrent que le nouveau régime fait preuve en la matière, d'un esprit beaucoup moins libéral que la IVe République.

● PROJET SOULIÉ. — Conseil d'administration de quinze membres et un président ainsi désignés : cinq par les ministères, cinq par les usagers, trois par le personnel de la R.T.F., deux par les industries radio-électriques et un par les sociétés d'auteurs intéressées.

Le président de ce conseil d'administration devait être élu par le conseil lui-même, à la majorité des deux tiers plus une voix. Il aurait assumé la direction et la gestion de l'organisme et délégué sous sa responsabilité ses pouvoirs de gestion à un directeur général, nommé par décret, après avis du conseil d'administration. Le directeur général aurait participé aux travaux du conseil avec simple voix consultative.

● NOUVEAU PROJET. — Conseil d'administration de dix membres et un président — qui sera le directeur général de la R. T. F. — *tous nommés pour cinq ans par le gouvernement « en raison de leur compétence ».* Trois d'entre eux seraient choisis sur une liste établie par les organisations les plus représentatives de personnel (il n'est pas fait expressément mention des syndicats), deux parmi le patronat et les journalistes de la presse écrite. Le choix des cinq autres et du directeur général serait totalement laissé à la discrétion du gouvernement. Il n'est pas dit que les usagers, c'est-à-dire les auditeurs et téléspectateurs, seront représentés au sein de ce conseil.

En cas de partage égal des voix dans un vote, celle du directeur général sera prépondérante. Tous les pouvoirs de direction et de gestion lui seront attribués. Le conseil ne pourra siéger que sur sa convocation et uniquement pour fixer les grandes lignes de la politique à suivre.

UN APPENDICE DU POUVOIR

On retrouve dans ce système les deux inconvénients qui sont la marque d'un statut anti-démocratique : majorité gouvernementale automatique au sein du conseil d'administration (ce qui n'est pas le cas dans le projet Soulié où l'Etat n'a que cinq voix sur quinze) et direction assumée par un haut fonctionnaire tout-puissant. Loin de devenir un organisme autonome, la R.T.F. reste ici un appendice du pouvoir.

Quant au contrôle de l'actualité et de l'information politique, les dispositifs de contrôle prévus par le projet Soulié sont intégralement repris dans le nouveau projet. En voici le texte complet :

« *La R.T.F. a pour mission d'assurer la diffusion d'une information objective et impartiale aussi complète que possible.*

« *Dans l'exécution de cette mission, le conseil d'administration de l'établissement est assisté d'un comité de contrôle des émissions d'information, chargé de veiller à la tenue et à l'objectivité des programmes d'information radiophoniques et télévisés, à la répartition entre les différentes tendances de l'opinion des citations de presse, retransmission de manifestations, commentaires, discussions, tribunes libres à caractère religieux, culturel, philosophique ou politique.*

« *Ce comité se saisit d'office ou sur plainte de tout manquement et propose des recommandations adressées au président du conseil d'administration et communiquées au ministère de tutelle. Il est obligatoirement consulté avant toute sanction administrative ou action disciplinaire contre une personne ayant pris part à une émission.*

« *Le comité de contrôle des émissions d'information comprend six membres :*

1. Le président du conseil supérieur de l'agence France-Presse, président.

2. Trois personnalités choisies parmi les membres de l'Institut, les membres en activité ou honoraires du Conseil d'Etat, de la Cour de Cassation, de la Cour des Comptes, du Corps Diplomatique ayant rang d'ambassadeur, les professeurs en activité ou honoraires de l'enseignement supérieur ou les écrivains en renom.

3. Deux journalistes professionnels, exerçant ou ayant exercé des fonctions de responsabilité, désignés par les organisations syndicales les plus représentatives.

« *L'établissement peut être requis par le ministre de tutelle de diffuser une communication. Il a alors la faculté de l'annoncer*

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
COLLECTION
« HOME MADE »
VESTES et PANTALONS
COSTUMES et PARDESSUS
COUPES
DANS NOS ATELIERS
38-40, avenue Victor-Hugo

Le drink du couple élégant
Délicieuse boisson pétillante, se sert nature ou avec une tranche de citron
Schweppes
INDIAN TONIC
L'INDIAN TONIC PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS ET DE TOUS APÉRITIFS A BASE D'ORANGE

AU CŒUR DE L'INDUSTRIE LORRAINE
★
BREITENBUCHER
BOIS
AUMETZ (Moselle)
Téléphone n° 11

comme émanant du gouvernement.

« Le ministre de tutelle peut, d'autre part, pour des motifs d'intérêt national, interdire ou suspendre la diffusion d'une information ou d'une émission. La décision du ministre est alors notifiée par écrit au président du conseil d'administration et au président du comité de contrôle des émissions d'information. L'établissement a la faculté, sur avis conforme du comité de contrôle, de rendre publique l'existence de cette décision, à l'expiration du délai fixé par le gouvernement, qui ne pourra excéder un mois. »

UNE DERNIERE CHANCE

La R.T.F. attend son statut depuis près de quinze ans. On imagine aisément que celui-ci puisse être la meilleure ou la pire des choses. Il y avait dans le projet Gazier de graves inconvénients — prépondérance dangereuse de l'Etat au conseil d'administration — que le projet Soulié corrigeait sensiblement. Hélas ! le nouveau projet s'est davantage, sur ce point, inspiré du premier texte que du second.

Certes, rien n'est encore définitif. Une connaissance précise du danger qui les menace peut encore amener les organismes directement intéressés — groupements du personnel de la R.T.F., usagers, industries radio-électriques, sociétés d'auteurs, etc. — à agir énergiquement pour que la Radio-Télévision de l'Etat, c'est-à-dire de la Nation, ne devienne pas davantage encore celle du seul gouvernement, sous couvert d'un illusoire affranchissement.

SCANDALE

Après la mort d'un pape

● ***Que faisait le médecin du Pape pendant l'agonie du Souverain Pontife ? Il tournait clandestinement un film documentaire avec une caméra fournie par un magazine illustré.***

(De notre correspondant particulier.)

« J*E n'ai trahi personne. J'ai seulement suivi mon instinct. J'ai bon cœur, moi, je suis un homme paisible : je ne suis pas un vautour.* » C'est par ces paroles déconcertantes que le professeur Ricardo Galeazzi Lisi, médecin personnel de Pie XII, qu'il soignait depuis 1911, archiatre pontifical et directeur des services médicaux du Vatican, a réagi à l'indignation générale qu'a suscitée en Italie la publication par le quotidien romain « Il Tempo » (tendance de droite) de son « journal » relatant les dernières heures du Pape.

Le lendemain, le professeur donnait sa démission de toutes les fonctions qu'il exerçait au Vatican, y compris celles de médecin-major de la Garde Palatine, et faisait savoir qu'il comptait partir pour l'Amérique et y exercer sa profession d'oculiste.

Démission aussitôt acceptée et accompagnée par le Vatican de communiqués sévères sur la conduite du professeur Galeazzi Lisi.

La garde du Vatican a reçu l'ordre de lui interdire l'entrée de la Cité, mesure qui met dans une situation fort embarrassante le frère de l'ex-archiatre, architecte préféré de Pie XII qui dirige en ce moment les travaux d'aménagement dans l'enceinte du conclave.

(A. P.)

LE PROFESSEUR GALEAZZI-LISI.
« J'ai seulement suivi mon instinct. »

« UN COMMANDEMENT DE LA SCIENCE »

L'ordre des médecins s'est réuni lundi soir pour choisir entre les quatre sanctions prévues par les statuts à l'encontre des médecins coupables d'avoir enfreint les règles professionnelles. La décision a été remise. Le professeur a vingt jours pour prouver son innocence.

Aux protestations du professeur Galeazzi Lisi, qui affirme avoir rendu publics les détails de la mort de Pie XII de façon désintéressée, *« pour obéir, en réalité, à un commandement de la science »*, plusieurs journalistes romains opposent leur témoignage, affirmant avoir eu le loisir d'examiner un chèque de six millions de lires adressé au médecin du Pape par un grand hebdomadaire illustré parisien qui a publié une partie du texte du professeur.

Quelques heures à peine après le décès du Pape, un bruit circulait déjà dans les milieux de la presse : on racontait qu'un témoin des derniers moments du Souverain Pontife s'apprêtait à faire des révélations sensationnelles. On ajoutait que ce témoin avait non seulement noté tous les détails de l'agonie du Saint-Père, mais encore qu'il avait enregistré sur bande magnétique ses derniers mots, son dernier souffle, les râles de l'agonie. Et sur pellicule ses dernières images.

DETAILS TECHNIQUES

Quelques jours après, les faits confirmaient ces rumeurs incroyables. Le magazine milanais « Epoca » publiait une photo fort pénible du Pape en pyjama, avec une sonde gastrique qui sortait de la bouche. « Epoca » déclara tenir cette photo de « Paris-Match ». L'hebdomadaire « Gente » publia une autre photo non moins réaliste du Pape prise aussitôt après sa mort.

On apprit bientôt qu'un véritable documentaire cinématographique avait été tourné, qu'il avait été aussitôt expédié aux Etats-Unis par avion spécial et que la caméra avait été fournie au docteur Galeazzi Lisi par un grand magazine américain illustré.

Quant au témoignage du professeur Galeazzi Lisi, c'est une agence de presse qui l'offrit au quotidien « La Stampa ». Celui-ci en annonça la publication, puis, après lecture, y renonça.

« Il Tempo » l'accueillit. Avec une grande abondance de détails techniques, le médecin y raconte, heure par heure, la lutte désespérée du malade contre la mort.

S'agissant du moins illustre des patients, le récit n'en serait pas moins indécent et même passablement répugnant.

TOUTES LES PROTECTIONS

Loin de céder au scandale provoqué par cette publication, « Il Tempo » renchérissait, le jour suivant, en révélant, dans une lettre ouverte d'un de ses rédacteurs, que la dépouille du Pape conservée durant neuf jours à Saint-Pierre de Rome pour y être vénérée par les fidèles provoqua l'évanouissement par asphyxie de plu-

→

LA PUBLICITÉ PAIE...

mais elle exige de solides qualités humaines et professionnelles

- *Avez-vous à votre actif quelques années de travail et de recherches dans le domaine des arts graphiques ?*
- *Avez-vous une bonne expérience de la publicité ou, au contraire, travaillez-vous dans une autre branche des arts appliqués ?*
- *Vous sentez-vous capable d'apprendre à « penser » un problème publicitaire ?*
- *Etes-vous prêt à mettre votre expérience graphique, mais aussi votre intelligence, votre imagination, votre sens critique et votre persévérance au service des produits que vous aurez à vendre dans vos affiches, annonces, dépliants, etc. ?*
- *Avez-vous entre 20 et 30 ans ? Etes-vous libéré de vos obligations militaires ?*
- *Voulez-vous entrer dans l'une des plus grandes Agences de Publicité de Paris ?*

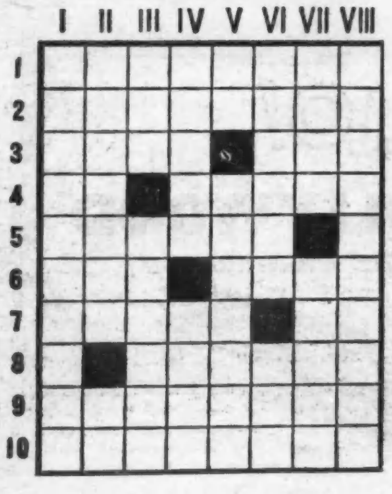
Si vous avez répondu « oui » à TOUTES questions, écrivez à l'**AGENCE THIBAUD** Direction Artistique, 42, rue La Boétie, Paris (8e) qui recherche des :

MAQUETTISTES-CONCEPTEURS DE 1er ORDRE

Dites qui vous êtes et ce que vous avez fait. Ne vous présentez pas avant convocation.

Mots croisés n° 158

HORIZONTALEMENT : 1. Son port est le fait de femmes, d'agents, d'écoliers. — 2. Où se règle la dépense. — 3. Se dresse sur le pont. Améliore la fine plus que la belle. — 4. N'est pas plus à cacher que le nu. Appliqué à un repas, ce qualificatif est à la fois rassurant et inquiétant. — 5. Pour avoir déménagé, est souvent mis dans l'impossibilité de déménager. — 6. Intéressent le démographe. Pas facile à infléchir. — 7. Ce que fait l'eau, le vent, le glacier. Désinence de villes hollandaises. — 8. Est assez proche de l'euphémisme. — 9. Ni hippique, ni équestre mais dans ce genre-là. — 10. Ce que font les meules et parfois les pneumatiques.



VERTICALEMENT : I. Assurée par maint parti, pendant les élections. — II. Préoccupation du stockeur ou du cambrioleur. Dans Chartres, mais ni dans Orléans, ni dans Etampes. — III. Répété, c'est un chien qui peut être venu d'Allemagne. Permet d'éviter la contagion. — IV. Accuse le coup. Etoile, par sa voix. — V. En épelant, département du Midi. Fis mal à la tête. — VI. Où les figures abondent. Marque la vive satisfaction de Paquita. — VII. L'une s'appelle papillon. Va dans la bouche du petit. — VIII. Il n'est pas sûr qu'il attire à son auteur des bénédictions effectives (orthographe correcte, mais abandonnée par le N.P.L.I.).

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	P	T	I	S	T	E
2	A	L	L	E	R	■	E	N
3	S	O	U	R	I	A	N	T
4	T	E	R	■	S	U	E	R
5	I	S	A	R	■	T	U	A
6	N	■	L	I	P	A	R	I
7	G	U	I	D	O	N	■	N
8	A	N	S	E	S	■	L	E
9	G	I	T	■	E	M	E	U
10	E	T	E	R	N	U	E	R

Solution du n° 157

en dix minutes

500 copies conformes de n'importe quel document

sur votre duplicateur

L'ELECTRO-REX transcrit n'importe quel document sur un stencil plastique. Plus de problème pour la réédition de brochures, imprimés, etc.

Sans spécialiste ni opération chimique, votre duplicateur s'en charge. La dépense totale dépasse à peine le prix du papier et la qualité permet la confusion avec l'original.

Demandez une documentation ou démonstration à

COLOS-REX-ROTARY
29-33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60

sieurs gardes d'honneur, l'embaumement ayant été mal réussi.

L'affaire a pris un retentissement d'autant plus grand que l'appétit du détail scandaleux est au moins aussi vif que la désapprobation.

Toutes les informations concernant la vie intérieure du Vatican, y compris les moins vérifiables, sont accueillies, colportées, exploitées.

La presse libérale et laïque fait d'ailleurs ressortir, non sans satisfaction, que le scandale n'a pas éclaté dans ses rangs mais précisément dans la presse qui jouissait des faveurs du Vatican.

Elle fait également remarquer que, mêlé à l'affaire Montesi, le professeur Galeazzi Lisi a bénéficié de toutes les protections nécessaires pour que son nom soit passé sous silence.

Aujourd'hui, l'homme est trop compromis, et trop dangereux. Le voilà donc jeté à la mer.

L'esclandre aura, semble-t-il, pour effet de provoquer de nombreuses mutations dans la structure bureaucratique de la secrétairerie d'Etat.

Il semble désormais certain que les trois neveux du Pape défunt seront invités à s'éloigner ; les trois jésuites allemands qui avaient libre accès aux appartements pontificaux également.

Le bruit selon lequel le retard de trois jours constaté dans la publication du testament aurait été provoqué par une initiative de la sœur Pasqualina qui aurait « retenu » le document, n'a pas été — et ne sera sans doute jamais —démenti ou confirmé.

Du scandale italien, on retiendra aussi que la presse, entreprise commerciale soumise aux lois de la concurrence, est ce que la font ses acheteurs.

S. BENELLI.

PUBLICITÉ

Ce n'est pas à vendre

● ***Moins de pudeur avec les prix, plus d'imagination dans le style. Ce sont les nouvelles consignes soviétiques.***

« ACHETEZ *des bijoux dans les bijouteries de l'Etat » — « La Compagnie d'assurances de l'Etat vend des assurances pour vos appareils ménagers »*, etc...

« *Les Soviétiques lisent de telles réclames avec stupeur et ennui* », s'est plant « Sovietskaïa Kultura », organe officiel du Ministère de la Culture, dans un récent article, qui fait écho à une campagne du ministère en faveur du renouvellement du style publicitaire national, qui devra être « *évocateur, varié et esthétique* ».

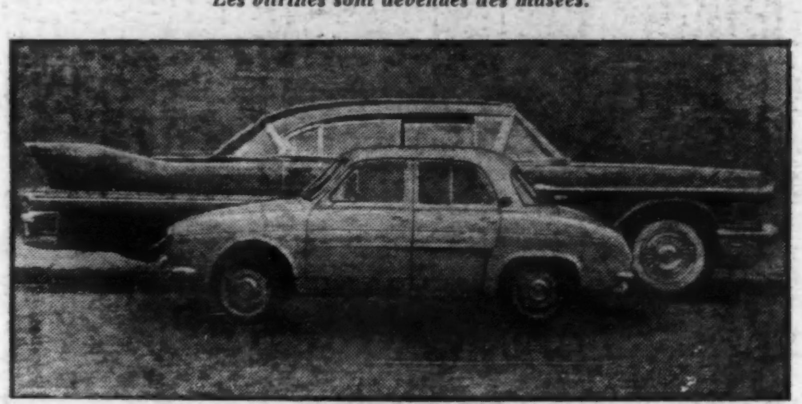
En attendant « Sovietskaïa Kultura » critique amèrement la trop grande « pudeur » des publicistes soviétiques en ce qui concerne les prix : « *Il faut souligner que dans la plupart des cas, la réclame publicitaire ne mentionne même pas le prix du produit, bien que ce point intéresse particulièrement le client.* »

Quant aux étalages, ils sont trop statiques et n'exposent rien que des pyramides de boîtes de conserve, ou restent inchangés d'année en année, ou — pire encore — ne correspondent plus à ce qu'il y a dans le magasin.

« *Vous tombez en arrêt devant un beau pardessus exposé dans une vitrine,* raconte l'auteur de l'article, *vous en aimez la coupe, la couleur et même le prix. Vous entrez et le vendeur vous dit : « Ce n'est pas à vendre. » Votre détermination vous conduit jusqu'au chef de rayon et au directeur du magasin, mais partout vous obtenez la même réponse :* « Les articles ne sont pas à vendre, ils sont seulement là pour être exposés. » *Ces vitrines sont devenues des musées* »

Toutefois, « Sovietskaïa Kultura » met en garde la nouvelle équipe publicitaire contre « *la publicité capitaliste* (style Madison Avenue), *bruyante et offensante, dont le seul but est de se débarrasser de la marchandise par n'importe quelle méthode.* »

PUBLICITÉ SOVIÉTIQUE.
Les vitrines sont devenues des musées.



DAUPHINE ET CADILLAC.
La petite est un signe extérieur de richesse.

AUTOMOBILE

Dauphine, go home !

● ***Pour la première fois de son histoire, la toute-puissante industrie automobile américaine est menacée, sur son propre sol, par la concurrence étrangère.***

POUR la première fois, en 1958, l'Amérique a exporté moins de voitures qu'elle n'en importait. En 1957, 65.000 Volkswagen (Allemagne) sont entrées aux Etats-Unis. Davantage en 1958. Renault vient ensuite avec 60.000 voitures, mais passera vraisemblablement à 90.000 en 1959, et bat déjà Volkswagen dans dix-sept Etats. Simca, enfin, a exporté 16.000 exemplaires de ses différents types entre le 1er janvier et le 1er octobre 1958.

Le chiffre total d'importation des voitures étrangères est passé de 16.000 en 1950 à 300.000 cette année.

L'hebdomadaire « Life » juge le phénomène suffisamment inquiétant pour lui consacrer un important article qu'il intitule « Volkswagen go home ! ».

Selon « Life », deux facteurs ont joué : l'attrait du produit étranger et la commodité de la voiture de petite taille.

La baisse dans l'industrie automobile ayant atteint 33 % alors qu'elle était seulement de 12,5 % pour l'ensemble de l'économie, les fabricants ont compris qu'il fallait effectuer un rétablissement aussi rapide que possible en faveur du snobisme actuel : la discrétion.

Ford et la General Motors sortiront de nouveaux modèles plus petits vers le début de 1960, dits « modèles compacts », c'est-à-dire de taille moyenne (4,50 m. de long ; presque le double de la longueur de l'Isetta).

La firme Studebaker-Packard lancera un modèle de ce genre dès novembre prochain.

L'American Motors fabrique déjà une voiture de 4,52 m. de long, la Rambler, et Chrysler résout le problème en acquérant des parts de la Simca française, dont elle importera les voitures aux U.S.A.

PETITE VOITURE : PROSPERITE

Des études de marchés ont été faites pour comprendre la nouvelle psychologie de l'automobiliste américain. Il serait faux de dire qu'il ne voit plus dans la voiture qu'un instrument utilitaire. *La ligne* compte toujours autant pour lui. Mais il souhaite qu'elle soit moins ostentatoire, et que son message soit à peu près :

> « *Je ne suis pas un nouveau riche. J'aime la discrétion et l'efficacité, non l'extravagance.* »

D'autre part, l'achat d'une petite voiture lui permet de consacrer plus d'argent à d'autres plaisirs — une piscine, un voyage en Europe, un canot automobile, ou même une seconde voiture — toutes choses qui ne peuvent qu'accroître son prestige.

La possession d'une petite voiture est devenue une preuve de bon goût et de non-conformisme, et comme elle laisse entendre que l'on en a une seconde, grande, au garage, elle est aussi un signe extérieur de richesse.

Toutefois, les spécialistes ne pensent pas que les petits modèles puissent un jour remplacer complètement le grand modèle classique adapté aux « longues distances » du continent américain. Le marché des voitures étrangères n'absorbera sans doute pas plus de 10 % de la clientèle américaine. La petite voiture ne sera vraiment populaire que dans les zones urbaines congestionnées et dans les régions très peuplées comme la Nouvelle-Angleterre. Elle ne fera jamais l'affaire du fermier du Middle West qui préfère une grosse voiture lorsqu'il doit faire 150 km. pour emmener sa famille au cinéma.

En fait, conclut « Life », le succès des voitures européennes traduit surtout un élargissement du goût américain dans tous les domaines. La nourriture, les vêtements, les produits étrangers deviennent aussi de plus en plus populaires, comme si le citoyen américain cherchait à s'émanciper, à se libérer de l'étiquette du chauvinisme (« Tout est mieux aux U.S.A. ») qui a contribué en grande partie à le rendre impopulaire à l'étranger.

PRÉHISTOIRE

36.000 ans de gagnés

● ***L'homme qui vivait il y a quarante mille ans est mieux connu que notre ancêtre vieux seulement de quatre mille ans. Un poète, Robert Ganzo, rétablit la situation.***

ON peut être poète et préhistorien... C'est ce que vient de démontrer Robert Ganzo qui, poète français parmi les meilleurs, bien que d'origine sud-américaine, a découvert récemment, en bordure du massif de Fontainebleau, après vingt-cinq ans de recherches, un atelier et un tumulus préhistoriques.

Certes, un peu partout dans cette région, il avait été relevé des pétrogryphes (1) gravés dans des abris et sur des roches. Mais, pour la première fois, toute une industrie du grès vient d'être, grâce à lui, mise au jour : elle serait l'œuvre du « Campignien des

(1) Signes gravés dans la pierre.

TAILLEURS
VOTRE RÉUSSITE
DÉPEND DE
VOTRE
ÉLÉGANCE
CHOISISSEZ
UNE DRAPERIE
Jeunesse
DE
LAJEUNESSE
SEULEMENT CHEZ LES MEILLEURS TAILLEURS

Pour votre ORGANISATION COMPTABLE
Kalamazoo
Une de nos solutions :
Gagner 70 % sur le temps consacré hier à l'établissement de la paye.
Votre résolution : Connaître
Kalamazoo
et adopter la solution
KALAMULTY
Sans engagement prenez dès aujourd'hui un rendez-vous :
AVRon 26-81 - Postes 46 ou 47
51, rue Emile-Zola
MONTREUIL (Seine)

forêts », notre ancêtre le plus proche de la préhistoire — quatre à cinq mille ans — celui qui a donné naissance à toute la civilisation d'Ile-de-France.

A quelques kilomètres d'Etréchy, à la sortie du petit village d'Aussères-sur-Villeneuve, une grotte minuscule est connue depuis vingt-cinq ans. Sur la voûte de cette cavité se trouvent des idéogrammes qui n'ont jamais pu encore être déchiffrés. Sans doute était-ce là le gîte du sorcier ou du grand-prêtre de la religion des druides.

DES DECHETS DE PAVES

A partir de cette grotte, Ganzo a cherché et trouvé. Il a trouvé, dans ce que les gens du pays appellent la « carrière », des pics, des tranchets, des pointes de javelots, des haches, des poignards, des couteaux, admirablement façonnés dans le grès, dont bientôt héritera le Musée de l'Homme. Ce que les incrédules nommaient il y a peu : « Des déchets de pavés » ! Dans cette même carrière, il a découvert un véritable mur. Il ne reste plus qu'à en trouver l'entrée : ce qui sera chose relativement rapide, le département de la Préhistoire de Fontainebleau ayant donné enfin à Ganzo et à sa femme l'autorisation de poursuivre les fouilles. Il s'agit d'un tumulus, sans doute l'un des plus anciens de cette époque et de la région.

Cette découverte est importante, car on connait mieux l'homme d'il y a quarante mille ans que celui qui est le plus proche de nous ! Or, à une cinquantaine de kilomètres de Paris, voilà que sont enfin relevées les traces tangibles de cet ancêtre de la préhistoire dont nous sommes directement issus...

INCIDENT

C.B.S. « superflue » à Moscou

● ***Staline est encore, pour les Russes, un personnage à manier avec ménagement. La chaîne de T.V. américaine C.B.S. vient d'en faire l'expérience.***

UN tyran vieillissant, mais raffiné, appelé Joseph Staline, vivait dans un palais surnommé le Kremlin. Ses courtisans — Malenkov, Molotov et Kroutchev — le haïssaient et jalousaient son pouvoir. Ils complotèrent sa mort ensemble — inutilement d'ailleurs : Staline eut une attaque et Kroutchev, impassible, refusa de se porter à son secours (gros plan).

Tel est le sujet de la pièce produite il y a un mois par la principale chaine de télévision américaine (C.B.S.) et qui devait se terminer au-delà du petit écran par un incident diplomatique.

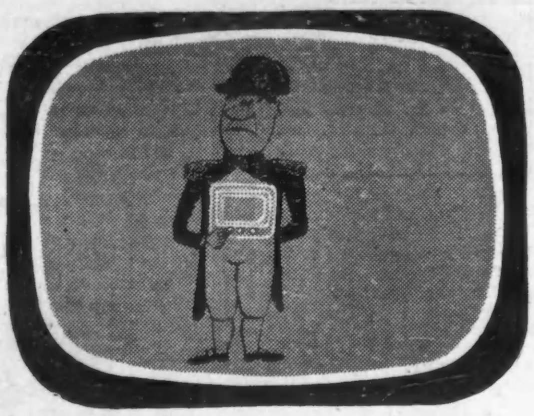
Bien que Staline, interprété par Melvyn Douglas, sortit du mélodrame assez dignement, en « grand homme » vieillissant, un critique du « New York Time », Jack Gould, estima que cette histoire de cape et d'épée insultait un gouvernement *« avec lequel ce pays maintenait — aussi tendues qu'elles soient — d'officielles relations diplomatiques »*. L'ambassadeur soviétique aux U.S.A., M. Menchikov, malgré sa cordialité habituelle, confirma ce point de vue en déclarant que la pièce *« calomniait honteusement l'Union Soviétique... et était incompatible avec les usages internationaux »*. Il envoya une protestation au Département d'Etat, où elle resta « en attente ». Mais, la semaine dernière, les Soviétiques informèrent la C.B.S. que leur succursale de Moscou était devenue « superflue » ainsi que la présence de leurs correspondants.

La moralité de cette pièce à rebondissements a été donnée par Sig Mickelson, vice-président de la C.B.S.: *« Le préjudice est moins grand pour la C.B.S. qu'il ne l'est pour le public américain, qui sera privé, une fois de plus, d'informations de première main. »*

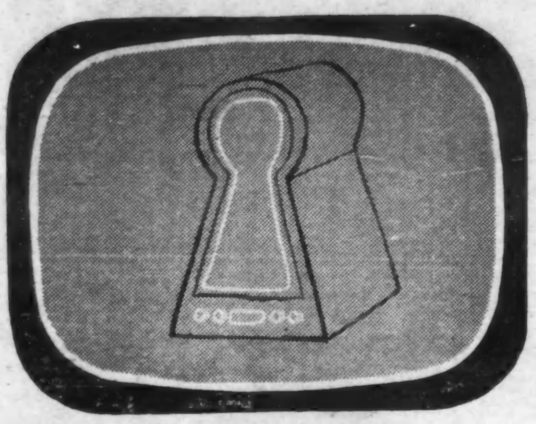
GANTS TETINES COLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

TÉLÉ-SINÉ

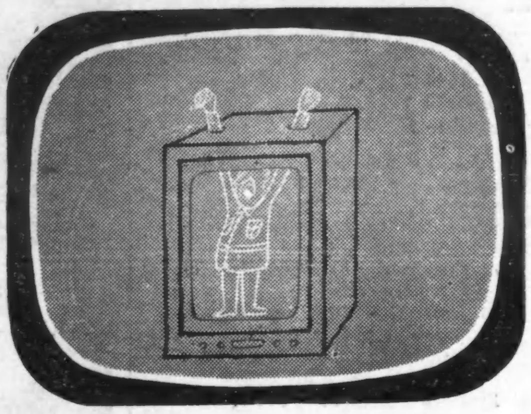
C'est en constatant combien la haute taille du général de Gaulle s'accommodait mal de la forme horizontale de l'écran T.V. que Pierre Tchernia et Robert Rocca, producteurs de « La Boîte à Sel », ont eu l'idée de demander à Siné d'étudier une série d'écrans mieux adaptés à certains genres d'émissions, de même qu'à certaines catégories de téléspectateurs. Ce n'est pas la première fois que Tchernia et Rocca font appel à un dessinateur humoriste pour illustrer leur émission. Peynet, Bellus, Barberousse et d'autres, avaient déjà mis leur crayon au service de « La Boîte à Sel ».



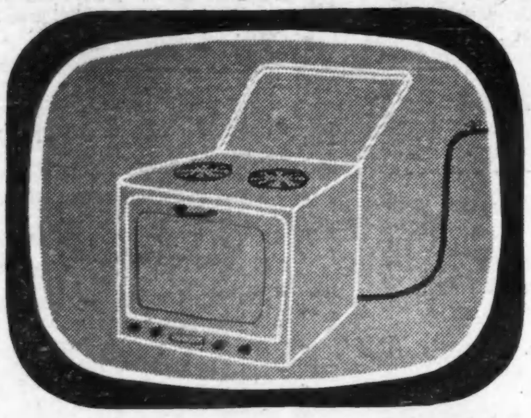
Pour émissions historiques.



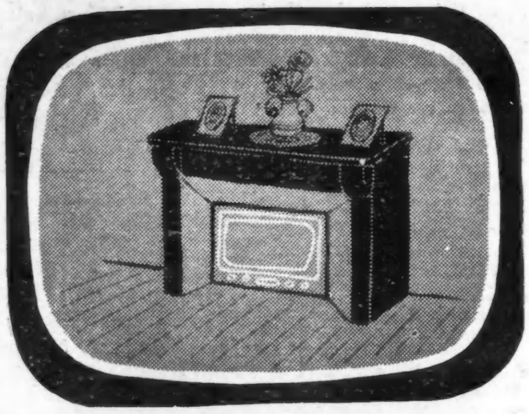
Pour films osés.



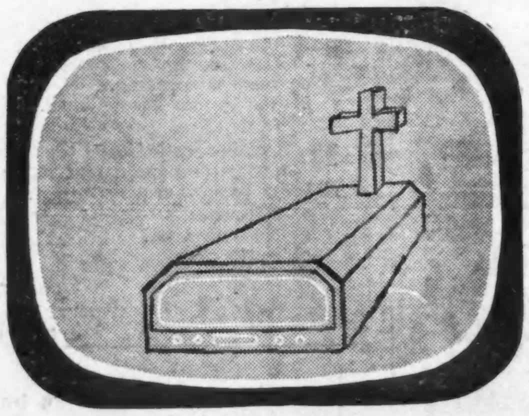
Pour discours politiques.



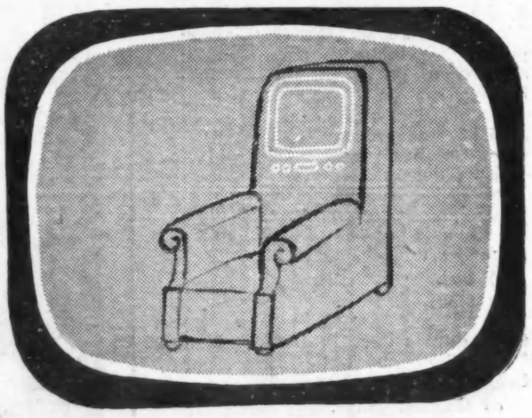
Pour émissions culinaires.



Pour émissions coin du feu.



En direct du Père-Lachaise.



Pour ceux qui ne l'aiment pas.

Jean VETEMENTS DE LUXE POUR HOMMES
2, rue Léopold-Robert, PARIS-14
(angle 122, boulevard du Montparnasse)
ODE. 52-13

LES MURS QUI PARLENT

Les habitants du pays n'avaient exploré qu'imparfaitement, à la lueur d'un éclairage de fortune, les cavernes de Montbajac, en Dordogne. Un groupe de spéléologues mieux équipé, vient d'y découvrir des vestiges précieux et d'une extraordinaire vérité, en s'éclairant avec des boîtiers Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

AFFAIRE DE PREMIER ORDRE

A céder, luxueux magasin (16e arrond.) donnant sur deux rues. Installation ultra-moderne. Emplacement exceptionnel. Intermédiaire s'abstenir.
Ecrire n° 2190 « L'EXPRESS », 29, rue de Marignan, Paris-8e

Connaissez-vous l'histoire de la papauté ?

Il y a dans le monde 484 millions de catholiques, c'est-à-dire 17,7 % de la population du globe.

Mais on peut avoir étudié les évangiles, et même les pratiquer, sans connaître l'histoire de la papauté.

Le successeur de Pie XII sera le 268e Pape à accéder au trône de saint Pierre. Essayez de répondre à 24 questions sur ses prédécesseurs.

1. Chaque pape choisit le prénom qu'il portera après son élection. Parmi la liste de ces prénoms, quels sont ceux qui n'ont pas été portés par des papes :
- *a)* Paul.
- *b)* Jules.
- *c)* Victor.
- *d)* Côme.
- *e)* Jacques.
- *f)* Innocent.
- *g)* Calixte.

2. **La résidence actuelle du pape est l'Etat du Vatican. Depuis quand celui-ci en est-il le souverain ?**
- *a)* **1848 ?**
- *b)* **1870 ?**
- *c)* **1929 ?**

3. Dans l'Eglise, certaines assemblées sont appelées à jouer un rôle sous l'autorité du pape. Pouvez-vous rendre à chaque assemblée sa définition :
- *a)* Conclave. *b)* Concile. *c)* Consistoire.
- 1) Assemblée des cardinaux présidée par le pape.
- 2) Assemblée des cardinaux après la mort du pape.
- 3) Rassemblement d'évêques et de théologiens.

4. **Tous ces saints ont été canonisés par Pie XII au cours de son pontificat, sauf deux. Lesquels ?**
- *a)* **Grignon de Montfort.**
- *b)* **Angèle Mérici.**
- *c)* **Maria Goretti.**
- *d)* **Jean Berchmans.**
- *e)* **Pierre Chanel.**

5. Dans l'histoire de l'Eglise, trois conciles ont eu une importance capitale. En quelle année se sont-ils tenus ?
- *a)* Concile de Trente.
- *b)* Concile du Vatican.
- *c)* Concile de Nicée.
- 1) 1869.
- 2) 325.
- 3) 1545.

6. Un ordre religieux a encouru la condamnation d'un pape. Lequel ?
- *a)* Dominicains.
- *b)* Jésuites.
- *c)* Maristes.

7. Le concordat qui unissait la France au Vatican depuis Napoléon a été rompu sous l'impulsion d'un président du Conseil. Lequel ?
- *a)* Waldeck-Rousseau.
- *b)* Clemenceau.
- *c)* Combes.
- *d)* Thiers.

8. **Malgré ses nombreuses obligations, le pape est-il tenu de dire sa messe tous les matins ?**
- *a)* **Oui.**
- *b)* **Non.**

9. **A quel souverain l'humiliation de Canossa fut-elle infligée par Grégoire VII ?**
- *a)* Charles Quint.
- *b)* François Ier.
- *c)* Henri IV.

10. **Quel fut l'objet de chacune de ces bulles :**
- 1) *Uni Genitus.*
- 2) *Unam Sanctam.*
- 3) *Rerum novarum.*
- 4) *Pascendi.*
- *a)* Rapports du spirituel et du temporel.
- *b)* Condamnation du modernisme.
- *c)* Condamnation du jansénisme.
- *d)* La condition ouvrière.

11. **Quel est le pape qui a sacré Napoléon empereur le 2 décembre 1804 ?**
a) Pie IX ; *b)* Benoît XIV ; *c)* Pie VII.

12. **Quel est le premier souverain qui ait choisi le christianisme comme religion d'Etat ?**
- *a)* Saint Louis.
- *b)* Joseph II.
- *c)* Constantin.

13. Au Vatican, le service d'ordre est assuré par les gardes suisses; ils portent encore le costume créé pour eux par un peintre célèbre :
- *a)* Raphaël.
- *b)* Michel-Ange.
- *c)* Léonard de Vinci.

14. Lequel de ces dignitaires de l'Eglise appelle-t-on le pape noir ?
- *a)* Le confesseur du pape.
- *b)* Le doyen des évêques d'Afrique.
- *c)* Le général des jésuites.

15. **En quel siècle les papes se sont-ils installés en Avignon ?**
- *a)* XIIIe.
- *b)* XIVe.
- *c)* XVe.

16. **Quand dit-on qu'un pape parle *ex cathedra* ?**
- *a)* **Quand il parle hors de Rome.**
- *b)* **Quand il parle du haut de la chaire de Saint-Pierre.**
- *c)* **Quand il parle comme chef de l'Eglise universelle.**

17. **Parmi tous ces pays, un seul n'a pas de cardinal. Lequel ?**
- *a)* Chine.
- *b)* Yougoslavie.
- *c)* Angleterre.
- *d)* Irlande.
- *e)* Equateur.

18. Tous ces titres sont portés traditionnellement par les papes, sauf un.
- *a)* Evêque universel.
- *b)* Successeur de saint Pierre.
- *c)* Gardien de la chrétienté.
- *d)* Pasteur suprême.
- *e)* Vicaire de Jésus-Christ.

19. **Certains catholiques de rite oriental reconnaissent l'autorité du pape. Lesquels ?**
- *a)* **Maronites.**
- *b)* **Monophysites.**
- *c)* **Nestoriens.**
- *d)* **Melchites.**

20. Ces quatre papes — Silvère, Léon VIII, Jean X et Grégoire XII — ont un point commun. Ont-ils :
- *a)* Eté assassinés ?
- *b)* Résidé hors de Rome ?
- *c)* Eté canonisés ?
- *d)* Abdiqué au cours de leur pontificat ?

21. **Deux des représentants de la célèbre famille des Borgia ont été papes. Lesquels ?**
- *a)* **Jean.**
- *b)* **Rodrigue.**
- *c)* **Geoffroy.**
- *d)* **César.**
- *e)* **Alphonse.**

22. Quelles sont, dans la cité du Vatican, les fonctions de chacun de ces dignitaires ?
- *a)* Camerlingue.
- *b)* Camérier.
- *c)* Grand Official.
- 1) Officier de la Chambre du pape.
- 2) Juge ecclésiastique.
- 3) Cardinal qui administre l'Eglise pendant la vacance du Saint-Siège.

23. Qu'est-ce que la mule du pape ?
- *a)* Sa monture.
- *b)* Son sceau.
- *c)* Sa chaussure.

24. **Pie XII proclamait en 1950 un dogme fort important qui souleva de violentes polémiques. S'agissait-il de :**
- *a)* **L'Immaculée Conception.**
- *b)* **L'Assomption.**
- *c)* **L'infaillibilité pontificale.**

RÉSULTATS

1) d et e.	13) b.
2) a.	14) c.
3) a.2 — b.3 — c.1.	15) c.
4) b et d.	16) c.
5) a.3 — b.1 — c.2.	17) c.
6) b.	18) c.
7) c.	19) a et d.
8) b.	20) d.
9) c.	21) b et e.
10) 1.c — 2.a — 3.d — 4.b.	22) 1.c — 2.a — 3.b.
11) c	23) c.
12) c.	24) b.

L'EMBARRAS DU CHOIX

THEATRE

● *Robert Kanters a vu pour vous :*

BAJAZET, de Jean Racine : mort d'une tragédie, naissance d'une tragédienne. Une Roxane sans vérité et sans noblesse, un Bajazet-Scapin, un Osmin qui a une voix de bronze et joue comme une cloche... Mais une Atalide sincère et belle, qui donne à chaque vers du rôle sa musique, sa chaleur, son émotion : c'est Mlle Francine Bergé. (*Au Studio des Champs-Elysées, le mardi.*)

JE DEMANDE JUSTICE, de Max Baumann (en yiddish) : en 1692 à Hambourg, à force de persévérance et de courage, une femme juive arrive à confondre les assassins de son mari, malgré l'antisémitisme actif du milieu social. Ce fait divers édifiant semble découpé en quatre petits actes, qui sont joués avec conviction et émotion par Mme Ida Kaminska et sa troupe du Théâtre juif de Varsovie. (*Au théâtre Sarah-Bernhardt.*)

FAUST, de Gœthe, traduction de M. Pierre Sabatier, illustrations symphoniques d'Emmanuel Bondeville : la traduction de M. Sabatier ne fait pas oublier celle de Gérard de Nerval, ni la musique de M. Bondeville celle de Gounod. M. Davy joue pourtant comme s'il était à l'Opéra-Comique et M. Mauclair compose un Méphisto d'opérette ; entre les deux, Mme Madeleine Ozeray récite avec émotion et maladresse le rôle de Marguerite. Le Théâtre d'Aujourd'hui deviendrait-il lui aussi un garage, et pour quelles voitures ? (*Au Théâtre d'Aujourd'hui.*)

OPERA

● *Antoine Goléa a vu pour vous :*

SALOMÉ : c'est un superbe combat de fauves. Sur scène, un lion déchu (Hérode : Ramon Vinay), plein de grandeur dans sa déchéance, et une petite tigresse, un puma, un jaguar (Salomé : Jane Rhodes), autrement dit : une jeune fille qui a la révélation du désir, de la volupté, et qui en meurt. C'est la première fois, depuis très longtemps, que nous voyons la véritable Salomé, qui est tout autre chose que la fille de joie qu'on en fait d'habitude.

Vocalement et musicalement, c'est parfait. Dans la fosse le dompteur (André Cluytens) endigue le torrent orchestral de Strauss juste assez pour empêcher que les fauves ne périssent noyés.

CINEMA

● *Denis Vincent a vu pour vous :*

LE MIROIR A DEUX FACES : André Cayatte est un réalisateur ambitieux dont l'œuvre n'est jamais indifférente. (« Avant le déluge », « Justice est faite »). Avec « Le Miroir à deux faces », il a tenté de traiter le traumatisme qu'impose à un couple jusque-là uni la beauté soudain acquise par la femme à la suite d'une opération.

Si le film n'est pas tout à fait réussi, c'est sans doute parce qu'un tel sujet en comportait forcément deux : la relation d'une femme avec son physique, et la relation d'un homme avec une femme qui soudain lui devient supérieure. Ici par la beauté... Mais cela aurait pu être par le succès professionnel.

Or, si le second sujet est fort bien traité, le premier l'est moins et c'est celui qu'injustement peut-être on retient parce qu'il occupe la fin du film.

Bourvil est étonnant dans le rôle du mari médiocre, résolu à le demeurer, et affolé jusqu'au meurtre par la transformation de sa femme. Michèle Morgan a réussi une performance remarquable. C'est moins le maquillage auquel elle s'est soumise qui en fait une « laide » que la conscience qu'elle semble avoir de sa disgrâce. Elle est d'ailleurs, curieusement, presque plus attirante laide que belle. Laide, elle est un être humain, tandis que le scénario l'enferme, à la fin, dans la convention de la beauté « mécanique » pour placard publicitaire du type : « *Personne ne la regardait. Depuis qu'elle emploie la brillantine X..., tous les hommes sont fous d'elle.* »

En bref, un film intéressant qui laisse insatisfait. (*Biarritz, Gaumont, Richelieu, Madeleine.*)

● *Michèle Manceaux a vu pour vous :*

UN CERTAIN SOURIRE : une petite poupée teinte empâtée dans une mousseline promène un œil de veau sur une campagne austère pendant qu'un récitatif tente d'expliquer que le personnage pense. Décidément, les romans de Sagan se traduisent mal au cinéma (en tout cas dans le cinéma américain). Que reste-t-il d' « Un certain sourire » ? Un titre ? Pas même, puisque la chanson du film donne le ton : « *Un sourire si gai, qui semble vous dire : chéri, aimez-moi* ». Tout est à l'avenant : la prodigieuse inexistence des dialogues, récités avec l'accent français (Christine Carrère) ou avec l'accent italien (Rossano Brazzi), la sottise de l'héroïne (« *Mon Dieu, il m'a embrassée !* », « *Je n'ai jamais vu la mer* »), l'idée saugrenue d'avoir imaginé un seul instant que Rossano Brazzi et Bradford Dillman pourraient interpréter des rôles de Français un peu torturés. Conclusion édifiante avec rictus de douleur et *mea culpa*. Le tour est joué. Mais avoir transformé un roman qui passait pour pervers en cette bluette pleurnicharde, c'est quand même un tour de force. (*Normandie, Rex, Moulin-Rouge.*)

MALVA : un désespérant film russe. Où en est la production soviétique ? A « Quand passent les cigognes » ou à « Malva » ? Souhaitons que, même en Russie, l'odyssée de cette pêcheuse-pécheresse troublant le pauvres bougres de matelots sur les bords de la Caspienne, en Agfa-color bleuâtre, n'ait pas été follement appréciée. (*Studio* 43.)

MADAME ET SON AUTO : vous pouvez y emmener les enfants sans vous ennuyer vous-mêmes. Mention spéciale à Sophie Desmarets, conductrice myope et bavarde. L'agent le plus cruel lui enlèverait ses contraventions. (*Paris, Berlitz, Wepler.*)

● *Si vous ne les avez pas encore vus.*

EN CAS DE MALHEUR : Bardot-Gabin, couple de la fatalité, dans une histoire solide et sale de Simenon, merveilleusement adaptée par Aurenche et Bost. (*Colisée, Marivaux.*)

RÊVES DE FEMMES : un univers féminin dans lequel Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Agriculteurs*).

LES TRICHEURS : Surboums et Jaguar: Carné décrit le mal du siècle « 1958 ». (*Marignan, Français*).

L'OPÉRA DE QUAT'SOUS : Florelle chante la musique de Kurt Weill dans la célèbre pièce de Bertolt Brecht (*Champollion*).

ARRÊT D'AUTOBUS : Marilyn trouble même les frustes cow-boys (*Studio Raspail*).

DERRIÈRE LE MIROIR : l'analyse clinique de l'ambition par Nicholas Ray (*Pagode*).

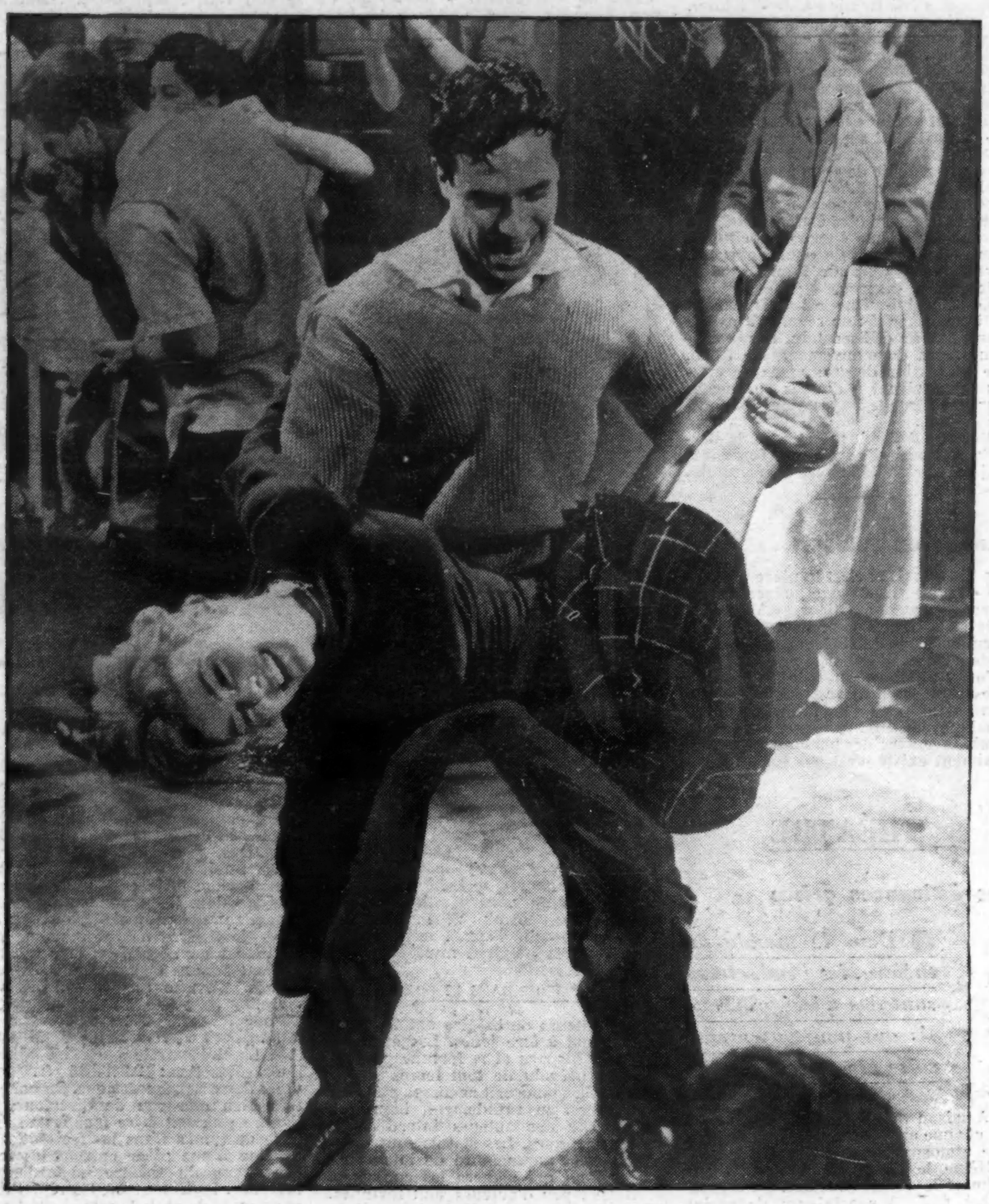
LA GRANDE ILLUSION : Jean Renoir a réalisé il y a vingt-deux ans ce message de fraternité. Il faut l'avoir entendu. (*Studio Publicis.*)

LE CRIME DE M. LANGE : un jeu de dupes. Renoir aide M. Lange à changer d'identité. (*Cinéma d'essai Caumartin.*)

JOUR DE COLÈRE (Dies irae) et la PASSION DE JEANNE D'ARC : Deux films de Dreyer, chefs-d'œuvre du cinéma débutant. (*Ursulines*).

MON ONCLE : Tati fait en pointillé la satire du modernisme. (*Saint-Lazare-Pasquier, Rio Opéra.*)

LE DICTATEUR : Hitler, Mussolini, Goering et la dictature vus par Chaplin. (*Studio 28, Quartier Latin*).



CHRISTINE CARRÈRE ET BRADFORD DILLMAN DANS « UN CERTAIN SOURIRE »
Il ne reste même pas le titre.

Le Ranelagh
5, rue des Vignes - AUT. 64-44
L'AIGLE A DEUX TÊTES
Un film de Jean COCTEAU
EDWIGE FEUILLERE - JEAN MARAIS

NOUVEAUTES
Vendredi première représentation
AM STRAM GRAM
d'André ROUSSIN

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin ODE. 81-50
Un autre chef-d'œuvre de
JEAN RENOIR
LE CRIME DE Mr LANGE
et
Les Charmes de l'Existence
de
JEAN GREMILLON

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

LA SEMAINE

Un inédit d'Eisenstein

LES « meilleurs films de tous les temps » ont été présentés pour la clôture de l'Expo de Bruxelles. Parmi ces chefs-d'œuvre d'anthologie, un inédit : le deuxième épisode d' « Ivan le Terrible » d'Eisenstein.

Terminé en 1945, le film n'avait jamais été projeté. Nulle part — même pas en Russie. En septembre 1946, Eisenstein avait été sévèrement critiqué par le Comité central du parti communiste et accusé de déviationnisme et « falsification » de l'histoire. On lui avait également reproché d'avoir succombé au péché de « formalisme ». Eisenstein battit alors sa coulpe en public sous la forme d'une lettre ouverte au comité admettant le bien-fondé de ces critiques, disant qu'il avait oublié « les grandes idées », que son art était supposé servir.

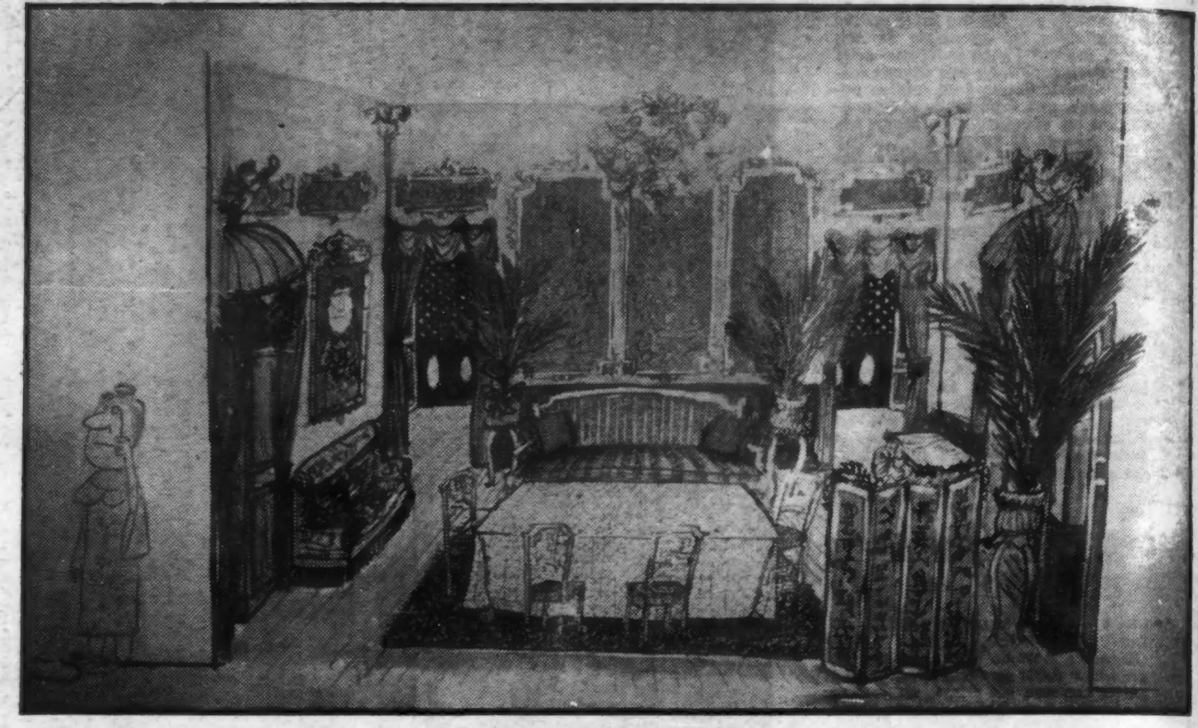
Douze ans après, en voyant le film, il est assez facile de comprendre pourquoi il fut interdit. « Ivan » première époque était une apologie de Joseph Staline ; les symboles étaient évidents. « Ivan » deuxième époque dépeint un homme torturé par le doute, névrosé, hystérique. La grande figure sage et paternelle a disparu.

Le film lui-même est bizarrement statique et haché ; on reconnaît mal le grand souffle d'Eisenstein. Pas d'extérieurs, pas de mouvements de foule, une succession de gros plans de visages qui arrivent à donner au spectateur une étrange impression de claustrophobie...

Document fascinant et raté, le dernier épisode d'« Ivan le Terrible » n'ajoutera rien à la gloire d'Eisenstein.

Fémina en musique

« LE Chinois », c'est la pièce de Brillet et Grédy que présentera la semaine prochaine Georges Vitaly au théâtre La Bruyère, mais c'est aussi le premier décor de Siné, caricature d'un restaurant célèbre par le prix littéraire qu'on y attribue. Au « Chinois », Jacques Dufilho en travesti sera la présidente d'un jury de Prix Fémina mis en musique par Michel Emer. Toute ressemblance avec des personnages ayant vraiment existé n'est pas fortuite.



DÉCOR POUR « LE CHINOIS »
Toute ressemblance n'est pas fortuite.

THÉÂTRE

Les éminences grises

● *Dans le monde du théâtre, les producteurs sont des « irréguliers ». Ils ont pourtant monté seize pièces cette année.*

LA saison théâtrale a débuté, comme chaque année depuis huit ans, dans une atmosphère de crise.

Même le Salon de l'Auto n'a pas colmaté le déficit constant. On a enregistré 600.000 spectateurs de moins que l'an dernier pendant la même période.

Trois pièces sont pourtant assurées d'un énorme succès : « La Bonne Soupe », 7.665.100 francs pour douze représentations ; « Lucy Crown », 15.700.400 francs pour vingt-quatre représentations ; et « Père », 11 millions 504.600 francs pour trente-cinq représentations.

Depuis l'ouverture de la saison, ont déjà signé leur arrêt de mort : « Ridi-dine », 1.685.400 francs pour vingt-huit représentations ; « La Tour d'Ivoire », 629.500 francs pour quatorze représentations ; « De passage à Paris », 706.600 francs pour trente-trois représentations ; « Mourir au soleil », 27.700 francs pour six représentations.

Sur quarante-deux pièces jouées actuellement dans les théâtres parisiens, seize ont été « montées » par des producteurs. Les créations les plus importantes de la rentrée : « La Hobereaute », « Lucy Crown », « Douze hommes en colère » et « Deux sur une balançoire », ont été financées par des producteurs. Le mot est devenu à la mode. Le personnage demeure un « irrégulier » toléré, mais non reconnu, sans existence légale, sans statut. La Société des auteurs les ignore. Les directeurs de théâtre les sollicitent, mais préféreraient maintenir dans l'ombre ces symboles de leur mauvaise conscience.

« *Si tous les directeurs de théâtre étaient des Barsacq (Atelier), des Deutsch (Nouveautés) ou des Julien (Sarah-Bernhardt), le théâtre n'aurait pas besoin de nous* », dit l'un des producteurs, Frank Vogel. Mais le théâtre a besoin d'eux. Pourquoi ? Et que font ces hommes mystérieux ?

LE GENIE DANS LE PORTEFEUILLE

Les auteurs de théâtre ont toujours eu du mal à être joués. Les mécènes ont vite disparu et la fortune personnelle a prévalu de tout temps sur le talent. Un manuscrit accompagné d'un chèque est lu rapidement, bien que la Société des auteurs interdise de telles pratiques. Les statuts sont tournés : c'est un membre de la famille ou un ami qui signera les contrats...

Hélas ! peu d'auteurs sont fortunés. C'est donc la nécessité qui a créé le producteur. Très peu de directeurs de théâtre ont les moyens de financer entièrement une pièce. Un insuccès ou un « four » obligerait la plupart d'entre eux à mettre la clé sous le paillasson.

A ne pas confondre avec le mécène, l'ami dévoué recherché de tous qui participe financièrement à la création d'une pièce en laissant tout pouvoir au directeur de théâtre, le producteur, lui, choisit une pièce, un metteur en scène, des acteurs et finance entièrement un spectacle. Il remplace en fait le directeur de théâtre dans ses fonctions véritables et ne lui laisse que les apparences.

SOUS-LOCATION INTERDITE

Les traités de la Société des auteurs stipulent que toute sous-location doit être soumise à l'autorisation préalable du bureau d'administration. Les directeurs de théâtre qui cherchent un secours financier ne sont pas condamnés. En revanche, s'ils ne prennent aucun risque et gagnent de l'argent d'un bout de l'année à l'autre, en sous-louant leur salle, ils risquent de se voir retirer leur licence. Mais aucune cependant n'a jamais été reprise.

Or, ce qu'on appelle en jargon de métier « le garage » est un véritable « parasitisme ». Certains directeurs sous-louent leurs salles jusqu'à 120.000 francs par jour, grevant ainsi l'exploitation théâtrale de charges supplémentaires.

La Société des auteurs permet l'association, mais condamne donc la sous-location. Cette condamnation est cependant platonique. Certains directeurs de théâtre ne lisent même pas les pièces montées dans leur théâtre. Ils sont connus de tous, mais ils sont tolérés. C'est le théâtre qui les fait vivre.

Pour financer « La chatte sur un toit brûlant », il a fallu 35 millions, et « La Hobereaute » a exigé 15 millions. Recettes : 2.246.800 fr. pour vingt-deux représentations. On conçoit très bien que peu de directeurs de théâtre puissent faire face à une telle mise de fonds. Dans les frais de production d'une pièce entrent les frais quotidiens du théâtre en ordre de marche : le décorateur, les répétitions et un mois de cachets pour les acteurs, les costumes, le metteur en scène, la publicité, etc.

(L'auteur, lui, est entièrement dépendant du succès. Il perçoit — et ses droits sont à la fois incessibles et invariables — 12 % de la recette quotidienne.)

QUINZE PIECES CETTE ANNEE

C'est pourquoi « L'heure éblouissante » et « Sud » ont été montés par la S.P.F. (Spectacles et productions de France), créée en 1950 par Pierre Lazareff, Hervé Mille, Marcel Karsenty et Jo Brandel. « Kean » a été monté par André Bernheim. Et quatre des plus importants producteurs de théâtre, Lars Schmidt, Janine d'Almeida, André Rothschild et Frank Vogel ont monté jusqu'à présent vingt et une pièces. Cette année, ils en produiront quinze.

Les directeurs de théâtre respirent. Ils peuvent pontifier, faire des déclarations aux « avant-premières », mettre leur nom sur les programmes et les affiches... Et pourtant, à l'époque ils ont tous refusé « Patate » !... Janine d'Almeida rencontra un jour Marcel Achard à Monte-Carlo et lui demanda une pièce. Celui-ci lui proposa « Patate ». Enthousiasmée, la productrice acheta 500.000 francs le droit de monter la pièce et commença alors la tournée des théâtres parisiens. Successivement, les Ambassadeurs, les Bouffes-Parisiens, l'Athénée refusèrent la pièce. De tous côtés, on lui répétait : « *Marcel Achard est fini, usé ; il a dit tout ce qu'il avait à dire.* » A.-M. Julien trouva « Patate » excellente, mais ce n'était pas une pièce pour Sarah-Bernhardt. Pierre Dux se passionna alors et la fit accepter par Mary Morgan, directrice du Théâtre Saint-Georges. Mais celle-ci, prudente, prit la précaution d'envisager déjà une création à monter trois mois plus tard.

Et pourtant, « Patate » a fait, en tout, une recette de 151 millions.

Le bilan de l'activité des producteurs est indiscutablement positif, sur le plan financier en tout cas, en dépit de quelques erreurs.

Voici ce bilan :

● LARS SCHMIDT : Jusqu'à la saison 58 - 59 : « La chatte sur un toit brûlant », « Le journal d'Anne Frank », « Britannicus ». — Saison 58-59 : « Deux sur une balançoire », « Douze hommes en colère », « La Hobereaute », « West Side Story », « The Time of Your Life », « Suddenly Last Summer ».

● JANINE D'ALMEIDA : Jusqu'à la saison 58-59 : « Patate », « Il pleut, bergère », « Les pas perdus », « Oscar », « Romanoff et Juliette », « Némo ». — Saison 58-59 : « Les visions de Simone Machard », « Laurette ou l'amour volé », « Front Page », « Les robots ».

● ANDRÉ ROTHSCHILD : Jusqu'à la saison 58-59 : « L'amour des quatre colonels », « Les sorcières de Salem », « Juanito », de Pierre Humblot, « Thé et sympathie », « Jules », de Bréal, « La famille Arlequin », de Santelli, « Vu du pont », « Les pigeons de Venise ». — Saison 58-59 : « Mourir au soleil », « La nuit du sept », « Nu au violon ».

● FRANK VOGEL : Jusqu'a la saison 58-59 : « La lune est bleue », « Trois souris aveugles », « L'homme qui a perdu ses clefs », « L'oncle Otto ». — Saison 58-59 : « J'appartiens à Zozo ».

Cabarets Dancings

CLUB CH. ELYSEES Orch. O. CALLE LE SENECHAL
Thé t. l. jours. Soir. mercr., jeudi, vendr., sam. dim.

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P. Louis-Guérin & Fraday

MOCAMBO **** 12, r. Marignan ELY. 58-64 Diner-Spectacle
ROGER NICOLAS

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie - BAL.00-33
Catalogue sur demande contre 50 francs

JAZZ

Duke Ellington en France

On l'annonçait tous les six mois depuis quelques années, mais, cette fois, c'est vrai, confirmé, officiel : Duke Ellington et son orchestre seront à Paris la semaine prochaine. Deux concerts sont prévus au Palais de Chaillot, le 28 octobre à 18 heures et à 21 heures 30 ; deux autres, le lendemain, aux mêmes heures, à l'Alhambra-Maurice Chevalier.

Le public français n'a jamais eu de chance avec Duke Ellington. S'il est pourtant un pays où sa grandeur est reconnue, c'est bien le nôtre. Il est, avec Louis Armstrong et Charlie Parker, l'un des trois musiciens de jazz auxquels la jeune critique, très avare d'un qualificatif gaspillé avant elle, accorde unanimement, du « génie ».

Il y a eu des hauts et des bas dans l'œuvre de Duke Ellington, et c'est naturel chez un musicien de cette sorte, qui est avant tout un chercheur, un explorateur. Or, le hasard a presque toujours voulu que ce fût en période de baisse que Duke Ellington entreprit la traversée de l'Atlantique.

QUE DU FEU

Une exception peut-être : sa première venue, en 1933. L'orchestre était alors à l'un de ses sommets. Mais le public, en dehors des quelques « jazz-fans » du « Hot-Club de France », n'était pas préparé. Trois concerts eurent lieu, en juillet, à Pleyel, comme à la sauvette. Ce fut un franc succès. « Mais, écrit un journaliste de l'époque, la majeure partie du public n'y comprenait pas grand-chose. Ils applaudissaient à n'en plus finir chaque improvisation des quinze admirables artistes, détruisant ainsi les rentrées du piano et de l'orchestre entier, refusant, pour une satisfaction passagère, la longue et continue volupté que procure le développement, la construction, la vie même d'un morceau de « hot-jazz ». Ils applaudissaient la « bande » d'Ellington, comme on applaudit au cirque une bande d'acrobates. » Bref, comme concluait tristement Hugues Panassié : « Un orchestre hot est venu à Paris, mais le public n'y a vu que du feu. »

Duke Ellington revint, une deuxième fois, en 1939. La situation était différente. En six ans, le jazz français s'était organisé, l'éducation du public avait progressé. La réception offerte par le « Hot-Club de France » à une gloire désormais consacrée dans le monde entier fut, pour la petite phalange de convaincus qui l'organisa, une revanche éclatante. Mais c'est un fait aussi qu'à la veille de la guerre, Duke Ellington était en train de perdre la suprématie qu'il avait exercée jusqu'alors dans le domaine du grand orchestre. Pour tous les amateurs éclairés qui suivaient par le disque les réalisations d'un Jimmy Lunceford ou d'un Count Basie, son étoile pâlissait. « Je me souviens, écrira Charles Delaunay, de la déception que j'éprouvai en 1939. L'orchestre n'était sans doute pas dans sa meilleure forme, ou peut-être en attendais-je trop, encore sous le choc psychologique que nous donna sa première apparition en 1933. »

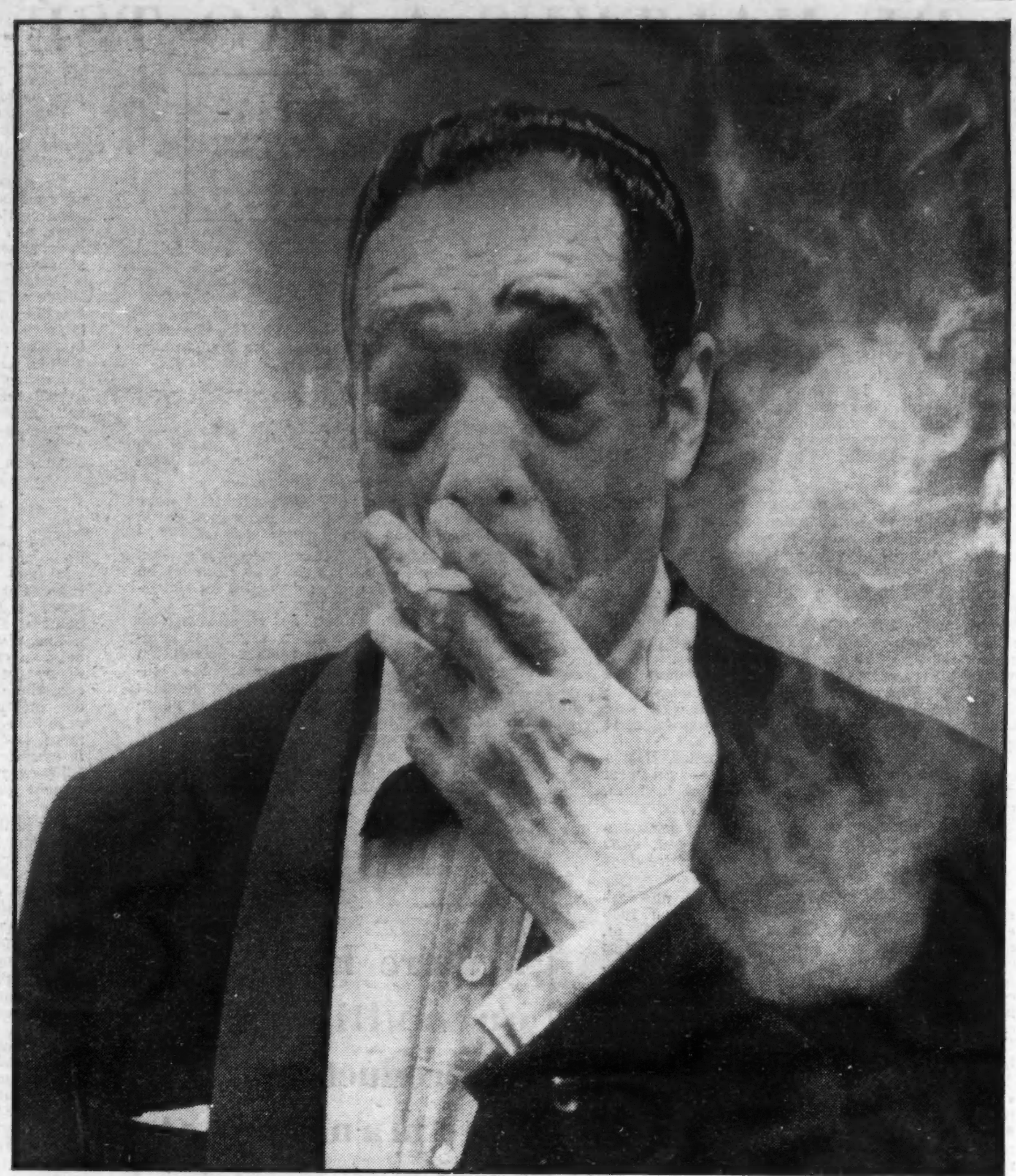
Après la Libération, Duke Ellington, tant attendu, revint d'abord, en 1948, sans son orchestre. Nouvelle déception quand, à Pleyel, il se présenta avec la chanteuse Kay Davis et Ray Nance, accompagné par un trio britannique.

L'ENLISEMENT

En 1950, enfin, le grand orchestre est à Paris. Et c'est encore une déception, plus grave, cette fois. Est-ce seulement, comme le suggère Charles Delaunay, parce que les amateurs, restés sous la violente impression des concerts de Dizzy Gillespie de 1948, s'attendaient à un choc au moins aussi considérable ? André Hodeir, jeune turc de la critique du moment, propose une explication plus pessimiste, presque une condamnation : « Duke Ellington est en pleine crise d'inspiration, le succès commercial lui a tourné la tête, il se cramponne à des formes musicales qui lui ont trop bien réussi, il n'a plus le courage de se renouveler. Se relèvera-t-il de cet enlisement ? Retrouvera-t-il son génie perdu dans les délices de Capoue ? »

A cette question, on n'a pas encore pu répondre. Des signes de renouveau se sont pourtant fait jour : en 1956, au Festival de Newport, l'orchestre de Duke Ellington a fait une rentrée très remarquée, dont un disque (Philips « Réalités » V2) nous conserve les meilleurs moments. En 1957, une nouvelle « suite », qui vient de sortir en France (« Such Sweet Thunder », Philips, B 07278 L) contient des prestations dignes des plus hauts sommets de la musique ellingtonienne. D'autres éléments, comme la permanence du personnel de l'orchestre depuis 1950, peuvent laisser espérer que le Duke connaît actuellement une nouvelle jeunesse. Nous en aurons bientôt le cœur net. Mais c'est un paradoxe, dans un pays où il est tenu par beaucoup pour « le plus grand de tous », qu'on attende Ellington avec autant d'espoir, mais aussi une telle crainte d'être déçu.

FRANÇOIS MALLET.



(Dalmas.)

DUKE ELLINGTON
Nous en aurons bientôt le cœur net.

EXPOSITIONS

Bon début de saison

Quatre peintres et un sculpteur viennent d'ouvrir sur la rive gauche la saison des expositions.

Pour le promeneur de la rive gauche, cette sélection de rentrée est bonne : rue des Beaux-Arts, Marcel Laloë (1) présente des paysages conçus en grandes masses équilibrées de couleurs franches, « heureuses », qui comptent parmi les meilleurs exemples de ce « réalisme sensible » qui, lentement mais sûrement, est en train de revenir à la mode.

De l'autre côté du boulevard Saint-Germain, rue du Four, Panafieu (2), un abstrait qui cherchait encore sa voie il y a deux ans, paraît bien l'avoir trouvée. Il y a une sorte de gravité gracieuse dans la façon dont ses couleurs s'organisent et sa composition ne trompe pas : c'est un peintre de cette veine poétique que seule une certaine distinction naturelle permet d'atteindre.

Après avoir vu deux « informels » : l'un, Peter Knapp (3) d'une force singulière ; l'autre, Brown (4), ancien sculpteur devenu « peintre en bannières », et un sculpteur-ferronnier en exercice, Hiquily (5), dont les animaux et les machines à décerveler les formes sont particulièrement réussies, on peut gagner la rive droite.

C'est à la Galerie Charpentier que commence la véritable saison picturale avec la traditionnelle exposition de l'Ecole de Paris : 140 peintres de toutes tendances, 86.000 entrées payantes l'an dernier.

Peut-être pour réagir contre l'invasion « informelle », en tout cas pour souligner cette diversité des conceptions sans laquelle il n'y a pas de progrès possible, la Galerie Charpentier a tenu, cette année, à mettre sur le podium Aristide Caillaud, le maître actuel de l' « imagerie poétique », qui sera le seul peintre vivant à présenter cinq tableaux au lieu d'un.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Galerie Berri-Lerdy. (2) Galerie Arnaud. (3) Galerie Saint-Germain. (4) Stadler, rue de Seine. (5) Galerie du Dragon, rue du Dragon.

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
MARYAN
Peintures

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau
HENRI LAURENS
Sculptures en pierre
Vernissage mercredi 29 octobre

Galerie FURSTENBERG, 4, r. Furstenberg
LATTANZI
Du 14 au 31 octobre

GALERIE JEANNE CASTEL
1, rue du Cirque
DJORDJE ILIC
Du 24 octobre au 6 novembre

Galerie ARIEL, 1, av. de Messine- 8e
« BITRAN »
du 22 octobre au 15 novembre

GALERIE MAEGHT
ELLSWORTH
KELLY
Peintures récentes
Vernissage vendredi 24 octobre

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
TAILLEUX
Du 22 octobre au 22 novembre

« SYNTHESE »
66, boulevard Raspail - 25 octobre-13 nov.
BORDEAUX LE PECQ - JEAN COUY - DAYEZ
HILAIRE - LOMBARD - MARZELLE - MOULY
PELAYO - RAVEL - SARTHOU - SHEDLIN

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA			OPERA-COMIQUE		
Lundi 27	20 h. 30	DIALOGUES DES CARMELITES	*Mercr. 29*	20 h. 30	MIREILLE
Mercr. 29		SPECTACLE DE BALLETS	*Jeudi 30*	20 h. 45	LE BARBIER DE SEVILLE
Vendr. 31	20 h. 15	DON JUAN	*Vendr. 31*	20 h. 45	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 1er	20 h.	FAUST	*Samedi 1er*	20 h. 15	MANON
Dim. 2	20 h.	FAUST	*Dim. 2*	14 h.	CARMEN
			Dim. 2	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES

DE MALTHUS A MAO TSÉ-TOUNG

Les Editions Denoël publient cette semaine une grande étude d'Alfred Sauvy : « De Malthus à Mao Tsé-Toung ».

Nous exposons ici les idées maîtresses de ce livre important qui répond, sur plusieurs points, à quelques-unes des questions que nos lecteurs ont posées, ces derniers jours, à notre collaborateur.

Cette étude remplacera donc, cette semaine, « le courrier d'Alfred Sauvy ».

A l'article *Malthus* de son Dictionnaire des Idées reçues, Flaubert note simplement et éloquemment entre guillemets : « L'infâme Malthus ». Flaubert aurait pu faire un renvoi à l'article « Bouc émissaire », car ce pasteur pessimiste eut simplement le tort de dire tout haut ce que les nantis pensaient *in petto* : à savoir que les hommes étaient trop nombreux par rapport aux subsistances et qu'il faudrait bien réduire leur nombre sous peine des pires catastrophes — cette réduction ne pouvant évidemment concerner que les classes populaires qui étaient à la fois les plus nombreuses et les plus prolifiques. Cette thèse fut violemment attaquée par Marx, qui voyait dans le surpeuplement le résultat de la propriété privée et dans le malthusianisme une simple ruse du capitalisme.

En 1948, l'Américain Vogt déclencha lui aussi un scandale comparable en affirmant dans « La Faim du monde » que l'érosion des sols jointe à la multiplication des hommes conduisait l'humanité à la famine. Il fut taxé, notamment par les communistes, de « cannibalisme ». Le conflit entre Malthus renaissait transposé à l'échelle des peuples et non plus des classes sociales : ce n'était plus cette fois le prolétariat qui était « de trop », mais les pays dits sous-développés, ceux qui constituent le Tiers-Monde.

Derrière ces polémiques passionnelles, il y a un problème tragique — et récent — qui n'est ni le surpeuplement, ni la misère, ni la faim, mais ceci :

> *Après une longue période de quasi-stagnation, le nombre des hommes est, dans la plus grande partie du monde, entré dans une phase d'accroissement rapide.*

Alors qu'au XIX[e] siècle, l'humanité ne s'accroissait que d e0,5 % chaque année, en 1940 elle passe à un rythme annuel de 1 %, et, quinze ans plus tard, elle arrive à 1,67 %. Ces chiffres un peu ténus paraissent-ils trop abstraits, voici une image qui parle par elle-même : au rythme déjà ancien — 1940 — de 1 % par an, la population qui vivait dans l'empire romain compterait environ 300 *trilliards d'hommes*, soit 120.000 fois la population actuelle — deux habitants sur terre au mètre carré !

Nous sommes évidemment loin du compte. *Il s'est passé quelque chose.* La croissance effective de l'humanité dans la suite des temps — 0,1 à 0,5 % — a été, en effet, notablement inférieure à ce qu'aurait dû être sa croissance naturelle — soit 1,5 à 2 %. La lenteur de l'accroissement des populations à travers les siècles trouve son explication essentielle dans la forte mortalité qui les a accablées et qui a sévi sous trois formes : les épidémies, les famines, les guerres.

En fait, la *mortalité* est tombée de 30 à 20 pour 1.000, l'espérance de vie à Ceylan est actuellement supérieure à ce qu'elle était en France avant guerre ! La longévité des pays sous-développés, qui n'avait pas bougé pendant des millénaires, s'accroît subitement en une génération.

L'EMIGRATION VERS LA LUNE

Abordons maintenant le point essentiel : en quoi la progression actuelle des populations asiatiques, latino-américaines ou africaines peut-elle être plus inquiétante que le fut celle des populations européennes au XIX[e] siècle ? Puisque celle-ci a été accompagnée d'une amélioration du niveau de vie, pourquoi l'actuelle poussée serait-elle une menace pour ce même niveau de vie ?

C'est que les siècles et les pays ont cessé d'être comparables ; dans les pays sous-développés, les bouches à nourrir augmentent plus vite que dans l'Europe occidentale d'il y a cent ans.

L'avance prise par le progrès médical sur le progrès économique a abouti à cette euthanasie à rebours : faire vivre quelqu'un plus longtemps et plus mal...

Par l'allongement de la vie et l'accroissement du taux de survie à l'âge adulte, les pays sous-développés ne font jamais que s'aligner sur le comportement des pays occidentaux. Mais alors que, par suite des pratiques contraceptives, abortives, ces derniers ont une *natalité* comprise entre 15 et 20 %, les pays non évolués ont conservé leur traditionnelle natalité de 40 à 45 % et l'ont même quelque peu accrue grâce à l'amélioration sanitaire (il meurt moins de mères de famille jeunes).

Avec l'actuel taux de croissance, les 2.800 millions d'êtres humains se retrouveront 5.700 millions en l'an 2000, 31 milliards en 2100 et 170 milliards un siècle plus tard. Par la vertu de la progression géométrique, les Terriens finiraient par être si nombreux au bout de quelques siècles que *leur poids dépasserait celui du globe terrestre.*

La situation actuelle peut se dénouer de diverses façons qui ne sont pas toutes également souhaitables ou efficaces. *Ces issues offertes sont au nombre de quatre :*

1. Reprise de la mortalité, volontaire (freinage du progrès médico-sanitaire) ou involontaire (famines, guerres).
2. Emigration vers d'autres cieux.
3. Progrès de la production de subsistances permettant non seulement une nourriture decente, mais une amélioration du bien-être (solution dite économique).
4. Réduction de la natalité, suffisante pour ralentir ou arrêter l'accroissement de la population (solution dite démographique).

L'esprit ne saurait s'arrêter longtemps sur les deux premières issues. Il nous faut regarder en face la véritable alternative : accroître les richesses ou diminuer les hommes.

L'amélioration du niveau de vie favorise la limitation des naissances et en somme la solution économique prête main forte à la solution démographique. Quelle que soit par ailleurs l'efficacité de cette dernière, il faut prévoir pendant une génération une forte progression de la population des pays sous-développés, nécessitant des subsistances accrues.

ECONOMISER SUR LA MISERE

L'effort économique est donc inéluctable.

L'augmentation de population constitue une charge pour la collectivité qui doit d'abord *investir* davantage (pour maintenir le niveau de vie constant, il faut en moyenne investir 4 % du revenu national pour un accroissement démographique de 1 % par an) et ensuite *consommer* davantage pendant tout le temps que ce supplément d'enfants est improductif. Cette charge, qui est plus lourde en pays sous-développé en raison de la natalité élevée, n'est en fait supportable que parce que les enfants travaillent de bonne heure et sont élevés frustement. Il n'en reste pas moins qu'un pays à haute fécondité doit consacrer une journée de travail sur six à ses charges de croissance.

Réduire la natalité ou multiplier la production ? L'humanité est condamnée a faire les deux

Si l'on veut élever le niveau de vie de 2 % par an — taux bien modeste ! — il faut *économiser sur la misère même.* Pour faire face aux investissements économiques (estimés à 8 % du revenu national), il faut réduire de près d'un dixième la consommation.

Il semble donc que de nombreux pays sous-développés voient leur population augmenter trop vite pour réussir à « sortir du trou » par leurs propres moyens. Peuvent-ils alors escompter un coup de main efficace de la part de pays plus développés ?

L'inégalité entre les « deux mondes » est saisissante : 14 % des humains possèdent 55 % du revenu mondial, tandis que 64 % n'en ont que 20 %. Il est permis de se demander si les conflits entre classes ne sont pas appelés à être remplacés par les conflits entre nations pauvres et nations riches.

La prudence et l'équité conseillent donc aux nations les plus évoluées d'aider les autres à devenir économiquement majeures.

Quel que soit le régime politique du pays en question, une chose est sûre : les pays sous-développés devront aller dans l'intervention beaucoup plus loin que les pays européens du XIX[e] siècle.

Quant aux divers choix entre agriculture et industrie, entre industrie d'équipement et industrie de consommation, aucun dogmatisme ne peut dicter de solutions préfabriquées valables *sub specie æternitatis.* Un seul principe mérite d'être érigé en règle d'or : « *Les hommes comptent plus que les capitaux.* »

Depuis que le problème du Tiers-Monde a été officiellement posé, c'est-à-dire depuis le fameux point IV du président Truman, dix ans se sont écoulés.

La situation, à parler franc, n'a pas empiré ; on enregistre même dans l'ensemble une certaine amélioration de la production par tête. Dans les pays peu peuplés, comme l'Amérique du Sud, l'accroissement est sensible, mais des difficultés surviennent, notamment pour l'enseignement.

Dans les pays déjà fortement peuplés, comme l'Inde ou l'Egypte, les progrès sont si lents et si fragiles qu'on ne peut vraiment pas parler de véritable démarrage. Malgré des efforts vigoureux, la faim et la misère subsistent dans le Tiers-Monde. La preuve la moins contestable de l'impuissance de la solution économique à résoudre *à elle seule* le problème est constituée par le recours de plus en plus fréquent à la « solution démographique » dans les pays comme la Chine et l'Inde qui refusaient naguère toute idée de limitation des naissances.

LE JAPON ET LA CHINE

Pays paradoxal, le Japon a imité l'Occident dans son expansion économique tout en conservant une natalité exubérante typiquement asiatique. Cet équilibre en porte-à-faux, supportable grâce à la possession d'un important empire colonial, s'effondra en 1945, obligeant les Japonais à une révision déchirante où l'occupant américain se comporte, pour une fois, en conseiller discret et avisé. Ce fut la « loi de protection eugénique » de 1948 qui instituait l'enseignement des méthodes contraceptives et autorisait sous certaines conditions la stérilisation et l'avortement. Les résultats obtenus furent spectaculaires : *le taux de natalité est tombé de 30 à 17 1/2 pour* 1.000 *en quelques années,* plus en raison de l'avortement que de la contraception, il faut bien le dire.

Le problème démographique n'est cependant pas supprimé : il change de forme. Ce ralentissement brusque de la croissance de la population va provoquer un important vieillissement (qui provient de la baisse de natalité et non de la diminution de la mortalité). D'ici à 2015, les moins de 15 ans diminueront de moitié, les personnes âgées tripleront.

La Chine a pris le tournant plus tardivement, gênée qu'elle était par la doctrine communiste selon laquelle il n'y a pas de surpeuplement qu'une économie socialiste ne puisse faire disparaître. A partir de 1954, les dirigeants posent clairement le problème : *les Chinois ne sont pas trop nombreux, mais ils croissent trop vite.* Le taux de natalité doit être réduit de moitié dans les dix années à venir. C'est aux contraceptifs qu'il sera surtout recouru, mais une loi de mars 1957 a autorisé dans certains cas la stérilisation et l'avortement.

Ce revirement chinois n'a pas qu'un intérêt doctrinal. Si ses objectifs de réduction de la natalité étaient atteints, la Chine pourrait servir de modèle aux pays sous-développés par sa politique démographique comme elle tend à l'être déjà par sa politique économique d'industrialisation et de collectivisation. Et le communisme se retrouverait vainqueur d'un mal social dont il niait l'existence...

GARE AU VIEILLISSEMENT

L'atmosphère change dès que l'on arrive en Occident : à part la Hollande, le surpeuplement est inconnu ; en revanche, les pays évolués sont atteints de *vieillissement,* en ce sens que la proportion des personnes âgées dans la population ne cesse d'augmenter. La France, qui comptait en 1789 moins de quatre octogénaires pour 1.000 habitants, en possède aujourd'hui dix-huit. L'allongement de la durée de l'existence n'y est pour rien : ce qui a joué, c'est la diminution des naissances.

Ce vieillissement accroît la charge qui pèse sur les travailleurs, du fait de la population inactive. De 1957 à 1980, la population active de l'Europe occidentale doit augmenter de 2,5 %, la population totale de 5,5 % et la population inactive de 5,5 %. Il se posera de difficiles problèmes de répartition entre actifs et inactifs, dans des proportions attachées à leur niveau de vie.

La *pilule stérilisante,* étudiée dans l'Inde et aux Etats-Unis, obligerait précisément à poser ce problème dans toute sa clarté, puisqu'elle permettrait aux couples de donner à l'argument économique son véritable poids. Elle risquerait donc de se traduire par un abaissement de 20 à 25 % du nombre des naissances qui, bienfaisant dans les pays sous-développés où le cercle infernal du nombre et de la misère se trouverait brisé, ne ferait qu'aggraver la tendance au vieillissement dans les pays occidentaux.

L'humanité n'a donc pas à choisir entre la réduction des hommes et la multiplication des subsistances. Elle est condamnée à faire l'un et l'autre. Mais il faut qu'elle connaisse le double risque qu'elle encourt : étouffement par excès de jeunes, paralysie par excès de vieillards. La prise de conscience des véritables périls qui la menacent finira peut-être par réconcilier Marx et Malthus, ces frères ennemis.

ROMANS ÉTRANGERS

PLUS D'ÉCHO SUR LA TERRE

par BERNARD PINGAUD

Il faut saluer avec reconnaissance la traduction de l'œuvre de Kay Cicellis (1).

Un roman qui réussit à combiner l'intelligence et le romanesque, où l'analyse cerne les personnages sans les étouffer, et qui, ouvrant à l'imagination du lecteur des perspectives à chaque instant nouvelles, ne lui laisse pourtant pas perdre le fil ni ce sentiment intime de contact qui fait la force de persuasion des œuvres majeures, est aujourd'hui une aubaine rare.

***Fasciné* par le mythe de la « bande », Gregory cherche à se faire admettre au sein d'un groupe de jeunes gens rêveurs et agités qu'unit le souvenir des journées passées autrefois dans une certaine île, sous la direction d'un chef aujourd'hui disparu. Il y réussit si bien qu'il doit s'enfuir, lui aussi, de peur que le mythe ne s'écroule. Telle est, en gros, l'histoire. Elle aurait pu facilement sombrer dans le ridicule ou la convention. Si Kay Cicellis évite ces écueils, c'est d'abord parce que son récit est admirablement conduit. A quelques passages près où le ton baisse légèrement (le mot « mythe » revient trop souvent; certains décors, certains fragments de dialogues sentent l'artifice), l'ensemble du livre donne une impression de force et de solidité. Pourtant, « Plus d'écho sur la Terre » est aussi un livre nonchalant, où les personnages apparaissent et disparaissent, les événements se nouent et se dénouent sans que l'auteur, qui tient les ficelles, fasse jamais sentir sa présence.**

Un des charmes du roman vient de ce sentiment de hasard qui règne d'un bout à l'autre de l'histoire. Rien n'est plus difficile pour un romancier que de faire circuler, dans un univers qui est par définition clos, dont il connaît tous les tenants et aboutissants, l'air de la liberté. Kay Cicellis parvient sans peine à donner l'impression que l'avenir reste ouvert; nous ne savons jamais ce que la prochaine page nous réserve.

Ce qui est vrai du roman l'est aussi du « mythe » autour duquel il s'organise. Un pareil flottement, sensible dans l'écriture à la fois souple et précise, rêveuse et froide, le sauve du pathétique un peu frelaté qui a vieilli, « Poussière » ou « Le Grand Meaulnes ». Où qu'il aille et quoi qu'il fasse, le héros moderne a toujours le sentiment d'être à côté de lui-même, de ne pas coïncider exactement avec ses actes. La foi qui anime la petite bande est sans enthousiasme : mais ce manque d'enthousiasme unit à jamais ses membres. Kay Cicellis a écrit le roman du désenchantement; la poésie qui s'y découvre et qui culmine dans les scènes où Gregory doit lutter contre le scepticisme de Julius ou de Maya est une poésie triste.

Nous connaissons bien ce désespoir qui ne veut pas se nommer, cette obstination vaine de noctambules qui n'osent pas se quitter avant l'aube parce qu'ils ont peur du vide qui les attend, cette fantaisie qui n'a pour seul garant qu'un souvenir fragile, et c'est par là peut-être que le roman nous touche le plus directement. Comme dit Gregory : « C'est aussi tragique qu'une question de vie ou de mort; car ce serait mourir que d'être privé de votre façon de voir la beauté des choses, ce serait comme de ne plus pouvoir penser à soi-même, comme d'oublier qui l'on est. »

KAY CICELLIS.
L'avenir reste ouvert.

(1) « Plus d'écho sur la Terre », par Kay Cicellis. Ed. Denoël. 272 pages, 850 francs.

POUR LES PRIX

Le lycéen et la danseuse.

Le Grand Dadais

par Bertrand Poirot-Delpech. Ed. Denoël, 188 pages, 550 francs.

BERTRAND POIROT-DELPECH est un habitué de la Cour d'Assises, où son métier de chroniqueur l'amène à suivre les grands procès. Il affiche, envers la justice, telle que peut la rendre une société policée, un scepticisme qu'il exprime en quelques formules savoureuses :

« *Comme tous les criminels, je méritais la fessée ou la guillotine, mais ces punitions extrêmes, les seules que j'eusse comprises, risquaient de heurter l'opinion.* »

Ses aperçus sur l'état d'esprit du coupable rendent un son juste, encore qu'il faille faire confiance au spécialiste qu'il est devenu, faute de pouvoir procéder à des vérifications : chacun ne peut avoir un criminel sous la main au moment de rendre compte d'un livre.

Le héros, un lycéen de dix-huit ans, a la chance de pouvoir enlever une danseuse (une « danseuse nue » par surcroît) et de l'emmener passer quelques jours sur la Côte d'Azur. Cette fugue donne prétexte à quelques pages qui ne sont pas sans rappeler « Le Diable au corps » ; impression que confirme encore le fait que l'écolier a été élevé dans un climat d'héroïsme par une mère dont le principal souci est de rappeler à son enfant qu'il est « fils de tué » (le père a disparu au cours de la malheureuse campagne de 1940).

Si par la suite, un stupide concours de circonstances a conduit cet amoureux précoce à trucider involontairement d'un coup de poing mal dirigé un membre de la troupe de sa danseuse, il y a sans doute un rapport de cause à effet entre l'amour et le crime, mais pas celui que veulent obstinément voir les juges. Celui, tout au plus, que pourrait exiger une justice immanente, mais dont les lois terrestres ignorent même le processus. Camus l'avait déjà dit dans « L'Etranger » sur le mode philosophique. Poirot-Delpech a choisi de nous répéter la leçon avec la sérieuse cocasserie du clown, et non sans poésie.

A quelques lenteurs près, qui font ressortir la verve des scènes les mieux réussies, ce « Grand Dadais » est peut-être promis à un meilleur avenir devant d'autres juges — les juges de décembre — que devant ceux de la Cour.

L'ombre de la guerre

Les Absents

par Vivette Perret, éd. Gallimard, 207 pages, 550 francs.

PLUSIEURS romans, et non des moindres, ont, cet automne, le goût de l'amertume que le souvenir ou la crainte de la guerre laissent aux jeunes gens d'aujourd'hui. Le temps de l'occupation, celui des combats de la résistance, y sont évoqués, et évoqués avec tristesse, comme si les auteurs de ces livres ne pouvaient plus imaginer que des héros tristement tragiques.

Les personnages de Vivette Perret, les « absents », sont, de près ou de loin, des hommes que la révolution et la guerre, la déportation et le spectacle de la mort, ont touchés. Antoine, l'Espagnol, a disparu pendant la guerre civile; Fabien meurt dans un camp de concentration. C'est une image de l'absence, mais non la seule : le lecteur découvre vite que les « absents », ce sont surtout les autres. La sensibilité des personnages est semblable à celle d'Hélène, la narratrice, qui met, entre elle et ceux qui l'entourent, la distance de l'absence, sinon de l'oubli.

Le récit commence aujourd'hui. La narratrice est venue, pour une journée de fête, dans une ville du Midi, proche de la frontière espagnole, où elle vécut, jeune fille, durant la guerre. C'est le même bruit léger des vagues sur le sable, le flonflon des manèges, le cri des cigales, et l'odeur des fleurs que la chaleur de l'été mélange à celle du poisson. La jeune femme se souvient et l'un de ses premiers souvenirs est celui de la promenade qu'elle faisait avec son grand-père dans le jardin du Luxembourg. Le vieillard et l'enfant allaient et venaient jusqu'au roulement du tambour qui annonçait la fermeture des portes. Alors, ils étaient seuls dans le grand jardin. Le jeu de l'absence commençait.

Le style menu, exact et un peu terne, convient à ce récit qui va, sans heurt, du portrait d'une petite fille solitaire à celui de la jeune femme que la narratrice est devenue, toujours étrangère à l'univers des « adultes ».

L'amour n'est pas aveugle.

Psyché 58

par Françoise des Ligneris, Ed. Grasset, 229 pages, 750 fr.

DANS « Fort-Fréderick », son précédent livre, Françoise des Ligneris exprimait assez bien l'ardeur d'un personnage que l'esprit de domination amoureuse *exaltait*. Comme le lecteur était conduit d'une main ferme, on se réjouissait de découvrir l'originalité d'un nouvel écrivain. Bien qu'il soit composé avec plus de soin, ce livre-ci n'a pas le même éclat.

Cette moderne Psyché se prénomme Mahaut. Mariée et mère de famille, la jeune femme a perdu la vue après un accident d'automobile. Pourtant Mahaut continue d'aller et venir avec grâce dans ce nouveau domaine de la perception. Si l'effort extraordinaire d'attention de ses sens développe à l'extrême la sensibilité de la jeune femme, il semble que la force de son caractère soit diminuée. Mahaut est de plus en plus soumise à la volonté de son mari, Eric, diplomate, agaçant produit de l'école des Sciences politiques. Lorsqu'Eric a décidé de rejoindre son épouse, il lui passe au poignet un lourd bracelet de palladium, signe de sa servitude.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, nous venons au mythe de Psyché, qui, on le sait, perdit momentanément son mari pour avoir voulu le contempler malgré la défense formelle qu'il en avait faite. Durant une

→

AUX EDITIONS
« PRESENCE AFRICAINE »
Birago DIOP
LES NOUVEAUX CONTES D'AMADOU KOUMBA
(Préface de L. S. Senghor)
René MARAN
LE LIVRE DU SOUVENIR (Poèmes)
Adboulaye SADJI
« MAIMOUNA » (Roman)
42, rue Descartes - Paris-Ve - ODE. 57-69

RÉVÉLATION
d'un écrivain de langue allemande
du plus grand talent
Friedrich Dürrenmatt
LA PANNE
texte français par
ARMEL GUERNE
Déjà célèbre au théâtre
et au cinéma
F. DÜRRENMATT
le sera demain
en France comme romancier
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

ASSIA DJEBAR

Les Impatients

C'est à propos de cet ouvrage paru cet été, que Gilbert Ganne a pu écrire dans l'Aurore : « Avec son roman « Les Impatients » Assia Djebar se place incontestablement au premier rang des romancières françaises. C'est le style racinien appliqué à l'un des problèmes les plus actuels : l'émancipation de la femme musulmane. » De son côté, Annie Brierre nous dit dans Les Nouvelles Littéraires : « Ce roman passionné nous fait pénétrer dans un foyer arabe imbu des coutumes ancestrales dont une femme veut secouer le joug. Il nous présente aussi une étrange étude de caractère... C'est une grande réussite. » C'est pourquoi ce roman d'une très jeune musulmane, universitaire française, qui traite, hors de toute politique, d'une question si actuelle, trouve un tel succès auprès du public littéraire.

NIVARIA TEJERA

Le Ravin

Traduit de l'espagnonl par Claude Couffon

En publiant ce roman dans sa collection « Les Lettres Nouvelles », Maurice Nadeau a voulu que soit montré au public français, servi par un grand talent littéraire, un aspect particulièrement bouleversant de la guerre civile espagnole. Cette guerre, en effet, est vue par les yeux d'un enfant, d'une petite fille dont le père est arrêté, puis relâché, et enfin enlevé par ses ennemis politiques pour ne plus revenir. Il n'y a dans ce roman ni revendication ni anathème, c'est simplement la vie d'un enfant, mais d'un de ces enfants dont nous avons vu quelquefois les photographies parmi les ruines, au milieu des bombes ou simplement dans de misérables demeures délabrées. C'est la vie dans ce qu'elle a de plus implacable, de plus démentiel, et le beau livre de Nivaria Tejera ne peut se lire sans qu'on en ait le cœur étreint.

JULLIARD

ÉDITIONS de MOSCOU en langue française

FRANKO
Le boa constricteur
Ce recueil de nouvelles, dû à Yves Franko, écrivain ukrainien de talent, est consacré à la vie des ouvriers du pétrole dans une pette ville d'Ukraine occidentale
300 pages. Relié toile. 350 fr.
Franco de port...... 420 fr.

Les progrès du pouvoir soviétique depuis 40 ans en chiffres
Recueil de statistiques, publié par l'Office central de statistiques près du Conseil des ministres de l'U.R.S.S. Outre les statistiques portant sur l'ensemble de l'Union Soviétique, le recueil renferme les principaux indices du développement de l'industrie, de l'agriculture, de la santé publique et de la culture des Républiques fédérées
Nombreux tableaux et diagrammes en couleurs :
336 pages. Relié, format 15×22,5...... 450 fr.
Franco de port...... 555 fr.

en vente dans toutes les librairies et à la
LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes, Paris-V[e]
Envoi du Catalogue sur demande
C. C. P. ALAP - PARIS - 9.694-67

LE PRIX NOUVELLE VAGUE

- **Le 24 Novembre :** ***le Prix Fémina***
- **Le 1[er] Décembre :** ***le Prix Goncourt et le Prix Renaudot***
- **Le 8 Décembre :** ***le Prix Nouvelle Vague***

Depuis quelques années les grands jurys semblent se spécialiser dans la consécration d'auteurs déjà renommés et qui n'ont pas attendu ces lauriers pour vivre du produit de leurs travaux.

Le 8 décembre, « L'Express » décernera donc un prix littéraire, le Prix de la Nouvelle Vague, destiné à récompenser le meilleur roman écrit et publié au cours de l'année 1958 par un auteur français de moins de 35 ans, et qui exprime, dans son œuvre, des sentiments et des idées propres à sa génération.

Le jury sera exclusivement constitué par neuf collaborateurs de « L'Express » dont le nom sera tenu soigneusement secret. Pourquoi ? Parce que dans tous les jurys — dans le nôtre aussi — tel auteur, tel éditeur a un ami. Comment lui dire : « Je n'aime pas votre livre, je n'ai pas voté pour vous » ?

Pour éviter ces moments affreux, et ces concessions à l'amitié, pour préserver jalousement notre indépendance, le prix Nouvelle Vague sera donc attribué par neuf personnes qui se sont toutes engagées à respecter strictement l'anonymat.

→

absence d'Eric, Mahaut consulte un spécialiste qui lui rend la vue. Elle tait sa guérison et « voit » sa sœur Roberte — le mieux dessiné des personnages du livre — soumettre Eric, subjuguée. Pour avoir voulu le voir, Mahaut perd l'amour d'Eric, qui, comme Cupidon, se croit beau et fait l'aimable.

Le lecteur est déçu dans la mesure où il veut retrouver le ton qui l'avait séduit la première fois. On a le sentiment que l'auteur veut à tout prix surprendre pour maintenir l'intérêt du roman.

POLITIQUE

● *La vérité sur le « miracle » allemand.*

La démocratie de Bonn 1949-1957

par Alfred Grosser. Ed. Armand Colin. 312 pages, 1.300 francs.

ALFRED GROSSER est, avec Robert Minder et Joseph Rovan, un des germanistes qui ont contribué à « désembourgeoiser » l'étude des questions allemandes dont les académiciens s'étaient réservé jusqu'ici le quasi-monopole.

Même si la France d'après le 13 mai est assez mal placée pour s'interroger sur la stabilité de la démocratie ouest-allemande, la réponse nuancée qu'apporte Alfred Grosser ne manque pas d'intérêt : le néo-nazisme n'a guère de chances de réussir dans ce pays, car ses effectifs ne se renouvellent guère :

> *« Chaque année gagnée représente une victoire pour la démocratie dont l'instauration a si heureusement coïncidé avec la remontée de l'abîme des années* 1945-1948. »

Le progrès de la démocratie — et notamment de la démocratie sociale — est néanmoins entravé, sinon bloqué par un phénomène que l'on a qualifié analogiquement de « Restauration », « *retour à des formes de vie et de pensée plus anciennes, plus traditionnelles* », dont les composantes sont un cléricalisme vigoureux, notamment en matière scolaire, le culte de l'argent et le souci de la respectabilité.

Le « miracle économique » allemand qu'analyse excellemment A. Grosser exerce ainsi deux influences en apparence contradictoires : enlevant aux demi-soldes du nazisme leur clientèle de classes moyennes prolétarisées, il renforce en même temps le prestige et la bonne conscience du patronat, qui a brillamment rattrapé les concessions qu'il avait dû consentir aux syndicats lors du vote de la loi de 1951 sur la cogestion. L'Allemagne, pays d'une « *jeunesse sans illusions* » et d'un syndicalisme qui se bureaucratise et « *tient trop au splendide instrument dont il a la charge pour s'en servir au risque de l'affaiblir* », tendrait ainsi de plus en plus à connaître les mêmes avantages et les mêmes difficultés que les autres pays appartenant au même type de civilisation, notamment les États-Unis.

De ce livre de bonne foi et de grand savoir, où l'information et le jugement historique s'épaulent mutuellement et qui fait honneur à la science politique française, nous conservons l'image d'une Allemagne néo-capitaliste où les structures économiques sont nettement en avance sur l'ordre social qui n'a guère changé depuis l'époque wilhelmienne, mais où l'avenir reste ouvert parce que la démocratie s'y enracine progressivement — que l'on songe que dans la patrie du militarisme, l'objection de conscience est admise par la Constitution — et parce que les bases sociologiques du fascisme n'ont cessé de se rétrécir : les classes moyennes s'enrichissent, comme le voulait Thiers, par le travail et par l'épargne et il n'y a plus de colonies depuis 1919.

DANS LES REVUES

● DANS LA « TABLE RONDE » :

L'excellent philosophe Georges Gusdorf publie un article violent contre « un nouvel obscurantisme ». Cet obscurantisme est la science. Gusdorf dénonce ses prétentions totalitaires et il appelle ceux qui cherchent à diminuer toutes les activités littéraires et spirituelles au profit de la seule science, des « bradeurs intellectuels ». Il conclut : « *Au train où vont les choses, la « science » nous coûtera bientôt aussi cher que la guerre d'Algérie.* »

● DANS « PREUVES » :

Un extrait d'un livre important de Herbert Lüthy sur les « Origines de la Banque protestante ». Lüthy conteste la théorie sociologique de Max Weber selon laquelle le protestantisme aurait permis l'éclosion du système capitaliste. Pour lui ce n'est pas la *doctrine* du protestantisme qui est à l'origine du capitalisme mais il voit le « secret des Huguenots » dans leur dispersion à la suite des persécutions. « *Une parenté dispersée, mais restée en correspondance à travers les frontières, constitue le fondement idéal d'une organisation bancaire.* »

ANDRÉ DHÔTEL ... dans
"Les voyages fantastiques de JULIEN GRAINEBIS
recrée l'univers merveilleux du
"PAYS OU L'ON N'ARRIVE JAMAIS"
Prix Femina 1955
PIERRE HORAY

UNE RENTRÉE ÉCLATANTE !
MICHEL ZERAFFA
LES DOUBLURES
où sont les acteurs ?
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
LE ROMAN DE NOTRE TEMPS

AUTOBIOGRAPHIE

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE

par MADELEINE CHAPSAL

EN n'omettant rien de ce qui la concerne, depuis les étonnements du premier âge jusqu'à sa rencontre à vingt ans avec J.-P. Sartre, Simone de Beauvoir a tenté une exceptionnelle entreprise. Elle a voulu, selon le vœu naïvement exprimé de son enfance, « dire tout, tout ». Mais y est-elle parvenue ? Ces « Mémoires d'une jeune fille rangée » (1) franchissent les périodes, passent d'un événement à l'autre, minutieusement mais sans transition, par sauts brusques et par à-coups. On y sent mal le cheminement de cette force souterraine qui oblige un être à persévérer, malgré lui, dans ce qui est sa vérité mais aussi son erreur, et dont s'étonnent des écrivains comme Gide ou Proust s'ils évoquent leur enfance.

Après tout, sa sœur Poupette a vécu dans les mêmes conditions que Simone de Beauvoir, son amie Zaza était un esprit tout aussi remarquable. Si, comme le décrit l'auteur, grandir c'est profiter de ses ressources et de celles de son milieu pour aller d'année en année vers la vérité, comment se fait-il que leur destin à toutes trois fut si différent ?

D'où vient que l'active raison n'enrichit pas également tout son monde ? Il y a là un manque, gênant, dans une entreprise si péremptoirement vouée, par la méthode et le style, à comprendre et se comprendre.

EN revanche, ce tableau concret, détaillé, de la vie et des mœurs de plusieurs familles bourgeoises, ce récit franc et direct du conflit d'une petite fille avec son milieu est d'un extrême intérêt. Passionnant même, et souvent drôle.

On y voit la petite Simone, heureuse, puis moins heureuse, qui juge les mensonges, les routines de son entourage — incapable de s'y soumettre. En plus, champ favorable aux premiers pas d'un esprit critique, la confusion régnait au logis : M. de Beauvoir, maurrassien, laïque, affichait son incroyance, Mme de Beauvoir pratiquait dévotement. A trois ans, la petite Simone croit au Bien et au Mal ; à six ans, elle hait « les Boches » et confectionne de la charpie ; à neuf ans, bonne élève et pieuse, elle veut devenir religieuse. Soudain, à douze ans, les demoiselles du cours Désir vont apparaître « bêtes » ; l'abbé Martin, confesseur, « mesquin et tracassier ». C'est fait, Simone a perdu la foi, elle ne croit plus en Dieu ni aux adultes. Eveil de l'esprit critique qui s'enchante de trouver son support, à seize ans, dans la philosophie.

Mais les bouleversantes émotions sont surtout fournies par la lecture — longtemps clandestine — des jeunes contemporains : Gide, Alain-Fournier, Mauriac, Barrès, Valéry, Claudel. Introduction au rêve, à l'image, aux libertés interdites. Entre la philosophie — « comprendre tout » — et la littérature — « brûler dans des millions de cœurs » — une jeune vocation hésite. En attendant, l'étudiante, par un travail acharné, fourbit ses armes.

La chance de Simone de Beauvoir fut en effet la ruine de son père. Sans quoi, on n'eût jamais permis à une jeune fille de famille d'aller en Sorbonne et au-delà. Bachelière, puis licenciée, agrégative à dix-huit ans, Simone de Beauvoir prend confiance en des capacités intellectuelles qui n'ont jamais connu de démenti, et devient, dit-elle, un peu arrogante.

Du côté du cœur, la précocité et le succès sont moindres. Elle songe à épouser un ami d'enfance, Jacques, poétique et désinvolte, et parfois se grise d'un dry-martini, bu en fraude dans les bars de Montparnasse. Mais sa vertu

(Gisèle Freund.)

SIMONE DE BEAUVOIR.
Histoire d'une réussite.

demeure solide : par nature, par éducation, les choses de la chair — « tabou » — l'horrifient.

C'est une période d'attente, d'angoisse aussi. « Où aller ? Rien n'a besoin de moi ». Fuyant, oisif, le charmant Jacques ne fait pas le poids. La voilà prête pour un destin qui oublie de se présenter ; pourrait-elle, toute seule, continuer plus loin ?

La seconde chance de la jeune fille rangée fut alors sa rencontre avec J.-P. Sartre, condisciple de concours. Pour la première fois, l'intellectuelle connaît un esprit qui la domine, un caractère qui force le sien. Sartre « pense tout le temps et ne vit que pour écrire ». Auprès de lui, Simone de Beauvoir comprend enfin ce qu'elle veut faire de sa vie : regarder en face la réalité. Il n'est plus question de se dire « Que faire ? » ; *tout* est à faire.

Pourtant, Zaza, mal aimée, vulnérable et répugnant au combat, vient tragiquement de mourir.

LE second volet du récit, l'ombre de cette ascension lumineuse, c'est en effet l'histoire de Zaza, amie intime, double malheureux, dont quelques extraits de lettres révèlent la personnalité remarquable. Zaza à qui l'on ne permet pas de poursuivre ses études, qu'une mère tyrannique voue aux réceptions stupides, aux tâches inutiles et fastidieuses, au mariage arrangé, dont la sensibilité profonde est restée chrétienne, Zaza, par délicatesse, ne brise pas ses liens et meurt résignée dans les bras de ceux qui l'ont vaincue. « Ensemble nous avions lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort. »

C'EST un être sympathique, bien particulier — ni si assuré ni si lucide — que découvrent ces « Mémoires ». En ce qui la concerne, Simone de Beauvoir se veut tout entière soumise aux impératifs de la raison — pas de larmes sans conflit réel, pas de conflit sans solution. A l'entendre, rien dans son adolescence n'a débordé le destin de la bonne élève qui, d'année en année, saute d'une classe en s'enrichissant.

Mais dès qu'il s'agit des autres, son regard change : respectueuse de leurs manques, admirative de leur folie, elle goûte chez ses amis — remarquablement dépeints — le flou, l'inachevé, l'inexplicable, le « funeste » même ; tout près de préférer l'absolu refus de vivre de Zaza à sa propre victoire de travailleuse bien « méritante ». Est-ce à cause du parti pris de ne voir en elle-même que l'éclairci et l'ordonné ? Jusqu'à dix ans, le portrait de la petite fille, trop manifestement tracé par une adulte, qui plus est une philosophe, est un peu trop raisonné. Ensuite, s'appuyant sur des journaux intimes, des souvenirs plus riches, l'excellente observation des autres, l'auteur recrée avec émotion l'interrogation passionnée de l'adolescence.

La description de la vie bourgeoise est aussi captivante : régularité des mœurs et confusion dans les idées, économie de bouts de chandelle et navrant gâchis des énergies.

Mais l'aspect le plus fascinant de ces « Mémoires » — histoire d'une réussite que nimbe un mystérieux désespoir — est sans doute de montrer comment un jeune esprit, complètement enclos dans un système qui le fabrique, peut, de l'intérieur, en éprouver la fausseté, les faiblesses, en percevoir les limites, et, pressentant une vérité et un bonheur qui ont le devoir d'exister, parvient à les rejoindre et s'accomplit.

(1) « Mémoires d'une jeune fille rangée », par Simone de Beauvoir. Gallimard, 360 pages, 990 francs.

JACQUES LANZMANN

LES PASSAGERS DU SIDI-BRAHIM

" Un roman qui ne prouve pas seulement que son auteur a un bon regard et un bon talent, il prouve aussi que Jacques Lanzmann a du cœur et du courage".

CLAUDE ROY

JULLIARD

del DUCA PARIS

"Un roman d'une puissance exceptionnelle qu'il faut lire." (TRIBUNE DE LAUSANNE)

JACQUES CHABANNES

LES QUATRE VENTS DU MONDE

"Il réussit un tableau si divers et si complet..." GABRIEL D'AUBAREDE (LES NOUVELLES LITTÉRAIRES)

"Une sorte de gageure, une grande fresque romanesque qui ne fait jamais mentir l'histoire." (LE PARISIEN LIBERE)

"Ces pages pleines de vie et de couleurs sont autant de révélations sur les liaisons d'états-majors tendues d'un front à l'autre, d'un continent à un autre continent." JEAN NICOLLIER (GAZETTE DE LAUSANNE)

"Cette fresque géante où il manifeste la force du poète épique et le frémissement du grand romancier." PAUL GUTH (LA VOIX DU NORD)

"Le vaste roman que nous attendions, il l'a écrit avec maîtrise." A. DE WISSANT (SUD-OUEST)

del DUCA PARIS

CINQUIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT CORRIGÉE ET MISE A JOUR

L'ENCYCLOPÉDIE GÉOGRAPHIQUE DE POCHE

500 pages, format 8×16, sous couverture plastifiée, contient, grâce à son papier extra-mince, l'équivalent d'un gros volume et d'un grand atlas :

- Statistique géographiques et économiques internationales détaillées.
- Renseignements précis et chiffrés sur chaque pays et ses produits.
- 36 CARTES en COULEURS accompagnées d'un index de 12 500 noms.

EN VENTE PARTOUT : 750 francs

et à la SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION, 43, rue de Dunkerque, Paris-Xe. C.C.P. Paris 259-10.
Envoi franco. Aucun envoi contre remboursement.

CHATTE

Robe-tricot à taille réglable en bouclette de laine

20.750 fr.

le styliste de la maille

STÉ ANONYME DES FIBRES NOUVELLES

safino

FERRIERES (LOIRET)

PARMI NOS DÉPOSITAIRES

CARINA 146, rue de Courcelles
CAROLE ANN 41, rue d'Auteuil
JEAMPER 189, rue Saint-Honoré
MINNY 37, avenue Victor-Hugo

AMIENS JANE VALET
ANGERS DIANE
BLOIS SIMON
COLMAR LA BOUTIQUE DE MADAME
LA ROCHELLE RENÉ
LORIENT DOLORES
MARSEILLE SNOB
METZ PAULETTE MICHEL
MULHOUSE BOHLY
NANTES ETOURNEAU
STRASBOURG IRKO
THIONVILLE HICTER
TOURS JANYVE
TROYES DUFLEXIS

Couchée dans un hamac vous ne maigrirez pas !

La gymnastique transforme votre silhouette en changeant vos mesures
Et la gymnastique de

Doris HALPHEN

ne fatigue pas, elle amuse et relaxe

Renseignements : LITtré 70-58
Sur rendez-vous : 16, rue Saint-Simon (7e)

IMPERMANTEAU LEMPEREUR

vous présente

en Popeline d'Alsace Véritable Imperméable Luxe BOURCART en NERVAFIL homologué TERGAL

sa collection

IMPERMANTEAU

Liste dépositaire sur demande à LEMPEREUR - 5, Rue Royale, Paris

IMPERMANTEAU LEMPEREUR

BEAUTÉ

L'opération « miracle »

Le film d'André Cayatte, « Le Miroir à deux faces », consacré aux miracles de la chirurgie esthétique et à leurs conséquences psychologiques, parfois dramatiques, ne pourra guère laisser indifférent le public féminin.

Une femme frigide disait un jour à son psychanalyste, à la fin d'une cure de trois ans qui s'avérait efficace et qu'elle avait entreprise à la demande de son mari :

« Vous m'avez délivrée d'une maladie. Mais que de problèmes vous m'avez donnés ! »

En ce sens, on pourrait dire que la chirurgie esthétique rejoint la psychanalyse. Comme tous les progrès, elle ne supprime pas les problèmes : elle les transforme. Il y a progrès lorsque le bilan positif est supérieur au bilan négatif. C'est le cas de la chirurgie esthétique.

Les relations d'une femme avec sa beauté, avec l'idée qu'elle s'en fait, avec le rôle que celle-ci continue de jouer dans la société, c'est un vaste sujet qui dépasse le cadre de ces pages et qui n'entre pas dans celui de notre journal.

Mais sur le plan purement « pratique », nous avons cru utile, à propos du film d'André Cayatte, d'interroger l'un des plus célèbres spécialistes parisiens actuels de chirurgie esthétique, afin de pouvoir faire le point sur cette science telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui. Voici le résultat de cet entretien.

L'Express. — Une transformation analogue à celle que subit le visage de Michèle Morgan est-elle réalisable ?

LE CHIRURGIEN. — Non. Pas tout à fait. On ne déplace pas une arcade sourcilière. On ne transforme pas une mâchoire ou du moins est-ce là du ressort du stomatologiste. Ce que nous rectifions aujourd'hui, et dans des conditions entièrement satisfaisantes, c'est le nez, quels que soient ses défauts, les oreilles décollées (c'est l'opération que nous demandent le plus souvent les hommes), les poches sous les yeux que j'appelle l'opération miracle...

L'Express. — Miracle... Pourquoi ?

LE CHIRURGIEN. — Parce qu'elle rajeunit de dix à quinze ans... en une heure d'opération. C'est l'expression du regard qui rajeunit. Or, toute l'expression de la vie est dans le regard. C'est pourquoi les résultats sont beaucoup plus spectaculaires que ceux qui concernent le bas du visage. J'ajoute que le gonflement de paupière, le cerne n'est nullement le privilège de l'âge. De très jeunes femmes en sont affligées.

L'Express. — Et c'est l'opération la plus difficile ?

LE CHIRURGIEN. — La plus minutieuse. Toutes sortes de petits problèmes interviennent: il faut respecter les angles des yeux, il ne faut pas faire de fronces, il y a des courbes inégales dont il faut tenir compte. Ce sont de petits problèmes qui passent inaperçus aux yeux du profane.

LES DEFAUTS IRREPARABLES

L'Express. — Opérer des yeux est plus difficile qu'opérer un nez ?

LE CHIRURGIEN. — Oui. On peut apprendre la technique du nez à un élève qui refera les mêmes gestes que vous : il obtiendra les mêmes résultats. En revanche, j'ai montré mes techniques d'yeux à un grand chirurgien esthétique d'Amérique du Nord. Il refait mes gestes, et il a toujours d'aussi mauvais résultats ; il y a autre chose que de la technique.

L'Express. — Et cela n'a rien à voir avec les rides ?

LE CHIRURGIEN. — Non. On me pose souvent la question. On me dit : est-ce que vous pouvez faire disparaître le pli de la joue en remontant la peau vers l'œil ? Eh bien ! ce n'est pas possible ; l'œil est indépendant ; on ne peut pas influencer le bas du visage en tirant la peau vers l'œil : le travail est local.

L'Express. — Quels sont les défauts irréparables ?

LE CHIRURGIEN. — On ne peut pas agrandir une bouche par exemple. Ce n'est pas possible à cause des muscles. De même, on ne peut pas procéder à l'agrandissement de la fente palpébrale pour ouvrir l'œil. La partie qui serait ouverte laisserait toujours une cicatrice laide et sans cils.

L'Express. — Pourtant j'ai entendu dire que les Japonaises se faisaient débrider les yeux pour avoir le regard occidental ?

LE CHIRURGIEN. — C'est tout à fait autre chose. Les deux paupières sont réunies par une bride interne. Il suffit de supprimer cette bride pour faire disparaître le caractère asiatique.

Les Japonais ont une société de chirurgie esthétique très développée. Il y a certainement là-bas une école.

(Rodriguez.)

MICHÈLE MORGAN ENLAIDIE....
Dans la vie...

Je corresponds avec le président de la société de chirurgie esthétique à Tokyo, et comme l'adresse de la société est à l'Université même de Tokyo, je pense qu'il y a une école.

Ils ont eu à traiter beaucoup de brûlures consécutives à Hiroshima. Ils font des arêtes de nez en série pour redresser les nez. J'ai eu à m'occuper d'une personne de Tokyo qui ne voulait plus de son arête de nez ; elle voulait se la faire enlever. Elle m'a dit que le chirurgien qui lui avait posé cette arête en avait certainement fait une quarantaine dans la même matinée. Il faut dire qu'ils posent des arêtes sans aucun fignolage.

L'Express. — A l'exception du nez et des yeux, est-ce que vous êtes partisan de tirer la peau ?

LE CHIRURGIEN. — C'est l'opération que j'aime le moins. Il y a cependant différents degrés. Dans certains cas, tirer un peu la peau complète bien l'opération des yeux. De plus, c'est une opération qu'on peut recommencer.

Pour ma part, je fais cette opération sans décollement de la peau. La plupart des chirurgiens esthétiques décollent la peau du visage, et cela en modifie la qualité en raison essentiellement du sectionnement des petits nerfs. Un nerf ne se remplace pas. C'est ce qui donne parfois une expression figée. Je suis contre le décollement de la peau, alors que tous les chirurgiens américains et anglais décollent.

Quand vous tirez la peau par décollement, c'est comme si vous tiriez un sac en laissant tout le contenu dans le bas : vous laissez le muscle, la graisse...

Au contraire, si vous tirez un peu moins la peau que si vous la décolliez, vous retrouvez l'expression ancienne; vous ne changez pas l'expression ; vous la rajeunissez seulement. Si vous décollez la peau, il se produit des déformations, et les traits de l'opérée sont modifiés. C'est un des gros reproches qu'on a pu faire à la chirurgie esthétique.

LA POITRINE

L'Express. — Ne se produit-il pas des changements dans la qualité de la peau ? Un nez opéré n'a pas tout à fait la même qualité de peau que le visage qu'il complète.

LE CHIRURGIEN. — La peau du nez met longtemps à récupérer son aspect parce qu'on est obligé de la décoller. Mais si on prend la précaution de faire un décollement sous-périosté, la qualité de la peau n'est pas changée. Au contraire, si on tue le périoste, la peau se modifie, exactement comme lorsqu'on fait un décollement de joue.

L'Express. — Passons à la poitrine. Est-ce qu'on décolle la peau ?

LE CHIRURGIEN. — Cela dépend des cas. Pour une ptose, il n'y a pas de décollement : on fait deux pinces, on ne touche pas la glande. S'il s'agit de diminuer de gros seins, la partie externe de la peau est décollée, mais là il y a moins d'inconvénient parce que la peau est très bien irriguée et qu'il n'y a pas de nerfs spécialement importants.

L'Express. — Pour les poitrines trop fortes, je crois que la clientèle est essentiellement composée de jeunes femmes. N'y a-t-il aucune incompatibilité entre l'opération, une grossesse postérieure, l'allaitement ?

LE CHIRURGIEN. — Aucune.

PEINTURE - MODELAGE

ATELIERS EDUCATIFS
pour
enfants d'âge scolaire

JEUNE ATELIER

26, RUE VAVIN (6e) ODE. 44-79

L'Express. — Si l'on peut diminuer des seins, on peut probablement diminuer le reste aussi. Imaginez une femme qui a de fortes cuisses, de gros bras...

Le Chirurgien. — Le cas se présente de temps en temps. Il m'est arrivé de raboter les fesses à un metteur en scène de Hollywood ; les hanches aussi. J'ai fait l'opération en deux fois : à droite, puis à gauche.

L'Express. — Alors, on peut diminuer n'importe quoi ?

Le Chirurgien. — Oui. Mais il reste une cicatrice apparente.

Ce sont donc là des opérations à ne conseiller qu'en cas de véritables anomalies, de bourrelets adipeux énormes. On élimine alors les graisses. Cela s'appelle la lipectomie.

Certaines femmes âgées, préoccupées par leur ligne, préfèrent une cicatrice à des hanches lourdes.

Mais si une jeune femme me demandait une intervention de ce genre, je la déconseillerais, à moins qu'il ne s'agisse, je le répète, d'une véritable anomalie à laquelle la cicatrice est préférable.

Je pose toujours la question pour les seins : je demande aux femmes ce qui les effraie le moins, la cicatrice ou la ptose, parce qu'il arrive souvent qu'une petite ptose soit préférable. J'expose d'ailleurs toujours le point de vue de l'homme et celui de la femme : le mari peut en effet préférer les seins de sa femme un peu posés à une cicatrice.

LES CICATRICES

L'Express. — Il reste des cicatrices très visibles ?

Le Chirurgien. — Cela dépend des peaux. Certaines peaux font des cicatrices invisibles au bout de deux mois; d'autres conservent des cicatrices épouvantables, des vergetures, des bourrelets...

L'Express. — Est-il exact qu'une poitrine ou un nez opérés perdent une partie de leur sensibilité ?

Le Chirurgien. — Non. Pour ce qui est de la poitrine, la sensation arrive par le côté interne (vaisseaux supérieurs et internes). Il faut donc respecter cette partie de la peau. La circulation et l'innervation arrivent par le haut du sein. On a donc le droit de toucher aux trois quarts externes, mais pas au quart interne.

L'Express. — Est-il exact que les peaux brunes réagissent mieux que les peaux claires ?

Le Chirurgien. — Je préfère les peaux brunes parce qu'elles ne font pas de cicatrices rouges comme les peaux de blondes ou de rousses. De plus, les peaux claires sont beaucoup plus exposées aux chéloïdes. La chéloïde est une maladie mystérieuse de la cicatrice, caractérisée par de la rougeur, de la douleur et un énorme bourrelet. Malheureusement, l'apparition de la chéloïde est difficile à prévoir.

A titre préventif, je fais faire tout de suite des rayons X sur les parties les plus exposées à la chéloïde : sous l'aisselle et à la ligne médiane. Je préconise deux séances de rayons X. De cette façon, on évite les cicatrices.

DE 38 A 42 ANS

L'Express. — Est-ce que la chéloïde apparaît sur la figure ?

Le Chirurgien. — Cela dépend des peaux. Les nègres font toujours des chéloïdes : certaines peuplades s'en servent d'ailleurs à titre de décoration.

L'Express. — Quel temps d'immobilisation c... différentes opérations imposent-elles ?

Le Chirurgien. — Pour le nez, il faut compter que pendant huit jours on n'est pas très beau ; ensuite, il faut une huitaine pour redevenir à peu près normal, et l'amélioration se poursuit pendant un an.

Pour les yeux, c'est variable. S'il n'y a pas d'ecchymoses, cinq ou six jours après l'opération on ne voit plus rien. S'il y a des ecchymoses, les traces peuvent subsister huit à quinze jours.

Pour la poitrine, deux semaines environ et deux mois de précautions.

L'Express. — Et le résultat est définitivement acquis ?

Le Chirurgien. — Pour le nez, les oreilles, oui. Une poitrine est forcément affectée si par la suite l'opérée maigrit ou grossit.

Les yeux tiennent quinze ans. Encore les bourrelets, les poches ne réapparaissent-ils jamais. Simplement on peut, après quinze ans, retirer légèrement la peau.

L'Express. — Y a-t-il un âge limite pour se faire opérer ?

Le Chirurgien. — Je suis partisan de la chirurgie esthétique pratiquée le plus tôt possible. Je fais les yeux de préférence de 38 à 42 ans. A mon avis, c'est au moment où l'organisme est en bon état et la biologie de la cellule, normale, qu'il faut opérer ; et puis, cela permet de profiter des bonnes années. Il vaut mieux passer le cap des 40 ans en beauté. Mais j'ai des patientes et des patients beaucoup plus âgés.

UNE SORTE D'EXHIBITIONNISME

L'Express. — Comment se comportent ensuite les opérés ? Essayent-ils d'oublier, de dissimuler leur intervention ?

Le Chirurgien. — Au contraire. Nous baignons dans la reconnaissance. Même, il faut bien le dire, dans une sorte d'exhibitionnisme qui s'empare des femmes que j'ai vues arriver osant à peine montrer l'objet de leurs tourments. Presque tous les opérés font du prosélytisme.

Il faut dire que la chirurgie esthétique devient rapidement une obsession, même chez le chirurgien et son entourage.

Une fois, nous avons eu à notre service une femme de chambre. Cinq jours après, elle était sur la table d'opération.

J'ai entendu ma fille me dire une fois : « Pour le Jour de l'An, est-ce que tu voudrais opérer le nez de mon professeur de piano ? »

L'Express. — Est-ce qu'on peut vous demander une idée des prix ?

Le Chirurgien. — Non.

L'Express. — Même pas un ordre de grandeur ?

Le Chirurgien. — Non.

(Rodriguez.)

Tuméfiée...

(Gaumont.)

...Naturelle

...Le chirurgien ne fait pas de tels miracles, mais presque.

JAMIQUA
COLLECTION AUTOMNE-HIVER
6, RUE MARBEUF

La Fleur Enchantée
"Le spécialiste des plantes en pots"
QUINZAINE DU CHRYSANTHEME
1er choix - à partir de 450 fr.
30, Avenue Mozart

" Maigrir vous rend hagarde, fatiguée, irritable, déprimée "

Non, dit GAYELORD HAUSER. Cette idée est dépassée, démodée, car il ne s'agit plus aujourd'hui de suivre un régime amaigrissant fantaisiste qui condamne au jeûne et à la dépression.

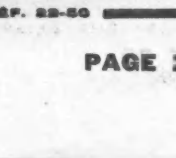
Plus de régime triste et débilitant

La méthode GAYELORD HAUSER est révolutionnaire. Elle permet de se débarrasser des vieux préjugés, puisqu'elle apporte enfin le moyen idéal de perdre des kilos superflus *tout en se fortifiant*. En effet, la « SUPER LEVURE », la plus moderne, la plus stable et la plus concentrée des levures connues jusqu'à ce jour, est un merveilleux aliment naturel, d'une richesse exceptionnelle en vitamines (notamment toutes les vitamines du groupe B), protéines, acides aminés et sels minéraux. Dix minutes avant chaque repas, prenez-en une cuillerée à dessert ou quelques comprimés et supprimez les aliments qui font grossir ou mangez-en plus modérément. Cette méthode vous permettra de maigrir sans vous astreindre à un régime triste et sévère, et sans avoir faim. Non seulement vous ne ferez aucun tort à votre santé mais, grâce aux propriétés remarquables de la « Super Levure », vous améliorerez votre état général (et votre caractère !) de façon étonnante pour vous-même et pour votre entourage.

Vente : pharmacies, maisons de régime. Existe en flacons de comprimés (350 *fr.*) *ou en boîtes de poudre* (280 *fr.*).

Documentation gratuite sur simple demande au Centre Gayelord Hauser (service Publications), 4, rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS (8e).

" dévoués à votre repos "
LES MATELAS
MONCALM
MATELAS AVEC CARCASSE A RESSORTS

MATELAS AVEC ARMATURE ALVÉOLÉE

une production de la Société
AUTO-COUSSIN DURA
S. A. Cap. 334.496.000 Frs.
10, Rue de l'Abreuvoir, COURBEVOIE (Seine) Tél. : DÉF. 22-50

MAISON

1.455 francs par mois pour être bien éclairé

L'ŒIL humain est fait pour la lumière naturelle. Aussi, l'éclairage artificiel, souvent défectueux, ne lui assure dans la majorité des cas qu'un éclairement insuffisant.

Il en résulte des troubles visuels et nerveux fréquents.

Les yeux ne se remplaçant pas comme une lampe usée, on ne saurait accorder trop d'importance à l'éclairage de sa maison. Pour bien s'éclairer, il faut tenir compte de deux éléments :

1° La quantité de lumière.

2° La distribution de la lumière.

LA QUANTITE DE LUMIERE

En prenant pour base 15 watts au mètre carré, on est sûr d'atteindre un niveau d'éclairement correct.

Néanmoins, il faut faire attention à certains facteurs accessoires tels que : couleur des parois, du sol ou des tentures.

Un mur blanc réfléchit 70 à 80 % de lumière, alors que le même mur gris n'en réfléchit plus que 25 à 35 % et que ce facteur de réflexion tombe aux environs de 15 % si le mur est vert, rouge ou bleu foncé.

LA DISTRIBUTION DE LA LUMIERE

Dans chaque pièce, il faut :

1° Une ambiance lumineuse pour éviter à l'œil des accommodations successives et fatigantes entre les surfaces d'ombre et de lumière.

2° Un éclairage localisé diffusant la lumière sur des plans déterminés : bureau, table de repas, couture, livre, etc.

L'AMBIANCE LUMINEUSE

● AMEUBLEMENT DE STYLE : De plus en plus, les appareils fixes (lustres et appliques) font place aux appareils mobiles (lampes ou lampadaires) dans les ameublements de style.

Le goût des meubles anciens (même de leurs copies) n'étant pas prêt de s'éteindre en France, ceci est fort heureux. En effet, les lustres ou les appliques ayant été conçus pour recevoir des bougies, n'ont jamais pu donner un éclairage rationnel une fois équipés électriquement.

Deux solutions restent possibles pour un éclairage d'ambiance :

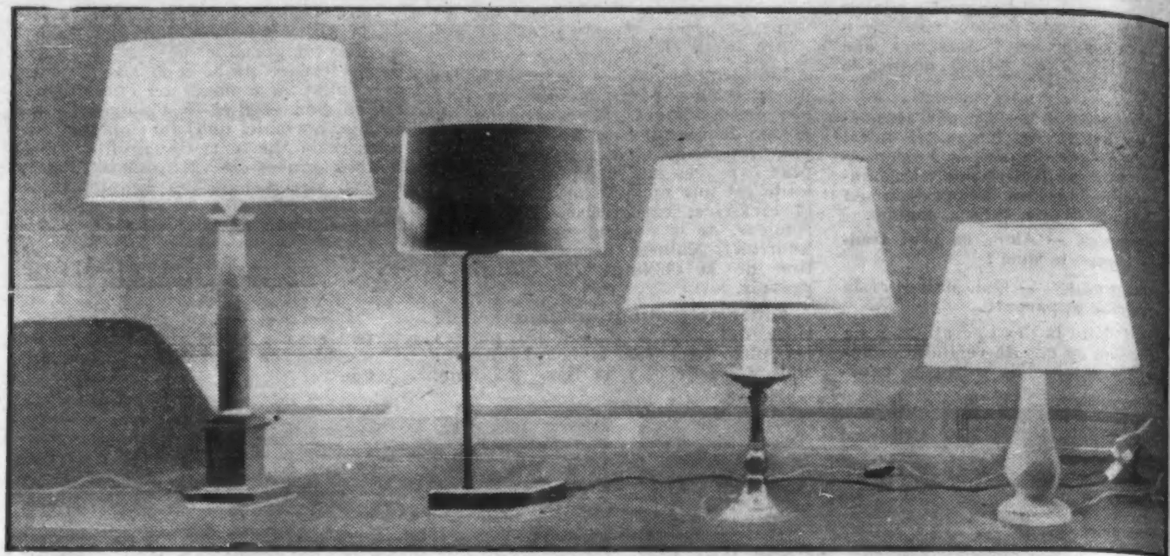
LE BANDEAU LUMINEUX : Composé d'une planchette-support fixée au mur et dissimulant : une lampe fluorescente de 40 watts et deux tringles chemin de fer pour les doubles rideaux et les voilages. La lumière artificielle venant de la même direction que la lumière du jour conserve à la pièce ses volumes architecturaux.

LE RÉFLECTEUR : Monté sur une potiche, un pied de lampe ou un lampadaire, le réflecteur dirige vers le plafond un flux lumineux diffusé.

● AMEUBLEMENTS MODERNES : En plus des bandeaux lumineux et des réflecteurs également utilisés dans les installations modernes, on a le choix entre :

LES LUSTRES : que l'on ne place plus forcément au centre de la pièce, mais au-dessus de la table de repas ou de jeu, elle aussi le plus souvent décentrée. Ils servent aussi de ce fait d'éclairage localisé au moment des repas.

LES POTENCES : qui jouent le même rôle que les lustres, mais sont plus commodes parce que le plus souvent orientables.



Bois naturel : 8.425 fr. Métal noir : 4.535 fr. Métal doré : 7.500 fr. Opaline : 3.200 fr.

L'ECLAIRAGE LOCALISE

L'éclairage localisé se fait par lampadaires, lampes portatives, lustres ou potences comme l'éclairage d'ambiance. Mais dans ce cas précis, l'emplacement de la source lumineuse et sa puissance jouent un rôle plus important.

Exemples : lampe de bureau : emplacement à gauche, à 0 m 40 du centre de travail. Puissance de la lampe : de 100 à 150 watts.

Repas : source lumineuse à 1 m 50 de la table. Lampe : 150 watts.

Lecture, couture : emplacement : derrière le siège, 0 m 65, un peu à gauche, à 0 m 35 du travail ou du livre.

UN APPARTEMENT BIEN ECLAIRE

Voici, à titre d'exemple, comment on peut rationnellement et esthétiquement éclairer un appartement de « quatre pièces sur rue, cuisine, salle de bains ».

● LIVING ROOM (pièce réunissant salon et salle à manger), 40 m2, deux fenêtres, murs gris perle, tapis rouge, mobilier de style :

— Un bandeau lumineux à chaque fenêtre, composé de deux lampes fluorescentes de 40 watts « blanc brillant de luxe ». Soit en tout pour les deux fenêtres : 160 watts.

— Une grosse potiche ancienne équipée d'un réflecteur de verre opale et d'une lampe satinée intérieurement, « lampe perle » de 150 watts.

— Un lampadaire équipé d'un réflecteur de verre opale et d'une lampe perle de 200 watts.

— Une lampe de bureau, équipée d'un réflecteur de verre opale et d'une lampe de 100 watts.

● CHAMBRE DES PARENTS : 20 m2, une fenêtre, murs blanc rosé, sol gris clair, mobilier de style.

— Une potiche ancienne équipée avec un réflecteur de verre opale et une lampe de 150 watts.

— Deux lampes de chevet, chandeliers d'argent équipés avec une douille, un abat-jour en papier, équipées d'ampoules de 75 watts.

● CHAMBRE D'ENFANTS : 20 m2, une fenêtre, murs polychromes, bleu, jaune et blanc, ameublement moderne.

— Une potence fixée au mur pouvant être orientée à volonté sur le plan de jeu ou de travail, donnant un éclairage semi-indirect, équipée d'une lampe de 200 watts.

— Deux petites appliques de chevet placées au-dessus des lits superposés, équipées de lampes « luxe » de 40 watts, soit 80 watts.

● VESTIBULE : 10 m2, pas de fenêtre, murs vert foncé, ameublement Directoire.

— Eclairage central par lanterne de style Directoire en bronze doré et glace, équipée d'une lampe visible de 150 watts « luxe ».

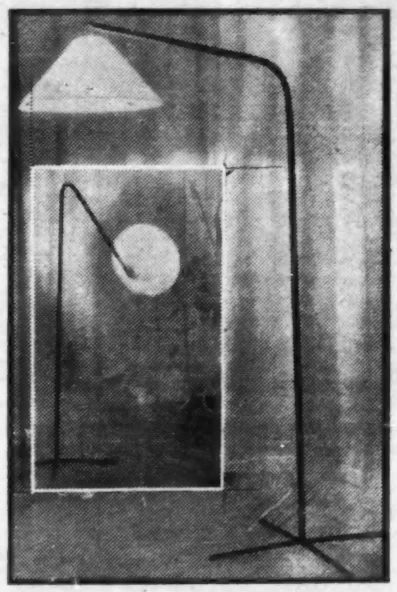
CONSOMMATION

La consommation moyenne d'une installation très complète de ce genre a été étudiée par un spécialiste de l'éclairage qui a tenu compte des faits suivants :

1° Toutes les lampes d'une même pièce ne sont pas allumées en même temps.

2° La mesure des heures où la lumière est allumée a été faite en prenant la moyenne entre les mois d'hiver et ceux d'été.

LIVING ROOM : Puissance totale : 610 watts. Puissance moyenne des lampes allumées : 150 watts. Temps jour : 300 watts × 3 heures = 900 watts/heure.



Gainé de cuir et orientable : 7.500 fr.

CHAMBRE DES PARENTS : Puissance totale : 300 watts. Puisance des lampes allumées : 150 watts. Temps d'allumage : 3 heures. Soit par jour : 150 watts × 3 heures = 450 watts/heure.

CHAMBRE DES ENFANTS : Puissance totale : 280 watts. Puissance des lampes allumées : 200 watts. Temps d'allumage : 3 heures. Soit par jour : 200 watts × 3 heures = 600 watts/heure.

VESTIBULE : Puissance totale : 150 watts. Puissance des lampes allumées : 150 watts. Temps d'allumage : 1 heure. Soit par jour : 150 watts × 1 heure = 150 watts/heure.

SALLE DE BAINS : Puissance totale : 140 watts. Puissance moyenne : 140 watts. Temps d'allumage : 2 heures. Soit par jour : 140 watts × 2 heures = 280 watts/heure.

CUISINE : Puissance totale : 180 watts. Puissance moyenne : 100 watts. Temps d'allumage : 4 heures. Soit par jour : 100 watts × 4 heures = 400 watts/heure.

TOTALITE DE L'APPARTEMENT

Puissance totale : 3.800 watts/heure, c'est-à-dire 3,80 kilowatts/heure.

D'après les tarifs de l'E.D.F. pour Paris, nous arrivons aux chiffres de consommation suivants pour cette très belle installation d'éclairage :

Première tranche : 29 fr 50 le kWh pour les 160 premiers kWh. 43 jours à 29 fr 50 le kWh, soit pour 3 kWh 80 : 113 fr 10 par jour et 4.863 fr par an.

Deuxième tranche : 21 fr 30 les 80 kWh suivants : 22 jours à 21 fr 30 le kWh, soit pour 3 kWh 80 : 80 fr 65 par jour et 1.774 fr 30 par an.

Troisième tranche : 12 fr en hiver (en partageant les jours) : 150 jours à 12 fr le kWh, soit pour 3 kWh 80 : 45 fr 60 par jour et 6.840 fr par an.

Troisième tranche : 7 fr en été : 150 jours à 7 fr le kWh, soit pour 3 kWh 80 : 26 fr 60 par jour et 3.990 fr par an.

Ce qui revient à dire que l'on dépense pour s'éclairer : 17.467 francs par an, soit environ 1.455 francs par mois.

VU A PARIS

Nous avons photographié quatre lampes et un lampadaire qui, compte tenu de leurs matériaux et de l'élégance de leur ligne, nous ont paru particulièrement intéressants pour leur prix. Notez : la forme des abat-jour, ils se font cette année plats et presque cylindriques.

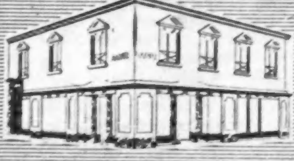
● Lampe de chevet opaline blanche, abat-jour blanc : 3.200 frs (Talma, 10, rue des Saints-Pères).

● Bougeoir métal doré équipé fausse bougie, lampe de bureau : 7.500 frs (peut être monté avec adapteur Albalite, supplément : 3.500 frs) (Nohalé, 16, avenue Mozart).

● Lampe de bureau, colonne bois et bronze, abat-jour blanc ou couleur : 14.145 frs (existe en bois naturel ou peint en noir sans bronze : 8.425 frs, peut être équipé d'une Albalite) (Carl, 11, rue Arsène-Houssaye).

● Lampe télescopique en métal noir, dont la tige peut se monter ou se descendre à volonté. Abat-jour papier carte couleur : 4.535 frs (Carl, 11, rue Arsène-Houssaye).

● Lampadaire gainé cuir naturel, orientable par poignée de tige flexible et rotule placée près de l'abat-jour : 7.500 fr. (Pagé, 79, rue du Bac).


Tailleurs d'automne
Manteaux d'hiver
Tricots de luxe
Laine, cachemire
Soie naturelle
MODELES EXCLUSIFS
RAMUZ
261, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

Champagne
GOSSET
CE QUE LA CHAMPAGNE A DE MIEUX A OFFRIR
CHAMPAGNE GOSSET, AY (Marne)

EMPIÈCEMENT-PLASTRON ...OU RUBANS NOUÉS (Dambier.)

La robe-sac n'est pas morte.

MODE

Les femmes sont fidèles

LES journaux anoncèrent sa mort à la « une » il y a quelques mois. Les hommes n'étaient pas mécontents de la voir disparaître, ils avaient fini par la supporter sans jamais avoir ressenti de réelle sympathie à son égard. Mais les femmes, elles, la regrettaient ; c'était une compagne un peu extravagante, mais merveilleusement agréable de rapports, et qui leur rendait la vie si facile.

Leurs regrets furent si vifs que, le premier engouement passé pour la nouvelle venue, la ligne « Directoire », les femmes réagirent et décidèrent de ne pas s'avouer vaincues.

MILLE ASTUCES

Aujourd'hui, le fait est là : la robe-sac n'est pas morte. Elle a trouvé mille astuces pour se moderniser, pour se « hausser du col » : rubans posés sous la poitrine, empiècement-plastron, lien noué haut, nœuds placés entre les seins, et elle a triomphé, le jour, des robes « Empire » facilement ridicules avec un manteau sport ou sous un imperméable.

Les confectionneurs l'ont bien compris et pour éviter de voir retourner au style « tricot » une clientèle qui avait pris l'année dernière l'habitude de porter des robes, ils ont multiplié les modèles décintrés, les vendant souvent avec une ceinture dont ils savent très bien, comme pour les pyjamas d'hommes, qu'elle restera au fond d'un tiroir. Dans les magasins à grande diffusion, la vente des robes souples (le mot « sac » fait un peu démodé) marche fort bien.

Conclusions :

1) Les femmes sont des êtres remarquablement fidèles quand elles s'attachent.

2) Ne reniez pas la robe que vous aimiez l'année dernière, vous vous sentirez sans doute beaucoup plus à l'aise avec elle que le jour où vous arborerez une robe à taille haute. Essayez seulement de trouver un « truc » pour marquer un point au-dessus de la taille.

VU A PARIS

Deux robes « souples » à taille indiquée haut :

● En lainage mauve, empiècement en forme de plastron. Boutonnage sous patte piquée devant se terminant par un nœud 3 cm sous la poitrine. Dos droit, manche trois-quarts, 17.950 fr. (Modèle Charhon, en vente à Paris au Printemps et à Alger chez Marie-Claire, 51, rue d'Isly).

● En jersey vert bouteille, taille esquissée par deux rubans de gros grain de même ton se terminant par des nœuds chapelier devant. Décolleté ras du cou, manches trois-quarts : 13.900 fr. (Modèle Avenir, en vente chez Gilbert Dauphin, 9, faubourg Saint-Honoré).

CHRISTIANE COLLANGE.

RECETTE

Les rissoles aux sardines

(Pour 6 personnes)

— 2 *boîtes de sardines de conserve.*
— 100 *gr. de beurre.*
— 2 *citrons.*
— 1 *livre de farine.*
— 2 *œufs.*
— 50 *gr. de margarine*
— *Sel.*

● Préparer la pâte à rissoles trois heures avant le repas ● Mettre la farine dans une terrine, faire un trou au milieu et verser : 2 œufs entiers, un demi-verre d'eau, une grosse pincée de sel et 100 gr. de margarine Excel et beurre mélangés ● Mélanger le tout petit à petit avec une cuiller de bois ● Enfariner une planche à pâtisserie, pétrir la pâte une minute, puis la rouler, la replier, la rouler et la replier quatre fois ● Laisser reposer ● Préparer la farce en travaillant les sardines épluchées avec le reste de beurre et le jus d'un demi-citron ● Couper des ronds dans la pâte avec un emporte-pièce (ou un verre) ● Mettre au milieu un peu de farce ● Humecter légèrement les bords de la pâte et replier en appuyant les bords avec les doigts. Dessiner ces bords à la fourchette ● Faire frire ces rissoles à la grande friture, et servir très chaud.

Vous aussi,
vous aimez que cela brille par terre ?

Alors, vous serez contente avec Reluiseul Johnson! Reluiseul Johnson est spécialement conçu pour tous les revêtements de sol (à l'exception du bois).

LISEZ BIEN CECI : Vous étendrez Reluiseul Johnson, vous laisserez sécher... et c'est tout : Reluiseul Johnson brille en séchant.
Pour l'entretien courant, il suffira de passer un chiffon humide, de temps en temps, et votre sol gardera un brillant magnifique.

En vente : Drogueries, Linos, Couleurs, Grands Magasins.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR, 18 OCTOBRE.

TROP souvent j'ai ici annoncé le malheur. J'aurai été cette fois un prophète de bonheur. Nous autres Français, nous ne sommes jamais Cassandre, même quand nous croyons l'être. parce que la France n'est pas Troie, qu'elle ne sera pas détruite, et c'est trop peu dire : tout demeure ouvert devant nous, tout ce qui paraissait mort peut refleurir non seulement la paix, mais le pardon que chacun des adversaires accorde à l'autre, mais la réconciliation et cette volonté que les victimes d'une guerre fratricide ne se soient pas sacrifiées pour rien. Une haine inexpiable aurait pu en être le fruit. Je l'ai craint. Je dois confesser qu'à certaines heures, je l'ai cru.

Aujourd'hui, une nouvelle alliance entre les habitants de l'Algérie, de toute race et de toute confession, va devenir possible. Le général de Gaulle n'eût-il rien fait d'autre que de rouvrir la porte à cette espérance qui, hier encore nous eût paru folle, ce serait assez pour sa gloire.

IL a fait beaucoup plus. Nous devons à son sujet nous garder d'une erreur : ne l'imaginons pas hésitant, tâtonnant, louvoyant un peu au hasard, jusqu'au jour où il aurait osé enfin prendre une décision dans le sens souhaité par les hommes de gauche.

Non : à peine eut-il saisi la barre, dès son premier voyage à Alger, le général de Gaulle savait ce qu'il voulait faire et discernait clairement le but où il tendait : restaurer l'Etat dans sa puissance souveraine, équilibrer à l'intérieur les forces antagonistes qui en avaient fait ce grand paralytique, risée des autres nations ; resserrer nos liens avec les peuples d'Afrique noire, les rendre indissolubles grâce à la liberté de choix qui leur serait donnée ; ramener l'armée à sa vocation, non certes la brimer ni l'humilier, mais la mettre à même de pratiquer de nouveau les deux monastiques vertus que nous préférons en elle (ce qui ne signifie pas qu'elle n'en connait pas de plus nobles !) : l'obéissance et le silence ; et enfin courir le risque en Algérie d'élections libres, susciter des interlocuteurs qui auront le droit de parler au nom du peuple algérien, de telle sorte que, le moment venu, nous ne nous trouvions pas en face des seuls délégués du F.L.N.

Certes, sans le test du référendum, sans le discours de Constantine, il eût été fou de courir ce risque.

Les promesses de Constantine, d'autres les avaient faites et n'avaient pas été crus. Ce que de Gaulle promet, les Algériens savent que ce sera tenu. Sa force unique, c'est d'être de Gaulle. Qui le niera ? On s'est assez moqué de ma foi dans un homme. Je le crois aujourd'hui comme hier : tout chef-d'œuvre, fût-il politique, naît d'une volonté particulière, il sort d'un cerveau et d'un cœur. Le risque demeure que cet homme singulier soit inspiré par une volonté de puissance qui le concernerait seul et que son destin personnel l'intéresse d'abord. Mais quoi ! voilà bientôt vingt ans que Charles de Gaulle est entré dans l'Histoire. Si vous en êtes encore à douter de ce que la France est pour lui, rien ne vous en convaincra jamais.

DONC il voyait le but, dès le premier jour, mais il savait qu'il ne pourrait l'atteindre en s'appuyant sur une partie de la nation contre l'autre, puisque sa mission était de réconcilier, d'apaiser, d'unifier. Sa méthode ne pouvait pas ne pas être ce qu'elle fut, ce qu'elle continuera d'être.

Je mets en garde ceux de nos amis qui condamnaient hier, qui approuvent aujourd'hui, qui demain recommenceraient de se fâcher et de s'écrier : « Nous l'avions bien dit ! » si de Gaulle, après avoir choisi un fil rouge, choisissait de nouveau un fil blanc. C'est une politique « au petit point » que la sienne. Cette figure qui se dessine peu à peu sur la trame est un visage auguste et bien-aimé, selon l'idée que tout enfant il se faisait déjà de la France. Cette figure exige qu'aucune nuance ne soit préférée.

Visiblement, les conjonctures lui ont rendu, pour l'instant, certains gaullistes redoutables. Aussi a-t-il choisi le scrutin d'arrondissement et pris ses distances à l'égard de ceux qui cherchaient à monnayer son nom.

Il ne penche pas à droite plus qu'à gauche. Ce qui lui importe, c'est que les institutions qu'il a choisies suscitent au Parlement deux grandes forces opposées mais non antagonistes et que celle qui n'occupera pas le pouvoir consente à ce que l'autre gouverne. Cette Chambre « introuvable » que nous redoutions, nous sommes en droit d'espérer qu'elle nous sera épargnée, puisque voter à gauche, toute la France le sait aujourd'hui, ce ne sera pas voter contre de Gaulle.

APPRENONS de lui à ne pas nous rendre prisonniers de formules rigides. La politique dont le général de Gaulle nous donne le modèle, relève du concret. Elle se ramène à utiliser tout le donné, sans laisser intervenir et jouer nos antipathies, notre passion.

19 OCTOBRE

VEILLE du retour. Le brouillard se défait dans le soleil trouble, mais flotte encore au-dessus de la plaine faiblement illuminée. Des oiseaux voyageurs que je ne vois pas s'appellent et s'affairent. Le rêve serait de m'attarder comme eux, de demeurer sur ma terrasse aussi longtemps que l'automne y demeurera dans son recueillement, dans sa gloire ardente et voilée. Il faudrait s'en remettre comme les oiseaux de passage à la loi des vents et de la nue. Mais non, c'est mieux de partir avant la satiété, de s'arracher à ce qu'on aime. Et je songe déjà à ce jour du premier printemps où le bruit de mes pas réveillera la maison endormie.

F. M.

(Copyright L'Express ; « Mondial Presse ».)

Elégante, personnelle
une fourrure GALUZ
est toujours remarquée

GALUZ

71, avenue Victor-Hugo, PARIS (16e)

...et bien entendu des prix

EMPIRE-FOURRURES

8, *avenue de Wagram* CAR. 22-82 (PL. DE L'ETOILE)
MAISON FONDEE EN 1924

Actuellement

VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS D'AMÉRIQUE
AGNEAUX DES INDES

à des prix sans concurrence

Un événement biblique sans précédent !

★

La grande édition illustrée
de la

BIBLE DE JERUSALEM

★ *Un volume 27 x 35*
★ *plus de 1.000 pages*
★ *3.000 dessins or et noir*
★ *50 monotypes lithographiques*
★ *Qualité et fidélité exemplaire du texte*
★ *Notes critiques à la lumière des dernières découvertes archéologiques*
★ *Pour la première fois dans l'imprimerie 3.000 illustrations en couleurs par un grand artiste de renommée mondiale : André Balint*

LA BIBLE DU XXe siècle
spécialement imprimée à votre nom

ÉDITIONS LABERGERIE

Dessin d'André BALINT

O.P.C. 58

BON

Pour recevoir gratuitement la luxueuse documentation à la Bible de Jérusalem permettant de profiter des avantages exceptionnels accordés aux souscripteurs. Découpez ce bon et adressez-le à votre libraire ou à défaut aux Éditions LABERGERIE - 13, r. de Tournon, PARIS-6

Nom : .... Prénom : ....
Adresse : ....

4